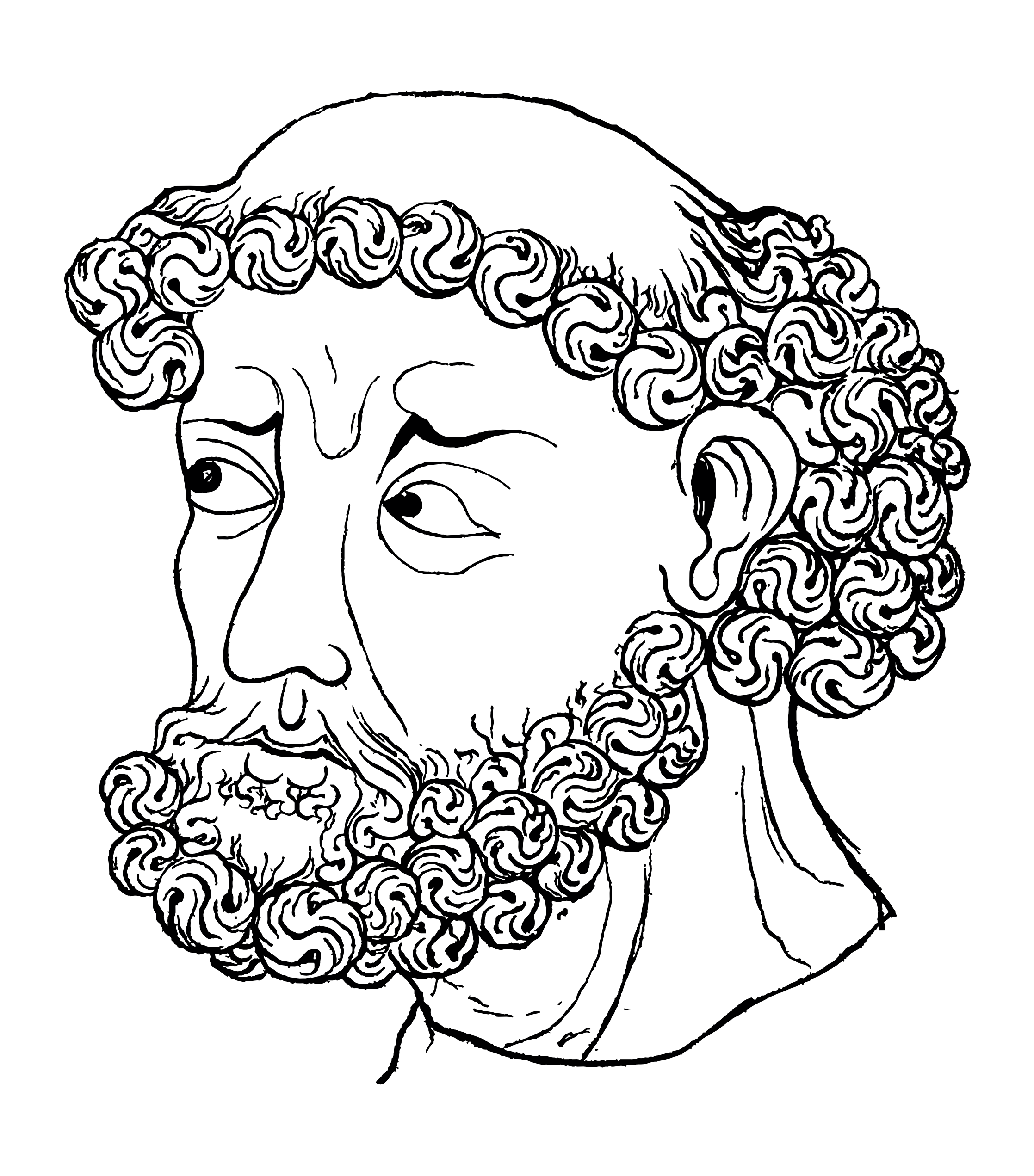


HESYCHIA

PÉRIODIQUE DE SPIRITUALITÉ ORTHODOXE

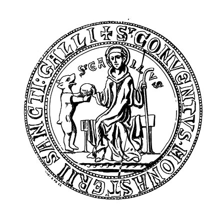
mai 2025 **nº 07**

SOMMAIRE

hesychia.eu
https://archive.org/details/**@hesychia_eu**
contact@hesychia.eu

ILUSTRATIONS

Villard de Honnecourt



Saint Cyrille d'Alexandrie [†444]

Les Anathèmes

Ch. J. Hefele, *Histoire des Conciles d'après les documents originaux*
Tome II, première partie, Letouzey et Ané, éditeurs, Paris, 1908, p. 264-278

Concile d'Alexandrie

Cyrille en réunissant ce concile avait voulu faire rédiger ou approuver une profession de foi que Nestorius ✠ aurait eu à souscrire, dans le cas où la sentence portée contre lui à Rome n'eût pas été mise à exécution. La lettre synodale publiée par ce concile et rédigée par Cyrille est très longue; elle est adressée à Nestorius et commence par des plaintes assez amères sur son hérésie, qu'un devoir sacré obligeait de poursuivre. On avertit ensuite Nestorius que, dans le cas où il n'abjurerait pas ses erreurs dans les délais fixés par le pape Célestin, il serait exclu du nombre des évêques et des prêtres de Dieu. Une signature du symbole de Nicée ne suffirait pas, car Nestorius l'expliquait d'une manière erronée : il devait dans une déclaration écrite, accompagnée de serment, condamner les opinions funestes et pernicieuses soutenues par lui jusque-là, et s'engager pour l'avenir à croire et enseigner ce que croyaient et enseignaient Cyrille, le concile et les évêques d'Orient et d'Occident. L'exposition de la doctrine orthodoxe qui vient ensuite commence par la reproduction intégrale du symbole de Nicée (sans les additions du concile de Constantinople, mais avec l'anathème contre l'arianisme). Le symbole est suivi d'une explication dogmatique ainsi conçue :

« Conformément à la foi des Pères, nous déclarons que le Logos unique de Dieu... a pris chair d'une vierge, a fait cette chair la sienne propre, s'est soumis à sa naissance humaine et est sorti de la femme comme un homme, sans cesser d'être ce qu'il était, c'est-à-dire vrai Dieu par nature. La chair (c'est-à-dire la nature humaine) n'a pas été changée en la nature de la divinité, pas plus que la nature du Logos divin n'a été changée en celle de la chair, car elle n'est soumise à aucun changement. Étant enfant, et dès le sein de sa mère, le Logos remplissait le monde entier, le gouvernait conjointement avec son Père, car la divinité ne connaît pas de limites. Le Logos est uni hypostatiquement à la chair ; aussi ne vénérons-nous qu'un seul Fils et Seigneur Jésus-Christ ; nous ne séparons pas l'homme et le Dieu, et ne croyons pas qu'ils soient simplement réunis sous le rapport de la dignité et de la puissance (συνάπτω) ; ce sont là de nouvelles expressions. Nous n'enseignons pas l'existence de deux Christ, l'un qui est le vrai Logos de Dieu, l'autre qui est le véritable fils delà femme, mais nous n'enseignons qu'un seul Christ, le Logos divin, uni à une chair qu'il a faite la sienne propre. Nous ne disons pas non plus que le Logos divin a habité dans l'homme formé

✠ Nestorius était arrivé comme patriarche à Constantinople au printemps de 428. Presque aussitôt, il s'était mis à prêcher que la Vierge Marie n'était pas *Mère de Dieu* (Θεοτόκος) et qu'il n'y avait entre le Verbe et son humanité qu'une simple union morale (συνάφεια σχετική), union d'*affection*, de *volonté*, d'*honneur*. Pour propager au loin sa doctrine, il avait répandu ses écrits jusqu'à Rome et jusqu'aux monastères de l'Égypte. Saint Cyrille d'Alexan¬drie essaya d'abord par la persuasion de ramener son collègue à de meilleurs sentiments. Mais voyant ses efforts inutiles, il s'adressa au pape Célestin 1er, qui répondit en menaçant Nestorius d'excommunication, s'il ne se rétractait dans dix jours; Cyrille était chargé de faire exécuter la sentence.
C'est pour remplir sa mission qu'il fit porter à Constantinople, vers le début de décembre 430, une lettre (Epist. 17 ; PG, t. 77, 105c-121d) contenant la profession de foi que le patriarche devait accepter et les Anathématismes qu'il devait souscrire.

Les anathématismes de Saint Cyrille d'Alexandrie et les évêques orientaux du Patriarcat d'Antioche, MAHÉ, J. Revue d'Histoire Ecclésiastique; Louvain Vol. 7, (Jan 1, 1906): 505-542.

de la Vierge, comme dans un homme ordinaire, et nous n'appelons pas le Christ un Οεοφόρος ἄνθρωπος : car si nous disons, nous aussi : La plénitude de la divinité a habité dans le Christ (Col **11** *9), cela ne veut pas dire qu'elle y a habité comme Dieu habite dans les saints, mais la divinité et l'humanité se sont unies dans le Christ κατά φύσιν, de même que dans l'homme l'âme s'unit au corps. Il n'y a donc qu'un Christ, un Fils et un Seigneur, et il ne l'est pas simplement par la συνάφεια avec la dignité et la puissance divine ; car, par là, des natures différentes ne seraient pas unies. Pierre et Jean ont eu aussi la même dignité, car ils étaient l'un et l'autre apôtres et l'un et l'autre disciples, et cependant ils n'étaient pas une seule personne. L'expression συνάφεια ne convient pas, parce qu'elle n'exprime pas clairement l'union ; on ne doit pas dire que le Logos divin est le Seigneur du Christ, parce que, par là, on divise le Seigneur et le Christ. On ne doit pas dire non plus : Je vénère celui qui est porté (c'est-à-dire la nature humaine du Christ) à cause de celui qui le porte, je vénère ce que je vois à cause de ce que je ne vois pas, ou bien, Celui qui a été choisi est appelé Dieu conjointement avec celui qui l'a choisi, car ce serait partager encore le Christ en un Dieu et en un homme. On doit plutôt se représenter le Christ comme unique et le vénérer comme tel avec la chair qu'il a faite sienne. Nous professons, en outre, que le Fils de Dieu n'était pas, par nature, capable de souffrir, mais qu'il a, pour nous, souffert dans la chair, et qu'il était dans le corps qui a été crucifié, et enfin qu'il s'est approprié, lui qui ne pouvait souffrir, les souffrances de la chair qu'il avait faite sienne propre. » La lettre synodale montre ensuite que telle a été la foi de l'Eglise, et le prouve par le fait de l'eucharistie. « C'est précisément la croyance où nous sommes que le Fils unique de Dieu est mort, est ressuscité, est monté au ciel dans sa propre chair, qui nous autorise à prêcher dans l'Eglise le sacrifice non sanglant ; c'est là ce qui nous rend capables de recevoir, par la chair sainte et le sang précieux du Rédempteur, la bénédiction mystique et qui nous fait arriver à la sainteté. Nous ne recevons pas l'eucharistie comme une chair commune, ou comme la chair d'un homme plus saint que les autres, ou ayant été uni au Logos, par participation à la dignité du Logos, nous ne la recevons pas comme la chair d'un homme dans lequel Dieu a habité, mais bien comme la propre chair du Logos, celle qui donne la véritable vie. En effet, de même qu'en qualité de Dieu il donne la vie, et est devenu un avec sa propre chair, ainsi il a voulu donner à cette chair le pouvoir de donner également la vie. »*

Le concile explique ensuite une série de passages de la Bible auxquels en avait appelé Nestorius, comme autrefois les ariens. Ce sont les passages dans lesquels on attribue au Christ la dignité de Dieu, ou bien ceux dans lesquels on l'attribue à sa nature humaine. Les ariens s'étaient servis de ces derniers passages pour prouver, à leur manière, la subordination du Fils au Père, tandis que Nestorius les mettant en regard des passages opposés, voulait établir, au moyen de cette prétendue antithèse, une séparation entre le Fils de Dieu et le Fils de l'homme dans le Christ. Le concile montre, au contraire, que ces deux séries de passages se rapportent au même Christ, et développe la doctrine de la communication des idiomes. Lorsque, dit-il, il parle du Christ comme Dieu, ce qu'il dit se rapporte à sa nature divine ; lorsqu'il s'attribue les imperfections humaines, nous rapportons encore ces expressions au Logos divin, car il s'est fait homme et s'est dépouillé volontairement de sa magnificence ; ainsi, par exemple, quand le Christ est appelé notre grand prêtre, ou bien lorsque le Saint-Esprit dit qu'il a glorifié le Christ. Toutes les expressions analogues doivent être appliquées à une seule personne, à l'hypostase, personnalité du Logos devenu chair. Or, la Vierge ayant donné naissance, quant à la chair, à Dieu uni hypostatiquement à cette chair, nous l'appelons Mère de Dieu, non pas comme si la nature du Logos avait tiré de la chair (c'est-à-dire du corps de Marie) le commencement de son être, mais parce que le Logos unissant hypostatiquement avec lui la partie humaine, s'est soumis à naître d'une mère.

Anathèmes de Cyrille

À la fin de sa lettre, le concile condensa tout ce qu'il avait dit dans les douze célèbres anathèmes de Cyrille auxquels Nestorius aurait à se soumettre ; ils sont ainsi conçus :

I *Quiconque ne reconnaît pas que l'Emmanuel est véritablement Dieu et que, par suite, la sainte Vierge est Mère de Dieu, parce qu'elle a donné naissance, selon la chair, au Logos incarné de Dieu le Père, qu'il soit anathème.*

II *Quiconque ne confesse pas que le Logos de Dieu le Père est uni hypostatiquement avec la chair et est un seul Christ avec sa propre chair lui-même homme et Dieu tout ensemble, qu'il soit anathème.*

III *Si quelqu'un, dans le Christ un, divise les hypostases après l'union, les associant par une simple association de dignité ou d'autorité et de puissance au lieu d'admettre entre elles une union physique, qu'il soit anathème.*

Cette dernière phrase inspira aux nestoriens l'accusation de monophysisme contre saint Cyrille, mais saint Athanase avait déjà parlé d'une ενωσις φυσική et (comme l'avait déjà fait le concile d'Alexandrie) d'une union κατά φύσιν, sans entendre par là un mélange ou une confusion des deux natures dans le Christ. Il comprenait bien plutôt par là l'union de la divinité et de l'humanité du Christ dans un seul être ou dans une seule existence, dans laquelle subsistaient deux éléments divers nullement mêlés, mais rattachés l'un à l'autre par un lien indissoluble. Cyrille se servit de l'expression employée par son illustre prédécesseur ; mais par les mots ενωσις φυσική il comprenait, ainsi qu'il l'a dit explicitement dans sa réponse aux attaques de Théodoret, non pas une ενωσις εις μίαν φύσιν, une fusion en une seule nature, ce qui aurait été certainement monophysite, mais une union réelle et véritable, une union constituant un être et une existence, par une opposition à l'union admise par les nestoriens, et qui était purement morale et extérieure. Dans les premiers mots de ce troisième anathème, Cyrille ne pouvait ni ne voulait nier les deux natures, car il parle partout des deux natures dans le Christ ; mais il veut condamner la division qu'on introduit entre elles ; il les distingue, il ne les sépare pas.

IV *Si quelqu'un divise entre deux personnes ou hypostases les expressions employées au sujet du Christ dans les écrits évangéliques et apostoliques ou par les saints ou par le Christ lui-même, attribuant les unes à l'homme considéré à part du Logos de Dieu le Père et les autres au seul Logos de Dieu le Père, qu'il soit anathème.*

V *Quiconque ose dire que le Christ est un homme théophore, au lieu de dire qu'il est vrai Dieu, qu'il est Fils un et par nature même en tant que Logos fait chair et participant comme nous au sang et à la chair, qu'il soit anathème.*

VI *Quiconque ose dire que le Logos de Dieu le Père est le Dieu et le maître du Christ au lieu de reconnaître que le Christ lui-même est tout à la fois Dieu et homme, puisque, conformément à la Sainte Écriture, le Logos s'est fait chair, qu'il soit anathème.*

VII *Quiconque affirme que Jésus est mû comme un homme* (*distinct*) *par le Dieu Logos et que la gloire du Fils unique lui a été surajoutée comme à quelqu'un distinct du Fils unique, qu'il soit anathème.*

VIII *Si quelqu'un ose dire que l'homme pris* (*par le Verbe*) *doit être coadoré et conglorifié et connommé Dieu avec le Dieu Logos, comme un autre avec un autre* — (*la particule co, σύν, suggère en effet cette idée de dualité*) — *au lieu d'honorer l'Emmanuel d'une seule adoration et de lui accorder une seule glorification en tant que Logos fait chair* — *qu'il soit anathème.*

IX *Quiconque dit que l'unique Seigneur Jésus-Christ est glorifié par l'Esprit, que se servant de la puissance du Saint-Esprit il se sert d'une puissance étrangère et qu'il a reçu de l'Esprit la puissance sur les mauvais démons et celle de faire des miracles en faveur des hommes, au lieu de reconnaître son propre esprit dans celui qui a fait des miracles, qu'il soit anathème.*

X *La sainte Écriture dit que le Christ est devenu le pontife et l'apôtre de notre confession, et qu'il s'est offert pour nous en odeur de suavité à Dieu le Père. Si donc quelqu'un dit que notre pontife et notre apôtre n'est pas le Logos de Dieu lui-même, fait chair et homme comme nous ; mais un autre distinct de Lui, homme né de la femme ; ou bien, si quelqu'un dit qu'Il offre le sacrifice pour lui-même et non pas pour nous seuls* (*celui-là n'a pas besoin d'offrir de sacrifice, qui n'a pas connu le péché*), *qu'il soit anathème.*

XI *Quiconque ne confesse pas que la chair du Seigneur donne la vie et qu'elle est la propre chair du Logos divin, mais prétend qu'elle appartient*

à un autre que lui, qui ne lui est uni que par la dignité et qui a servi de demeure à la divinité ; au lieu de déclarer, ainsi que nous le faisons, que cette chair donne la vie, parce qu'elle est la propre chair du Logos qui a la puissance de donner la vie à tout ; qu'il soit anathème.

XII *Quiconque ne confesse pas que le Logos de Dieu a souffert dans sa chair, a été crucifié dans sa chair, a dans sa chair goûté la mort, et est devenu le premier né d'entre les morts ; lui qui est vie et qui donne la vie comme Dieu ; qu'il soit anathème.*

Les affaires de l'Église sont en souffrance, quoique vous pensiez que tout soit en paix. Et c'est un grand malheur de ne pas savoir que nous sommes dans le malheur, lorsque nous sommes plongés dans des maux sans nombre.

Que dites-vous ? Nous avons des églises, des biens, et le reste, les collectes se font, chaque jour le peuple assiste à l'office divin, et nous méprisons. La prospérité de l'Église ne se reconnaît pas à ces signes. Mais à quel signe, direz-vous, la reconnaîtra-t-on ? Ce sera si nous avons de la piété, si nous rentrons dans nos demeures chaque jour avec un gain spirituel nouveau, si nous avons fait quelque fruit grand ou petit ; si nous n'accomplissons pas la loi d'une façon quelconque et connue pour l'acquit de notre conscience. Qui est sorti meilleur des assemblées de tout un mois ? C'est là la question : car souvent ce qui nous semble bien se trouve être mal, parce que nous n'en retirons aucun profit pour notre avancement spirituel. Et encore plût à Dieu que nous fussions toujours au même point ; mais hélas ! vous rétrogradez. Quel fruit avez-vous retiré des assemblées ? Si vous en avez retiré quelque fruit, vous devriez tous mener depuis longtemps une vie sage, car tant de prophètes vous parlent deux fois la semaine, tant d'apôtres, tant d'évangélistes vous entretiennent, qui tous vous exposent les dogmes du salut, et les préceptes qui peuvent amener à mieux régler vos mœurs. Le soldat qui va à l'exercice devient plus habile dans la tactique ; l'athlète qui fréquente la Palestre est plus exercé à combattre ; le médecin qui suit les cours d'un maître devient plus judicieux, il sait et apprend de plus en plus : Vous, qu'avez-vous gagné ? Je ne parle pas à ceux qui ont fréquenté les assemblées pendant un an, mais bien à ceux qui y viennent depuis leur première jeunesse. Croyez-vous que ce soit toute la piété de venir exactement à l'assemblée ? Ce n'est rien, si l'on n'en retire pas de fruit ; si nous ne recueillons rien, il vaut mieux rester à la maison.

Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur les Actes des apôtres,* **29** *3*



Saint Grégoire de Nazianze [† 390]

De L'amour des pauvres

Discours 14. PG 35, 858-91 - *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*
textes choisis et présentés par A.-G. Hamman, Desclée de Brouwer, 1982, p. 103-134

Frères et compagnons de ma misère, puisque tous nous sommes pauvres, tous nous avons faim de la grâce divine, — et les apparentes supériorités que font valoir de biens petits critères ne sauraient masquer cette vérité, — laissez-vous enseigner l'amour des pauvres, non pas d'un cœur indifférent, mais pleins au contraire de cet enthousiasme qui vous gagnera le Royaume. Priez, afin que ma parole sache vous enrichir et rassasier vos âmes et qu'elle puisse pétrir le pain spirituel dont vous êtes affamés, soit qu'à l'exemple d'un Moïse, elle fasse tomber la manne du ciel et nourrisse les hommes avec ce pain angélique, soit qu'elle parvienne avec presque rien à rassasier des milliers d'hommes dans le désert, comme le fit plus tard Jésus, notre pain véritable, le père de notre véritable vie. Il n'est guère aisé de discerner, entre toutes, la vertu supérieure qui mérite notre préférence, c'est un peu comme si dans une prairie aux mille fleurs capiteuses, il fallait chercher la plus belle et la plus odorante, lorsque chacune attire à elle seule le promeneur par son éclat et son parfum et invite sa main à la cueillir la première. Du moins essaierai-je de les énumérer dans l'ordre.

Quelles belles vertus toutes trois, la foi, l'espérance et la charité ! La foi a pour témoin Abraham : il crut et en fut justifié. L'espérance, Énos, qui le premier espéra en Dieu ainsi que tous les justes persécutés à cause de cette vertu. La charité, le divin apôtre qui, pour Israël, osa proférer contre lui-même une imprécation (Rm **9**.3) ; et Dieu lui-même qui est appelé Charité. Belle vertu aussi l'hospitalité, qu'incarnent chez les justes, Loth le sodomite qui ne ressemblait point à ses compatriotes, et chez les pécheurs la courtisane Rahab, dont le cœur était resté pur : son hospitalité lui mérita éloges et salut. Belle vertu, l'amour fraternel : Jésus en est témoin qui, non content de se faire appeler notre frère se laissa condamner au supplice pour nous sauver. Belle vertu, cet amour des hommes dont il témoigne encore en nous créant pour des œuvres bonnes et en mêlant à la boue de nos corps l'Image qui nous élèverait vers la perfection, et surtout ne s'est-il pas fait homme pour nous ? Que j'aime aussi sa grandeur d'âme, lorsqu'il refusa le secours des légions d'anges qui voulaient le défendre contre la troupe de traîtres et d'assassins, et qu'il blâma Pierre d'avoir tiré l'épée avant de guérir le soldat dont ce dernier avait tranché l'oreille. Étienne, disciple du Christ, fit preuve plus tard du même héroïsme en priant pour les gens qui le lapidaient. Et quelle attachante vertu, la douceur : en sont témoins Moïse et David, c'est à eux surtout que l'Écriture rend ce témoignage. Leur Maître aussi en est témoin, qui ne disputait pas, ne criait pas, n'ameutait pas les foules dans les rues, obéissait docilement à ceux qui l'emmenaient.

J'aime cette ardeur qui animait Phinéas lorsqu'il transperça d'un seul coup de lance la Madianite et l'Israélite afin d'effacer la malédiction qui pesait sur Israël. De son initiative il tira son surnom. Après lui d'autres hommes en témoignent, avec ces mots : *je suis rempli d'un zèle ardent pour le Seigneur, je brille pour vous d'un zèle divin, le zèle de ta maison me dévore* (3 R **19**.14; 2 Co **11**.2; Ps **68**.10). Et ces paroles qui venaient à leurs lèvres, montaient droit de leur cœur. Belle vertu, la mortification. Puisse saint Paul vous en convaincre,

qui traitait durement son corps et, par l'exemple d'Israël, frappait de terreur les gens trop sûrs d'eux-mêmes et qui ne savaient plus résister à la chair. Et voyez Jésus qui jeûne, s'éprouve, et face au tentateur, triomphe. Qu'il est beau de prier et de veiller, comme le fit notre Dieu : que la nuit de la Passion vous en convainque. Belles vertus que la chasteté et la virginité : souvenez-vous des préceptes et des sages lois que saint Paul a formulés sur le mariage et le célibat. Observez que Jésus naît d'une vierge pour honorer la génération, mais lui préférer la virginité. Belle vertu que la sobriété : imitez David qui répandit en libation l'eau qu'on lui apportait de la citerne de Bethléem, sans y goûter lui-même, parce que l'idée qu'il eût pu se désaltérer au prix de vies humaines lui était intolérable.

Et comme sont belles la solitude et la sérénité : Elias me l'enseigne en son Carmel, Jean en son désert, Jésus sur la montagne où il aimait à se retirer pour méditer en repos. J'apprends le prix de la frugalité avec Elias qui se cachait chez une veuve, Jean qui s'habillait de poil de chameau, Pierre qui se nourrissait chaque jour d'un as de lupin. Maint exemple dit la beauté de l'humilité mais je songe au plus admirable de tous : Sauveur et Maître du monde, Jésus s'est humilié jusqu'à revêtir la forme d'un esclave et offrir son front à l'infamie des crachats ; il s'est laissé ravaler au rang des scélérats, lui qui purifiait le monde du péché, et il a pris l'attitude de l'esclave et a lavé les pieds de ses disciples. Belles vertus le dénuement et le mépris des richesses, comme nous le prouve l'histoire de Jésus et Zachée : ce dernier avait distribué presque toute sa fortune le jour où Jésus entra chez lui. Et Jésus lui apprit qu'en un tel don consistait toute sainteté. D'un mot, je dirai le mérite de la contemplation et de l'action. L'une nous élève d'ici-bas jusque vers le Saint des Saints et ramène notre esprit vers ce qui est comme lui. L'autre accueille et sert le Christ pour manifester en des

À elles seules, chacune de ces vertus suffit à nous conduire au salut et nous mener vers l'un des séjours d'éternelle félicité. Car il est autant de demeures célestes que de façons de vivre ici-bas et Dieu les attribue à chacun selon son mérite. Pratiquez n'importe quelle vertu, toutes si vous pouvez. Mais songez essentiellement à progresser dans votre itinéraire, tâchez de suivre pas à pas le bon guide dont la marche assurée vous mènera par d'étroits chemins et par d'étroites portes jusqu'aux vastes plaines des béatitudes célestes. S'il faut en croire saint Paul et Jésus, l'amour est le premier et le plus grand commandement, qui fonde la loi et les prophètes. Eh bien, je crois qu'un de ses principaux effets en est l'amour des pauvres, la tendresse et la compassion envers notre prochain. Rien ne fait honneur à Dieu comme la miséricorde, car rien ne lui est plus apparenté, lui que *la miséricorde et la vérité précèdent, et qui préfère la miséricorde au jugement* (Ps 88,15 ; Os 6,6). C'est surtout au bienfait que Dieu répond par le bienfait : sa récompense est juste, il pèse et mesure la miséricorde.

Il faut nous ouvrir de tout notre être à tous les pauvres et à tous les malheureux quel que soit le nom de leurs souffrances : l'exige ce commandement même qui nous enjoint de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie et de pleurer avec ceux qui pleurent. Ne sommes-nous pas comme eux des hommes ? Faisons-leur donc crédit de notre charité s'ils en ont besoin : les veuves, les orphelins, les exilés, les victimes de maîtres cruels, de magistrats impudents, de percepteurs intraitables, de brigands sauvages, de voleurs acharnés, les gens ruinés par une confiscation ou par un naufrage, tous ont droit à notre pitié ; ils lèvent vers nous d'implorants regards ainsi que nous-mêmes supplions Dieu lorsqu'il nous manque quelque chose. Mais les hommes qui tombent inopinément dans le malheur me paraissent mériter encore plus de compassion que les gens qui ont l'habitude de souffrir. Je songe en particulier aux victimes d'un mal maudit, dont *la chair pourrit jusqu'aux os et aux moelles selon la menace du prophète* (Is 10,18). Peu à peu les abandonne ce corps qui n'était que douleur, honte, mensonge. Mais quel mystère m'unit à un corps ? Je l'ignore. Et comment suis-je à l'image de Dieu, étant pétri de boue ? Mon corps est-il vaillant ? Il me harcèle. Est-il malade ? Il me renfrogne. Je l'aime comme un ami de captivité. Je l'abhorre comme mon ennemi. Je le fuis comme une prison. Je le respecte comme un cohéritier. Si je cherche à l'affaiblir, qui m'aidera à entreprendre de vastes projets ? Car enfin je connais ma destination : je dois m'élever vers Dieu par des œuvres.

Si je me fais doux avec ce compagnon, le moyen alors d'esquiver ses coups et de me tenir ferme auprès de Dieu quand de lourdes chaînes me font trébucher et m'empêchent de me relever ? Charmant ennemi et ami perfide ! Ah ! quelle entente et quelle division ! Je chéris l'objet de ma crainte et je redoute celui de ma tendresse. À la veille de la guerre nous nous réconcilions. Vienne la paix, nous revoilà en lutte. Quelle sagesse me gouverne ? Quel profond mystère ? Nous sommes une partie de Dieu, nous découlons de sa divinité : tant de dignité risquerait de nous exalter et de nous enorgueillir et nous en viendrions à mépriser le Créateur : aussi désire-t-il que nous le regardions toujours au sein de notre duel et de notre guerre avec le corps ; la faiblesse qui est liée à nous corrige notre fierté.

Ainsi nous nous savons à la fois grands et humbles, terrestres et célestes, périssables et immortels, héritiers de lumière et de feu, ou condamnés aux ténèbres selon la voie où nous nous serons portés. Ce mélange, c'est nous : si nous tirons trop de vanité d'être Image de Dieu, la boue dont nous sommes pétris nous ramène à plus de modestie. Méditez ce problème si le cœur vous en dit. Nous aurons pour notre part, l'occasion d'en reparler ailleurs.

Je reviens à présent à mon premier propos : puisque ma chair est un tel sujet de pitié, ainsi que ma faiblesse révélée dans les maux d'autrui, il faut, mes frères, prendre soin de ce compagnon de peine qu'est notre corps. J'ai eu beau l'accuser d'être mon ennemi pour les désordres qu'il jette en mon âme, je le chéris néanmoins comme un frère par respect pour celui qui nous a réunis. Veillons sur la santé de notre prochain, aussi attentivement que sur nous, qu'il soit robuste ou ruiné par la commune maladie. Nous ne sommes tous qu'un dans le Seigneur, riches, pauvres, esclaves, hommes libres, sains, malades. Pour tous, il n'est qu'une seule tête principe de tout : le Christ. Et comme font les membres d'un même corps, que chacun s'occupe de chacun, et tous de tous. N'allons donc ni négliger, ni abandonner ceux qui sont tombés les premiers dans une déchéance qui nous guette tous. Au lieu de nous réjouir de notre bonne santé, affligeons-nous plutôt des infirmités de nos frères et songeons que la sécurité de notre âme et de notre corps dépend uniquement de l'humanité que nous témoignerons à ces frères, mais précisons notre pensée.

Certains ne souffrent que de pauvreté ; le temps, le travail, l'amitié, la famille, les revirements de fortune peuvent y remédier, mais chez les lépreux, ce malheur devient tout à fait tragique puisque leurs mutilations leur interdisent tout travail et les empêchent de subvenir à leurs besoins. Voilà pourquoi la peur de la maladie l'emporte toujours pour eux sur l'espérance de la guérison ; c'est pourquoi ils reçoivent peu de secours de cette espérance, qui est le seul remède des malheureux. À leur pauvreté, s'ajoute la plus atroce et la plus effroyable des maladies, celle que l'on évoque dans les malédictions. Autre sujet de larmes : la foule n'ose ni les approcher ni les regarder, mais les fuit comme des objets de dégoût et d'horreur. Cette aversion que leur attire le malheur leur inflige un tourment encore plus cruel que la maladie physique. Je ne puis songer sans pleurer à leur détresse et je sens mon cœur se briser. Puissiez-vous partager mon émotion afin que vos larmes aujourd'hui vous évitent d'autres larmes plus tard. Mais vous êtes bouleversés, j'en suis sûr, vous tous ici qui êtes amis du Christ et amis des pauvres, et qui tenez de Dieu une divine miséricorde. Et d'ailleurs n'êtes-vous en personne, les témoins de leur détresse ?

Sous nos yeux s'étale un spectacle pitoyable et effrayant il faut le voir pour y croire ; des hommes tout ensemble morts et vivants, cruellement mutilés, trop défigurés pour qu'on puisse les identifier et savoir à quelle famille ils appartiennent. Des hommes ? Il s'agit plutôt de leurs misérables débris : ils nomment leur père, mère, frère, patrie pour tâcher de se faire reconnaître : « je suis le fils d'un tel et d'une telle, c'est ainsi que l'on me nomme, autrefois tu étais un ami. » Renseignements nécessaires : à les voir, on n'en eût rien deviné. Des êtres mutilés, sans argent, sans famille, sans amis et presque sans corps. Des hommes, seuls entre tous, qui ont à la fois pitié et haine pour eux-mêmes et ne savent s'ils doivent se lamenter d'avoir perdu leurs membres plutôt que d'en garder encore, et pleurer que la maladie ne leur ait tout enlevé. Il eût été moins tragique pour eux de perdre tous leurs membres au lieu d'en conserver des moignons. Une part de leur chair est morte avant que le corps périsse, et l'autre, personne ne consentira à l'enterrer. Les cœurs les plus sensibles et les plus généreux ne sont point touchés par la détresse du lépreux. Oublions-nous qu'ici-bas nous ne sommes qu'une chair enveloppée de misère et au lieu de songer à notre prochain, prétendons-nous assurer notre sécurité en fuyant leur abord ? L'on ne craint pas en général d'approcher un cadavre en voie de décomposition, on affronte sans dégoût l'odeur fétide qu'exhalent des animaux, on supporte d'être enlisé dans la boue. Mais nous prenons la fuite à la vue de ces malades. Ah ! quelle barbarie ! Et respirer le même air nous dégoûte presque !

Quoi de plus tendre qu'un père ? Quoi de plus sensible qu'une mère ? Mais pour eux, la nature elle aussi déroge à ses lois. Un homme a mis au monde un fils, l'a élevé. Il a regardé comme la plus douce joie de sa vie, que de fois pour lui il a prié ! Et voici qu'il se prend à le haïr et le chasse, sans plaisir, mais sans répugnance. Une mère se souvient de ses douleurs, son cœur se déchire, elle pousse des cris lamentables et pleure son fils vivant comme s'il était expiré : « Enfant infortuné, s'écrie-t-elle, avec quelle cruauté la maladie t'arrache à moi ! Malheureux enfant, enfant que je ne connais déjà plus, enfant que je n'ai mis au monde que pour voir disparaître dans des montagnes, et des gorges désertes parmi des bêtes sauvages, tu demeureras dans une caverne et seuls des saints ermites voudront te regarder. » Et comme Job elle se lamente : *Pourquoi n'es-tu mort avant que de naître ? Pourquoi du moins n'as-tu expiré avant*

d'avoir connu le malheur ? Pourquoi deux genoux t'ont-ils accueilli ? Et pourquoi deux mamelles à sucer s'il te fallait mener une existence plus insupportable que la mort (Jb 3,11) ? Ces paroles s'accompagnent de torrents de larmes. La malheureuse souhaite embrasser son fils, mais déjà sa chair lui répugne et elle repousse l'enfant. Ce n'est point contre les scélérats que le peuple s'acharne et s'excite, c'est contre les malheureux. On voit des gens donner retraite à des meurtriers, accueillir des adultères sous leur toit et à leur table, s'attacher à des sacrilèges, courtiser des gens qui leur ont porté préjudice. Mais on pourchasse des malades dont tout le crime est de souffrir. La condition des méchants est meilleure que celle des malades, puisque l'on se glorifie de sa dureté et que l'on fuit la compassion comme un vice.

Ils sont bannis des cités, chassés des foyers, des places publiques, des assemblées, des chemins, des fêtes, des banquets, et ah ! quelle misère ! on leur défend même l'usage de l'eau : ils n'ont pas le droit de puiser l'eau des fontaines ou des fleuves : ils risqueraient de les empoisonner. Mais voici le comble de l'absurde : nous les chassons comme des criminels, mais nous les obligeons à revenir comme des innocents. En effet, comme nous ne nous soucions ni de les loger, ni de les nourrir, ni de soigner leurs ulcères, ni autant que nous pouvons, de couvrir leur mal d'un vêtement, ils errent nuit et jour, sans ressources, sans habit, sans maison. Laissant à nu leurs plaies, répétant leur histoire et implorant le Créateur ; ils marchent en s'aidant des membres d'autrui pour suppléer à ceux qui leur manquent, ils inventent des chants capables d'inspirer la charité, ils quémandent une bouchée de pain, une maigre pitance ou de vieux chiffons pour couvrir leur honte et soulager leurs ulcères. Et l'on passe pour charitable, non si on leur porte secours, mais si on ne les chasse pas avec des injures. La honte ne suffit même pas toujours à les empêcher de se produire dans les assemblées : au contraire, ils y courent, pressés par le besoin ; oui, ils se mêlent à ces fêtes que nous avons instituées pour les progrès de nos âmes ; nous célébrons un saint mystère, nous fêtons l'un de nos martyrs pour tâcher d'imiter la piété des saints dont nous honorons les épreuves. Là, devant nous, ces malheureux rougissent d'être eux aussi des hommes, ils préféreraient rester cachés dans les montagnes, les rochers, les forêts, les ténèbres de la nuit ; pourtant ils s'exposent en pleine foule, spectacle pitoyable et digne de nos larmes. Peut-être veulent-ils nous faire souvenir de notre fragilité et nous décourager de cet amour des choses sensibles que nous croyons éternelles. Ou bien ils viennent parce qu'ils ont besoin d'entendre notre voix, d'apercevoir notre visage, ou pour recevoir quelque petit secours de ceux qui nagent dans l'opulence ; mais tous viennent chercher un peu de cette douceur que l'on éprouve à laisser voir sa souffrance.

Qui n'est bouleversé par leurs mélopées lugubres qu'entrecoupent leurs soupirs ? Qui peut entendre ce chant ? Qui supporte ce spectacle ? Ils gisent à terre, confondus par l'affreuse maladie, et ils mêlent leurs diverses infirmités pour les rendre encore plus désolantes. Pour chacun, le malheur du voisin redouble l'aigreur de ses propres tourments ; compassion plus triste encore que le mal dont chacun souffre. Autour d'eux s'amasse une foule de gens qui les plaignent pour quelques instants. Ils se roulent à leurs pieds dans la poussière et la canicule, ou transpercés par le froid, la pluie, la bise, et nous les piétinerions sans vergogne si le moindre contact ne nous dégoûtait tant. À nos cantiques répond leur plaintive prière et à nos voix mystiques font écho leurs déchirants appels. Que me sert de vous détailler leur détresse en ce jour de fête ? Peut-être vous tirerais-je des larmes si je vous la disais en vers de tragédie ? Alors, la douleur aurait raison de vos réjouissances. Mais puisque je ne puis encore vous persuader, sachez au moins que le chagrin est quelquefois préférable au plaisir, la tristesse à un air de fête, les larmes à un rire grossier.

Mais l'on est encore plus touché quand on pense que ces hommes sont nos frères en Dieu et qu'ils sont, ne nous en déplaise, de même nature que nous, étant tirés de la même boue originelle, qu'ils sont composés comme nous de nerfs et d'os, revêtus comme nous de peau et de chair, ainsi que le disait le divin Job en méditant sur ses malheurs et en exécrant tout notre corps visible. Mais surtout, ils sont comme nous image de Dieu et peut-être altèrent-ils moins que nous, cette image, malgré leur déchéance. Leur homme intérieur s'est revêtu du même Christ et ils ont reçu les mêmes arrhes de l'Esprit. Ils ont les mêmes lois, les

mêmes commandements, les mêmes testaments, les mêmes assemblées, les mêmes mystères, la même espérance. Jésus-Christ qui efface le péché du monde est mort pour eux comme pour nous. Ils sont eux aussi héritiers de la vie céleste bien qu'il leur ait manqué beaucoup en cette vie terrestre. Ils sont les compagnons de ses souffrances, ils le seront de sa gloire.

Eh quoi ? Nous avons reçu du Christ ces noms étranges et magnifiques : *peuple élu, sacerdoce royal, sainte nation, race choisie et prédestinée, zélateurs du bien et du salut,* disciples de ce Christ doux et miséricordieux qui s'est chargé de nos iniquités, qui s'est humilié pour nous jusqu'à se faire chair et à vivre la misère de cette chair et de cette tente terrestre, qui s'est laissé maltraiter et outrager, afin de nous enrichir de sa divinité. Et après un si grand exemple de compassion et de grâce, qu'allons-nous penser de ces gens et qu'allons-nous faire ? Les mépriser ? Passer sans un regard ? Les abandonner comme des cadavres, comme des objets d'horreur, comme les plus méchants des serpents et des fauves ? Non, mes frères, nous ne le ferons point, nous agneaux du Christ, du bon berger qui a ramené la brebis égarée, qui a retrouvé celle qui était perdue et fortifié celle qui était infirme. La nature humaine en est elle aussi incapable, qui nous fait une loi d'avoir pitié les uns des autres et nous enseignant l'universalité du malheur, nous donne du coup une leçon d'humanité et de charité.

Les laisserons-nous donc souffrir à tous les vents, tandis que nous habiterons de luxueuses demeures, constellées de toutes espèces de pierreries, enrichies d'or et d'argent, ornées de mosaïques vives et fascinantes peintures ? Et non contents de semblables maisons, nous en ferons bâtir de nouvelles ? Qui y logera ? Pas forcément nos héritiers : des étrangers, des inconnus s'en empareront peut-être, qui n'auront pas pour nous la moindre amitié, au contraire, dévorés de jalousie, ils nous haïront ! Quelle triste fin ! Eux grelotteront dans leurs misérables haillons, s'ils ont la chance d'en posséder. Et nous nous pavanerons en nos amples et moelleux atours, en nos fluides étoffes de lin ou de soie, qui nous rendront scandaleux et non point élégants (car je trouve scandaleux le superflu et l'inutile). Le reste de nos habits, gardés en des coffres, nous inspirera d'inutiles soucis puisque nous ne pourrons empêcher que les vers ne les rongent et que le temps ne les réduise à la longue, en poussière. Et eux ne mangeront pas à leur faim (oh ! quel luxe pour moi, quelle détresse pour eux, la vie !). Étendus à nos portes, épuisés, faméliques, ils ont à peine la force de nous supplier, sans voix pour gémir, sans mains pour quémander l'aumône, sans jambes pour aller mendier auprès des riches, sans souffle pour entonner leurs tristes mélopées, et le plus atroce de leurs maux — la cécité — ils l'estiment doux et félicitent leurs yeux de leur cacher le spectacle de leur déchéance.

Tel est leur sort, et nous, nous serons couchés sur des lits élevés et pompeux, dont personne n'approche, couverts de riches tentures, et nous serons irrités si l'un de leurs appels monte jusqu'à nos oreilles. Il faut encore que nos chambres embaument de fleurs même en dehors de la saison, et que les plus délicats et les plus riches parfums coulent sur nos tables pour finir de nous énerver. De jeunes garçons doivent demeurer à nos côtés, les uns sagement alignés, les cheveux épars, l'allure efféminée, le visage minutieusement épilé, pour flatter davantage nos yeux impudiques par cette patiente toilette. D'autres tiendront des coupes du bout des doigts, en un geste à la fois élégant et assuré. D'autres, avec des éventails feront couler de douces brises sur nos tempes et rafraîchiront nos chairs en les éventant de leurs mains ; ils devront aussi charger la table de viandes qu'auront libéralement octroyées les trois éléments, l'air, la terre, l'eau ; l'adresse des cuisiniers et des marmitons s'épuisera à inventer des mets nouveaux, qui flatteront à l'envi la goinfrerie d'un ventre toujours insatisfait : lourd fardeau, principe de nos vices, bête insatiable et perfide, destinée à disparaître presque aussi vite que les nourritures qu'elle engouffre ! Et eux s'estiment heureux s'ils peuvent se désaltérer avec de l'eau ; nous, il nous faut avaler le vin à pleines coupes jusqu'à l'ivresse, parfois au-delà, chez les plus intempérants d'entre nous. Dans le choix de nos vins, nous ne retenons que les plus parfumés. Nous discutons sur leur qualité, et nous ne serions pas contents si nous ne faisions venir les plus fameux vins étrangers, comme pour insulter aux crus du terroir. Sensuels, dépensiers au-delà de toute raison, voilà ce que nous voulons être ou paraître, comme si nous redoutions de ne point passer pour les vils esclaves de notre ventre et de nos appétits.

Eh quoi mes chers frères ? Une lèpre ronge aussi nos âmes, plus funeste encore que celle qui dévore leur chair ? L'une, en effet, échappe à la volonté, l'autre en dérive. L'une cesse avec la vie, l'autre accompagne tout notre voyage. L'une inspire la compassion, l'autre est au moins odieuse aux esprits raisonnables. Pourquoi ne pas secourir la nature tant qu'il n'est pas trop tard ? Pourquoi ne pas couvrir, tant que nous sommes chair, la misère de la chair ? Pourquoi nous abandonner aux plaisirs, tandis que pleurent nos frères ? Ah ! Ne jamais m'enrichir tant que subsistent de telles infortunes, ne jamais être en bonne santé, si je ne dois venir

bander leurs ulcères, ni manger à ma faim, ni être chaudement vêtu, ni dormir sous un toit, si je ne dois autant que je puis, les nourrir, les vêtir, les héberger. Oui, il nous faut renoncer à tout pour suivre en vérité le Christ, charger sa croix sur nos épaules et nous envoler légèrement vers le monde d'en haut, libres et affranchis de tout lien ; alors nous gagnerons Jésus-Christ au lieu du monde, grandis d'humilité et riches de pauvreté. Ou du moins, il nous faut partager notre fortune avec le Christ : la générosité justifie les riches et sert à les sanctifier. Si je ne sème que pour mon propre intérêt, que d'autres alors récoltent les fruits de mes semences ! Ou pour me servir des mots de Job : *qu'au lieu de froment germe l'ortie, et au lieu d'orge l'épine* (Jb **31**,40) que l'ouragan et la tempête emportent et dispersent mon labeur et que s'anéantissent tous mes efforts ! Et si je construis des greniers pour mettre en réserve Mammon, pour entasser des trésors, que mon âme soit appelée dès cette nuit pour rendre raison des biens que j'ai amassés, à ma honte.

Acquerrons-nous sur le tard de la sagesse ? Ne résignerons-nous pas notre insensibilité, je n'ose dire notre avarice ? N'allons-nous point méditer sur les actions humaines ? Les malheurs d'autrui ne nous apprendont-ils pas à nous tenir sur nos gardes ? Rien n'est sûr dans les choses humaines, rien n'est permanent, ni de quelque durée, ni ferme. Nos destinées sont mobiles autant qu'une roue et souvent une journée, voire une heure, suffit à modifier dans un sens ou dans l'autre, le cours de nos fortunes. Mieux vaut nous fier aux caprices du vent, aux sillages des navires en haute mer, à l'illusion d'un songe, à sa brève douceur, aux châteaux que les enfants édifient dans le sable, plutôt qu'au bonheur humain. C'est être sage que de se défier des choses présentes pour ne songer qu'à gagner l'éternité, et de préférer à la fragilité et à l'inconstance d'une prospérité mondaine, cette charité qui ne trahit personne, et assure au moins l'un de ces trois avantages : ou bien elle vous préserve de l'infortune, car Dieu récompense souvent les personnes charitables par des prospérités temporelles, afin de les encourager à aider les pauvres, ou bien elle donne l'intime assurance que si l'épreuve est venue, ce n'est point comme punition de leurs péchés, mais en vertu d'un certain plan de Dieu. Ou enfin elle vous permet d'exiger des riches les secours que vous-mêmes en vos beaux jours prodiguiez aux indigents.

Que le sage ne se glorifie point de sa sagesse, ni le riche de sa fortune, ni le fort de sa puissance, même s'ils culminent au faîte de la sagesse, de la fortune, de la puissance (Jr **9**,23). Et moi, j'ajouterai : point d'orgueil non plus chez ceux qui se sont couverts de gloire, qui jouissent d'une santé robuste, qui se distinguent par leur beauté, leur jeunesse, ou l'un enfin de ces privilèges enviés du monde. Mais si vous tenez à vous glorifier, glorifiez-vous de connaître Dieu et de le chercher, ayez de la compassion pour les malheureux, mettez en réserve un capital de charité pour votre vie éternelle. Car nos biens, ici, sont fugaces et passagers et comme au jeu de dés, ils passent de mains en mains et il n'est rien que nous possédions réellement : le temps finit par nous le prendre si la jalousie nous avait épargnés. Mais les autres sont immuables et éternels : rien ne peut vous les arracher, ni les détruire, ni décevoir l'espérance que vous portez en eux. Dans cette perfidie et cette inconstance des biens temporels, je crois entrevoir l'intention du Verbe artiste. Dieu, en sa sagesse qui dépasse toute intelligence, nous demande de ne point prendre au sérieux des biens si aléatoires qui se laissent amener et remporter et s'évanouissent à l'instant précis où nous pensions les tenir. Connaissant ainsi leur caractère fallacieux et instable, il ne nous faut plus nous soucier que de vie éternelle. À quels excès nous porterions-nous donc si la prospérité ici-bas était définitive, lorsque, malgré toute sa précarité, nous nous y cramponnons avec une telle frénésie et nous laissons abuser par ces joies trompeuses au point de ne plus pouvoir rien imaginer de plus fort ni de plus grand que les biens temporels ? Et nous pensons et nous laissons dire que nous sommes créés à l'image d'un Dieu céleste qui cherche à nous grandir jusqu'à lui !

Où est le sage qui comprendra ces paroles (Os **14**,10) ? Qui fuira ces biens furtifs ? Qui s'attachera aux richesses éternelles ? Qui regardera les biens présents comme des biens caducs, et ceux en qui nous avons mis notre espérance comme des biens permanents ? Qui discernera la réalité de l'apparence, pour s'attacher à l'une en dédaignant l'autre ? Qui saura distinguer la feinte de la vérité, la tente terrestre de la céleste cité, la terre d'exil de la patrie éternelle, les ténèbres de la lumière, la boue de la Terre Sainte, la chair de l'esprit, Dieu d'avec le Prince de ce monde, l'ombre de la mort d'avec la vie éternelle ? Qui voudra troquer le présent contre l'éternel, le périssable contre l'immortel, le visible contre l'invisible ? Heureux celui

qui voit clair et qui grave en son cœur les Montées, comme dit le divin David, et fuit cette vallée de larmes, avec toute la vitesse possible, et n'aspire qu'à gagner le ciel. Heureux qui, crucifié au monde avec le Christ, ressuscite avec le Christ et avec le Christ monte au ciel, héritier d'une vie désormais indestructible et véritable. Sur son chemin, il n'aura point à se méfier des serpents qui chercheraient à lui piquer les talons. Quant à nous, le même David nous crie avec sa voix puissante de héraut, des avis sublimes et universels où il dénonce notre insensibilité, notre amour du mensonge, et nous supplie de ne plus chérir le néant des apparences ni de mesurer notre félicité à l'abondance qui règne en nos greniers et en nos caves. C'est à peu près le même conseil que nous adresse le bienheureux Michée lorsqu'il nous met en garde contre la séduction des biens temporels : « *Approchez, dit-il, des montagnes éternelles. Levez-vous, marchez, ce n'est pas ici le lieu de votre repos* (Mi **2**,9). » Ce sont presque les paroles dont notre Maître et Sauveur se sert pour nous exhorter à le suivre : *Levez-vous et partons d'ici* (Jn **14**,13). Par ces mots, il n'invitait pas seulement les disciples qui l'accompagnaient alors, à changer de place, comme on pourrait le croire, mais il cherchait à éloigner tous les chrétiens de la terre et des choses de la terre pour les élever vers le ciel et les choses du ciel.

Suivons donc le Verbe, n'attendons de repos que là-haut, méprisons les biens du monde, n'en tirons que l'avantage qu'ils peuvent nous procurer : gagnons notre salut par l'aumône, partageons avec les pauvres, afin d'être riches dans le ciel. Donne une part à l'âme, et non au seul corps, une part à Dieu et non au seul monde. Ôte quelque chose au ventre pour le réserver à l'Esprit ; ne laisse pas le feu tout consumer, tiens-en une partie à l'abri des flammes terrestres, enlève au tyran pour offrir au Maître. Donne une part à sept (pour cette vie) et même à huit (pour celle qui nous recevra ensuite) [NOTE : « Sept » désigne la vie terrestre symbolisée par les sept jours de la création ; l'éternité qui lui succède constitue le huitième jour. Cf. Qo 11,2]. Donne un peu à celui qui t'a beaucoup donné, offre même tout à celui qui t'a tout prodigué. Tu ne surpasseras jamais la munificence de Dieu, quand tu sacrifierais toute ta fortune et ta propre personne en surcroît puisque c'est recevoir que se donner à Dieu. Quoi que tu offres, il t'en restera toujours davantage et tu ne donneras rien de toi puisque tout vient de Dieu. De même que personne ne peut se détacher de son ombre parce qu'elle se retire sous nos pas et nous précède toujours ; pas plus qu'on ne peut se redresser plus haut que son crâne, puisque ce dernier est toujours au sommet du corps. De même il nous est impossible de surpasser Dieu avec nos sacrifices. Car nous ne donnons rien qui ne lui appartienne et notre libéralité ne peut se mesurer à sa munificence.

Sache d'où vient que tu existes, que tu respires, que tu penses, et surtout que tu connaisses Dieu, que tu espères le Royaume, l'état des anges, la contemplation d'une gloire qui se cache aujourd'hui en un jeu de miroirs et d'énigmes, mais qui demain, se révélera dans sa pureté et son éclat. D'où vient que tu sois enfant de Dieu, cohéritier du Christ, et j'ose le dire, que tu sois toi aussi un dieu ? D'où te viennent ces grâces et de qui ? Et pour ne parler que des petits privilèges (la part visible), qui t'a donné à contempler la beauté du ciel, la course du soleil, la lune ronde, les milliers d'étoiles, l'harmonie et le rythme qui émanent du monde comme d'une lyre, les retours des saisons, l'alternance des mois, le rythme des années, le partage égal du jour et de la nuit, les fruits de la terre, l'immensité de l'air, l'immobile fuite des vagues, les fleuves profonds, les souffles du vent ? Qui t'a donné la pluie, l'agriculture, les aliments, les arts, des maisons, des lois, une république, des mœurs cultivés, de l'amitié pour ton semblable ? Qui t'a permis d'apprivoiser des animaux et de les mettre sous le joug tandis que d'autres servent à te nourrir ? Qui t'a rendu roi et maître de toute vie sur terre ? Qui enfin, pour ne point entrer dans le détail, t'a donné tout ce qui te rend, homme, supérieur aux autres animaux ? N'est-ce pas celui qui, maintenant, en échange de tout, te demande d'aimer les autres ? Quelle honte pour nous, si après tous les bienfaits et toutes les promesses dont il nous comble, nous ne lui apportons pas ce seul présent : l'amour des autres ! Il nous a distingués d'entre les bêtes, et seuls sur cette terre nous a doués de raison ; et nous serions comme des fauves envers nos semblables et nous nous laisserions corrompre par les plaisirs ? Ou sommes-nous fous ? Ou bien — comment dire ? — l'acquisition peut être malhonnête d'orge et d'avoine nous convaincra-t-elle aussi de notre supériorité sur le pauvre ? Vivrions-nous avec nos semblables comme ces géants dont parle la légende, vivaient jadis avec les autres hommes, ou comme Nemrod, ou comme la tribu d'Enac qui opprimait Israël, ou les scélérats qui décidèrent Dieu à purifier le monde par un déluge ? Le Seigneur ne rougit pas de se laisser appeler notre Père ; nous, oserons-nous repousser nos semblables ?

Mes frères, ne soyons pas les mauvais économes des biens que l'on nous a confiés, si nous ne voulons pas entendre gronder la voix de Pierre : *Rougissez, vous qui retenez le bien d'autrui. Imitez l'égalité de Dieu et il n'y aura plus de pauvres* [d'après les *Constitutions apostoliques*]. Ne nous tuons pas à amasser de l'argent quand

nos frères meurent de faim, pour ne point nous exposer aux sévères remontrances d'Amos : *Prenez garde, vous qui dites : Quand le mois sera-t-il passé afin que nous vendions, et le sabbat écoulé, pour que nous ouvrions nos dépôts* (Am **8**,5) ? Et il menace encore de la colère de Dieu les marchands qui truquent leurs balances. Le prophète Michée s'élève contre l'opulence et l'insatiable appétit de jouissance qu'elle engendre : *vautrés sur des lits d'ivoire, ces fiches se frottaient d'huiles exquises, s'engraissaient avec de tendres veaux pris à l'étable et des chevreaux du petit bétail, ils se trémoussaient au son des instruments et pis encore, croyaient au sérieux et à la durée de ce néant* (Am **6**,4). Peut-être le prophète jugeait-il ces orgies en soi moins odieuses que l'insouciance de ces riches face au malheur de Joseph ; en tout cas c'est le reproche qu'il ajoute au précédent. Ne nous exposons point à de pareilles menaces et ne nous oublions pas dans nos plaisirs au point de mépriser la bonté de Dieu que ces désordres irritent, quoique sa colère ne foudroie pas immédiatement les coupables.

Imitons cette loi sublime et première d'un Dieu qui laisse tomber sa pluie sur les justes et sur les méchants et fait lever son soleil sur tous les hommes sans distinction. Aux créatures qui vivent sur terre, il octroie d'immenses espaces, des sources, des fleuves, des forêts. Pour les espèces ailées, il crée l'air, et l'eau pour la faune aquatique. Il fournit en abondance pour chacun sa première subsistance. Et ses dons ne tombent pas aux mains des forts, ni ne sont mesurés par une loi, ni partagés entre des états. Tout est commun, tout est en abondance. Il ne donne rien qui ne soit grand. Ainsi honore-t-il l'égalité naturelle, par l'égal partage de ses grâces ; ainsi révèle-t-il l'éclat de sa munificence. Quand les hommes, eux, ont amassé dans leurs coffres de l'or, de l'argent, des vêtements somptueux, autant qu'inutiles, des diamants et autres choses du genre, qui sont les signes de la guerre, de la discorde, de la tyrannie, alors une folle arrogance durcit leurs traits : pour des frères en détresse point de pitié. Leur superflu n'ira pas leur fournir de quoi vivre. Grossier aveuglement ! Ils ne font pas seulement réflexion que pauvreté et richesse, condition libre comme nous disons, et condition servile et autres catégories semblables arrivèrent tard chez les hommes et qu'elles déferlèrent comme des épidémies, amenées par le péché dont elles étaient les inventions. Mais au commencement *il n'en fut pas ainsi* (Mt **19**,8) : Dieu, au commencement, créa l'homme et le laissa libre et maître de ses volontés, et à la réserve d'une défense qu'il lui fit, l'abandonna aux délices du paradis. Dieu souhaitait que toute la postérité participât au bonheur du premier homme ! La liberté et la richesse étaient attachées à l'observance d'un seul commandement. On s'exposait, en le violant, à la véritable pauvreté et à la servitude.

Depuis que l'envie et les disputes se sont introduites dans le monde, avec la tyrannie rusée du serpent, qui nous prend à l'appât du plaisir et dresse le fort contre le faible, depuis ce temps-là, l'humanité qui ne formait qu'une famille a éclaté en une multiplicité de peuples qui ont pris des noms différents tandis que l'avarice a ruiné la générosité naturelle, et pour se soutenir s'est appuyée sur l'autorité des lois. Considérez-moi cette égalité primitive, oubliez les divisions ultérieures. Arrêtez-vous non point à la loi des forts, mais à celle du Créateur. Secourez de votre mieux la nature, honorez la liberté originelle, respectez vos personnes, protégez votre race contre le déshonneur, secourez-la dans ses maladies, consolez-la dans sa pauvreté. Vous qui êtes sains et riches, ayez pitié des malades et des pauvres. Vous qui vivez sans souci, ayez pitié de ceux que le malheur accable. Vous qui menez une vie heureuse, consolez les affligés. La chance vous sourit ? Assistez ceux qui connaissent l'adversité. Montrez à Dieu votre reconnaissance pour être de ceux qui peuvent donner et non à qui il faut donner, pour n'avoir point à implorer les secours de personne, mais pour voir les autres vous supplier. Ne soyez pas seulement riches en biens, soyez-le aussi en pitié, non seulement en or, mais aussi en vertu, ou plutôt en vertu uniquement. Ne cherchez à vous distinguer des autres que par votre générosité. Soyez des dieux pour les pauvres en imitant la miséricorde de Dieu.

L'homme n'a rien de plus commun avec Dieu que la faculté de faire le bien ; et s'il ne le peut que dans une mesure toute différente, que ce soit du moins selon son pouvoir. Dieu a créé l'homme et l'a réconcilié après sa chute. Vous, ne méprisez pas ceux qui trébuchent. Dieu, ému par la grande détresse de l'homme, lui a envoyé la

Loi et les Prophètes, après lui avoir donné la loi non écrite de la nature, et lui-même a pris soin de nous conduire, de nous conseiller, de nous châtier. Finalement, il s'est lui-même livré en rédemption pour la vie du monde ; il nous a gratifiés des apôtres, des évangélistes, des docteurs, des pasteurs, de guérisons, de prodiges ; il nous a ramenés à la vie, a détruit la mort, a triomphé de celui qui nous avait vaincus, nous a donné l'alliance en figure, l'alliance en vérité, les charismes de l'Esprit-Saint, le mystère du salut nouveau. Si vous vous sentez assez forts pour secourir des âmes (car Dieu nous comble aussi de biens spirituels, si nous voulons bien les recevoir), n'hésitez pas à venir aider ceux qui en ont besoin. Mais donnez d'abord et surtout à celui qui vous demande, et même avant qu'il demande, lui faisant à longueur de jour aumône et prêt de la doctrine, et en réclamant avec insistance votre dette avec son intérêt, c'est-à-dire qu'il fasse fructifier la doctrine en laissant croître peu à peu la piété semée en son cœur. A défaut de ces dons, proposez-lui au moins des services plus modestes qui restent en votre pouvoir ; donnez-lui à manger, offrez-lui de vieux habits, fournissez-lui des médicaments, bandez ses plaies, interrogez-le sur ses épreuves, enseignez-lui la patience. Approchez-vous de lui sans crainte. Pas de danger que vous vous en trouviez plus mal ou que vous contractiez sa maladie, n'en déplaise à messieurs les délicats qui se laissent abuser par de spécieuses raisons, ou qui plutôt, pour excuser leur pusillanimité et leur impiété, se retranchent sur leur lâcheté comme si elle était sage et grande. La raison, les exemples des médecins et des personnes qui s'occupent de ces malades, doivent vous en convaincre : nul n'a encore été contaminé de ceux qui les avaient approchés. Et vous, quand bien même la démarche serait osée et téméraire, vous les serviteurs du Christ, vous les amis de Dieu et des hommes, ne vous refusez pas lâchement. Appuyez-vous sur la foi, que la charité triomphe de vos réticences, et la crainte de Dieu de votre délicatesse. Que la piété dissipe les arguties de la chair. Ne méprisez pas vos frères, ne restez pas sourds à leurs appels, ne les fuyez pas comme des criminels ou des infâmes ou comme des objets d'aversion et d'horreur. Ce sont de vos membres, même si le malheur les brise. *De même qu'à Dieu, à toi le pauvre est confié* (Ps 10,14), quoique votre orgueil vous le fasse dédaigner. Peut-être ces mots vous feront-ils rougir de confusion. L'amour du prochain vous est recommandé, même si l'Ennemi vous détourne d'y être sensible.

Tout marin s'expose au naufrage et sa témérité augmente le péril. Tant que l'on a un corps, on est sujet à toutes les infirmités physiques, surtout si l'on est de ces gens qui poursuivent imperturbablement leur route, sans regarder les malheureux qui sont tombés devant eux. Tant que vous naviguez le vent en poupe, tendez la main à ceux qui font naufrage ; tant que vous êtes sains et riches, portez secours aux affligés. N'attendez point d'apprendre à vos dépens combien l'égoïsme est haïssable et combien c'est chose louable que d'ouvrir son cœur à tous ceux qui sont dans le besoin. Craignez que la main de Dieu ne s'abatte sur ces présomptueux qui oublient les pauvres. Tirez leçon des malheurs d'autrui et prodiguez ne serait-ce que les plus menus secours à l'indigent. Pour lui qui manque de tout, ce ne sera pas rien. Pour Dieu non plus d'ailleurs, si vous avez fait de votre mieux. Que votre empressement supplée à l'insignifiance de votre présent. Et si vous ne possédez rien, offrez-lui vos larmes. Votre pitié jaillie du cœur lui fera du bien, car une compassion sincère adoucit l'amertume de la souffrance. Hommes ! Ne faites pas moins de cas d'un homme que d'une tête de bétail, et la loi vous ordonne de la remettre dans son chemin ou de la retirer du fossé où elle est tombée. Ce précepte recèle-t-il quelque autre sens profond et mystérieux ? Car l'Écriture, je le sais, présente plus d'une ambiguïté. Mais peu m'importe à moi : cette connaissance n'appartient qu'au Saint-Esprit qui pénètre tout. Pour ma part, j'y crois comprendre cette idée qui s'accorde à tout mon propos : Dieu éprouve notre charité sur de petits sujets, afin de la rendre meilleure et plus forte. Si nous sommes obligés de secourir des bêtes qui ne pensent pas, que ne devons-nous point faire à l'égard des hommes puisque nous avons tous la même dignité, la même grandeur ?

La raison nous en persuade, ainsi que la Loi et ces hommes si modestes qui aiment mieux donner que recevoir, et mettent plus d'empressement à partager qu'à amasser pour eux. Et que diriez-vous de nos sages, car je ne parle point des païens qui modèlent leurs dieux sur leurs vices et adorent en particulier celui qui préside au gain [Mercure], tandis que par un crime plus abominable, certains peuples immolent des hommes à leurs divinités et font du meurtre un élément du culte. Et ils se réjouissent eux-mêmes de tels sacrifices et sont persuadés qu'ils régalent leurs dieux, prêtres et initiés infâmes de dieux infâmes ! Mais parmi nous il y a des gens, — on en pleurerait —, qui loin de secourir et de plaindre les pauvres, les accablent d'injures et de grossièretés, en tenant des propos vains et creux ; en vérité, *leur voix vient de la terre*, et ils parlent en l'air, non à des oreilles sages et habituées aux doctrines divines. Et ils vont jusqu'à dire : « C'est Dieu qui veut leur malheur, c'est Dieu qui fait notre prospérité. Qui suis-je, moi, pour m'opposer à ses décrets, et me montrer meilleur que lui ? Que les maladies, les deuils, les

privations les accablent, puisque Dieu l'a voulu. » Ils ne témoignent leur « piété » que lorsqu'il s'agit de garder leurs sous et d'insulter les malheureux. Leurs discours montrent assez qu'ils ne sont guère convaincus que leur prospérité vient de Dieu. Qui pourrait en effet concevoir de tels sentiments sur les pauvres, et croire que Dieu est l'auteur de sa richesse ? Lorsqu'on tient un bienfait de Dieu, on en dispose selon son esprit.

Que leurs épreuves viennent de Dieu, nous ne pouvons le savoir tant que de la matière émanent ce désordre et ce tourbillon, car qui peut affirmer que l'un est puni pour ses crimes et l'autre exalté pour sa vertu, qui sait si les vices de celui-là ne sont pas la raison de son élévation, tandis que les malheurs de celui-ci sont les épreuves de ses mérites ? L'un est élevé plus haut afin que sa chute soit plus affreuse et Dieu ne laisse aujourd'hui sa perversité s'étaler comme une gale, que pour mieux frapper demain. Celui-ci au contraire, est maltraité, à notre grande stupeur c'est qu'on le purifie comme l'or dans le creuset, afin que s'effacent ces dernières petites taches dont personne n'est exempt, pas même à sa naissance, ainsi qu'il est écrit (Jb 25,4), même s'il paraît plein de mérites. Je retrouve ce mystère dans l'Écriture, et il serait trop long de citer tous les passages qui s'y rapportent. *Qui peut compter le sable des rivages, les gouttes de pluie, qui peut mesurer le sable des profondeurs de l'océan* (Si 1,2), sonder la sagesse divine qui éclate dans toute cette création que Dieu conduit selon sa libre volonté ? Il faut nous contenter à l'exemple du divin apôtre de l'admirer sans prétendre l'approfondir ni la comprendre : *Ô abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont impénétrables et incompréhensibles ses voies ! Qui a jamais connu la pensée du Seigneur* (Rm 11,33) ? Ou pour parler avec Job : *Qui a pénétré jusqu'aux racines de sa sagesse ? Où est le sage qui comprendra ce mystère* (Jb 15,8) ? Se servira-t-il de ce qu'il ne comprend point pour mesurer ce qui est au-dessus de toute mesure ?

Je laisse à d'autres cette témérité et cette audace ou plutôt, je la leur défends. Car pour ma part, je n'ose attribuer au crime les malheurs de cette vie ni la prospérité à la piété. Il arrive, bien sûr, qu'en manière d'exemple, les méchants soient confondus et qu'ainsi leur châtiment décourage le vice, et les bons récompensés pour que la vertu s'en trouve stimulée. Mais cette règle qui n'est point ici absolue ni très nette, ne s'exercera pleinement que dans la vie future où la vertu trouvera sa récompense et le vice son châtiment. « *Ils ressuscitent pour la vie ou pour la damnation* (Jn 5,29). » Et si les choses ici-bas procèdent d'une autre structure et de lois différentes, tout nous ramène là-haut et la logique de Dieu se cache sous l'apparente bizarrerie du monde. Ce sont les différents reliefs, l'inégalité des membres qui font la beauté du corps, tout comme ce sont les montagnes et les vallées qui créent la beauté d'un paysage. De même la matière dont se sert l'artisan, jusque-là brute et informe, devient un bel ouvrage lorsqu'il lui a donné la forme qu'il se proposait. Nous, nous ne comprenons, nous n'admirons que lorsque nous contemplons l'œuvre parachevée. Mais Dieu n'est pas ignorant comme nous et le monde n'obéit point au hasard, quoique nous n'en distinguions pas la loi.

Pour vous rendre notre drame plus concret, je dirai que nous ressemblons assez à ces gens pris de nausée et de vertige qui croient voir l'univers chavirer alors que ce sont eux qui chancellent. Les gens dont je parle sont victimes de la même illusion : ils n'admettent pas que Dieu soit plus sage qu'eux et le moindre événement leur fait tourner la tête. Ils devraient en étudier les raisons afin que la vérité se rende à leurs efforts, ou bien ils devraient en discuter avec des gens plus sages qu'eux et plus religieux, quoique cette connaissance relève d'une grâce spéciale et ne soit point donnée à tout le monde ; ils devraient encore « traquer » la vérité par une existence pure et aller puiser la sagesse aux sources de la vraie Sagesse. Mais, quelle stupidité ! Ils s'en remettent à la solution de facilité et arrivent à la conclusion menteuse que nulle raison ne régit le monde, quand ce sont eux qui l'ignorent ! Leur bêtise les rend comme sages ou plutôt cette fausse sagesse, si je puis dire, les rend imbéciles et bornés. Les uns croient au hasard et à l'incohérence : voilà bien une idée incohérente et une invention hasardeuse ! Les autres invoquent le pouvoir absurde et invincible des astres qui règlent nos affaires à leur guise ou plutôt en vertu de leur propre fatalité : ils surveillent les courses d'étoiles filantes ou fixes, leurs éclipses, le mouvement qui régit l'univers. D'autres accablent la malheureuse humanité de théories purement fantaisistes et comme ils n'entendent rien et ne comprennent rien aux desseins de la Providence, ils se sont divisés en une pléthore de sectes qui professent toutes des opinions différentes. Il en est même qui ont condamné la Providence à une grande pauvreté : ils pensent qu'elle s'occupe du monde transcendant, mais ils répugnent à la laisser descendre jusqu'à nous, quoique nous en ayons grand besoin. Ils craignent peut-être qu'en obligeant trop de personnes, le bienfaiteur ne paraisse trop bon. Ou alors, redoutent-ils qu'il ne se lasse de sa générosité ?

Mais encore une fois, tant pis pour ces sortes de gens. Aussi bien l'Écriture s'en est déjà vengée : *leur cœur inintelligent les a égarés ; dans leur*

prétention à la sagesse, ils sont devenus fous ; ils ont altéré la gloire du Dieu incorruptible (Rm 1,21) et outragé par des fables et des mensonges cette Providence qui s'étend à toutes choses. Ne forgeons point à notre tour des opinions aussi monstrueuses, nous qui sommes raisonnables et prenons au sérieux cette raison dont nous, sommes dépositaires. N'applaudissons pas à de telles extravagances, même s'ils font courir leur langue avec virtuosité sur des idées et des maximes grotesques, dont la nouveauté est si séduisante. Croyons que Dieu est le créateur et l'ouvrier de l'univers. Car enfin le monde pourrait-il subsister sans un principe qui l'ait pensé et en ait lié les parties ? Induisons en même temps qu'une Providence l'a composé et en a coordonné les parties ; or il faut bien que le principe qui a créé le monde le gouverne aussi. Sinon, l'univers n'obéissant qu'au hasard, les remous de la matière auraient tôt fait de le fracasser comme un esquif dans la tempête, et il serait retombé dans sa confusion et son chaos originels. Et croyons que Dieu veille attentivement sur nos vies, que nous l'appelions « créateur » ou « artisan ». Notre existence est tissée de contradiction ? Peut-être l'intelligence ne nous en est refusée que pour nous inspirer de l'admiration, à la faveur de notre difficulté à comprendre, pour la raison qui domine tout. Car ce que l'on comprend aisément, on le méprise vite. Plus ce qui nous dépasse est difficile, plus nous l'admirons. Et tout ce qui fuit l'appétit excite le désir.

C'est pourquoi n'admirons pas toute espèce de santé et n'abominons pas toute maladie, n'attachons pas notre cœur à des richesses furtives plus qu'il n'est de mise, et ne courons pas après cette fumée où nous dissiperons une partie de notre âme. Ne nous défions pas de la pauvreté comme si elle était un sujet de mépris, de malédiction, de haine, mais sachons mépriser une santé stupide qui engendre le péché. Respectons la maladie qu'accompagne la sainteté et rendons hommage à ceux que leurs souffrances ont acheminés à la victoire : peut-être parmi ces malades se cache-t-il un nouveau Job, autrement respectable que les bien-portants, en dépit des plaies qu'il gratte, en dépit des tourments qu'il endure jour et nuit, sans abri, en butte aux vexations que lui infligent sa maladie, sa femme, ses amis. Répudions d'injustes richesses, pour lesquelles le riche dans ses flammes connaît un juste supplice et demande une petite goutte d'eau afin de se rafraîchir la langue. Louons une pauvreté reconnaissante et sereine ; c'est elle qui a sauvé Lazare, aujourd'hui comblé de biens dans le sein d'Abraham.

Il me semble donc indispensable que vous pratiquiez la charité et l'aumône aux indigents afin de fermer la bouche à tous ces beaux parleurs, sans vous laisser éblouir par leurs sophismes qui vous feraient poser contre vous-mêmes la cruauté en loi. Respectons plus que tout le commandement et l'exemple de Dieu. Quel est ce commandement ? Voyez sa sincérité et son insistance : les hommes inspirés par l'esprit ne se sont pas contentés d'un ou deux sermons sur les pauvres. Ils n'en ont point parlé de façon molle et accidentelle, comme d'une affaire anodine et sans urgence. Mais tous, d'une seule voix, ils ont prêché inlassablement sur la pauvreté dont ils faisaient leur thème essentiel (ou presque), prodigues en encouragements, menaces ou blâmes. Ils louaient même les personnes charitables pour ne point cesser de les rappeler à l'obéissance. *Puisqu'on opprime les pauvres, puisque gémissent les indigents, maintenant je me lève*, déclare le Seigneur. Et qui ne tremble lorsque se lève Dieu ? *Lève-toi, Seigneur ! Mon Dieu, étends ta main n'oublie pas les pauvres*. Élevons vers Dieu la même prière afin que son bras ne se dresse point sur des infidèles, ni surtout ne s'abatte sur les endurcis. *Il n'oublie pas le cri des malheureux. Le pauvre ne sera pas oublié pour toujours. Ses yeux scrutent les pauvres* (ses yeux indiquent une attention plus vigoureuse que ses paupières). *Ses paupières considèrent les hommes* (ici, l'examen est moins capital) (Ps 11,6 ; 9, 12 et suiv. ; 10,5).

Mais, m'objecterez-vous, ces citations n'intéressent que les pauvres et les déshérités que l'on opprime. Je ne dis pas le contraire, mais que cela ne vous incite pas moins à la charité : si tel est le sort que Dieu réserve aux malheureux, ne manifestera-t-il pas une faveur plus grande encore pour les personnes charitables ? Si en méprisant les pauvres, on outrage Dieu, inversement on honore le Créateur en respectant sa création. Et lorsqu'on lit dans l'Écriture *le riche et le pauvre se rencontrent. Le Seigneur les a faits tous deux* (Pr 22,2), ne vous imaginez pas qu'il les a créés tels l'un et l'autre, pour en tirer une raison de plus de vous dresser contre le pauvre, car je ne suis pas sûr que la distinction entre riches et pauvres vienne de Dieu. Mais l'un et l'autre sont également l'œuvre de Dieu, comme dit l'Écriture, aussi opposées que semblent leurs conditions extérieures. Puisse cette méditation vous pénétrer de pitié et d'amour pour vos frères et si la pensée de vos richesses vous donne trop d'orgueil, que celle de la misère vous rabaisse et vous rende à plus de modestie. Que dire de plus ? *Qui fait miséricorde au pauvre prête à Dieu* (Pr 19,17). Qui peut dédaigner un débiteur qui, au jour dit, paiera sa dette au centuple ? Et encore *l'aumône et la foi lavent du péché* (Pr 15,27).

Purifions-nous donc avec notre miséricorde, effaçons les taches qui souillent notre âme avec ce baume et rendons-nous aussi clairs que laine ou que neige, selon la mesure de notre charité. Je vais vous dire une chose plus terrible : si vous ne souffrez en votre âme, ni de fractures, ni de contusions, ni de plaies purulentes ; si nous n'avez ni lèpre, ni dartre, ni tache — toutes maladies contre lesquelles la loi était quasi impuissante, mais qui requièrent les soins du Christ, vous lui devez reconnaissance puisqu'il s'est livré pour vous à tant de tourments ; et vous lui témoignerez votre reconnaissance en vous montrant bon et charitable à l'égard d'un de ses membres. Mais si le tyran, le voleur des âmes vous a attaqué tandis que vous descendiez de Jérusalem à Jéricho, ou en quelque autre lieu, sans que vous fussiez armé ou préparé en sorte que vous puissiez dire : *fétides et purulentes sont mes plaies à cause de ma folie* (Ps 37,6), si vous êtes malade au point de ne plus vouloir guérir ni tenter aucun remède, que votre malheur alors est grand et votre détresse sans fond ! Mais si vous ne désespérez pas encore tout à fait, si vous n'êtes point incurable, allez trouver le médecin, priez-le, soulagez vos blessures en soulageant celles d'autrui, secourez-vous en secourant les autres, soignez les grands maux par les petits remèdes. Le médecin alors vous dira : *je suis ton salut* et : *ta foi t'a sauvé. Te voilà guéri* (Ps 34,3 ; Mt 9,22 ; Jn 5,14). Belles paroles d'amour que vous entendrez pour peu qu'il ait remarqué votre compassion envers les malheureux.

Heureux les miséricordieux, on leur fera miséricorde (Mt 5,7). Cette béatitude n'est pas la moindre. *Heureux qui prend souci du pauvre et du chétif.* Et encore : *Homme charitable, il compatit et prête. Ailleurs : tout le jour, il fait aumône et prête, le juste* (Ps 40,1 ; 111,5 ; 36,26). Enlevons-la d'assaut, cette bénédiction, soyons appelés « sages », soyons charitables. Que la nuit n'interrompe pas les effets de votre dévouement. Ne dites pas : *Reviens demain et je te donnerai* (Pr 3,24). Qu'il n'y ait point d'intervalle entre l'élan de votre cœur et vos actes. Seule, la charité ne tolère aucun délai. *Partage ton pain avec l'affamé, héberge le sans-abri* (Is 58,6), et fais-le de bon cœur. *Que la joie illumine ta miséricorde* (Rm 12,8). Votre empressement double la valeur de votre bienfait. Un don chagrin ou forcé perd son éclat et son mérite. Ne rechignons pas en faisant l'aumône, mais donnons, le cœur joyeux. *Si tu romps les chaînes, si tu secoues le joug* (Is 58,6) de ton avarice et de ta méfiance, si tu cesses d'hésiter ou de murmurer, qu'arrivera-t-il ? Oh ! L'admirable grâce ! Oh ! La grande et belle récompense ! *Votre lumière poindra comme l'aurore, et votre guérison apparaîtra vite* (Is 58,8). Et qui ne désire la lumière ni la santé ?

Je respecte l'histoire de Jésus et de sa bourse, où il nous invite à nourrir le pauvre, je vénère aussi l'harmonie qui régnait entre Paul et Pierre : s'ils se partagèrent pour la publication de l'Évangile, ils eurent soin en commun des pauvres. Pour avoir la perfection, ce jeune homme devait distribuer son bien aux pauvres. Telle est l'exigence, tel est l'objet de la perfection. Mais vous imaginez-vous que la charité ne soit pas obligatoire, mais libre ? Qu'elle soit un conseil et non une loi absolue ? Je le voudrais bien, moi aussi et le croirais volontiers. Mais la main gauche de Dieu m'épouvante ainsi que les boucs et tous les reproches qu'il leur adressera, non point parce qu'ils ont dérobé le bien d'autrui ni parce qu'ils ont pillé des temples, commis des adultères, perpétré d'autres crimes, mais parce qu'ils ont négligé le Christ en la personne des pauvres.

Si vous voulez m'en croire, vous qui êtes serviteurs du Christ, ses frères et ses cohéritiers, tant qu'il n'est pas trop tard, prêtez assistance au Christ, secourez le Christ, nourrissez le Christ, revêtez le Christ, accueillez le Christ, honorez le Christ, non seulement en l'invitant à vos tables comme quelques-uns l'ont fait, ni en le couvrant de parfums, comme Marie-Madeleine, ou en le déposant dans un sépulcre, comme Joseph d'Arimathie, ou en procédant aux devoirs funèbres, à l'exemple de Nicodème qui n'aimait Jésus qu'à moitié. Ni avec de l'or, de l'encens, de la myrrhe, comme firent les mages avant ceux-là. Le Seigneur de l'univers désire notre miséricorde au lieu de sacrifices, et notre compassion plutôt que des milliers d'agneaux : présentons-la-lui donc par les mains de ces malheureux que vous voyez prosternés à vos pieds, et le jour où nous quitterons ce monde, ils nous recevront dans les tentes éternelles, dans le Christ lui-même, notre Seigneur à qui appartient la gloire dans tous les siècles. Amen.



Saint Séraphim de Platina [†1982]

L'Orthodoxie et la Religion du futur [III/XI]

Hieromonk Seraphim Rose, *Orthodoxy and The Religion of the Future*, Saint Herman of Alaska Brotherhood, Platina, California, 1979, p. 62-78

Traduit de l'anglais par Thierry Cozon

Le « miracle » d'un Fakir et la prière de Jésus

par l'archimandrite Nicholas Drobyazgin

L'auteur de ce témoignage, un nouveau martyr du joug communiste, a connu une brillante carrière dans le monde en tant que commandant naval, et a été également profondément impliqué dans l'occultisme en tant que rédacteur en chef du journal occulte *Rebus*. Sauvé d'une mort presque certaine en mer par un miracle de saint Séraphin, il fit par la suite un pèlerinage à Sarov puis renonça à sa carrière mondaine et à ses liens occultes pour devenir moine. Après avoir été ordonné prêtre, il a servi comme missionnaire en Chine, en Inde et au Tibet, comme prêtre dans quelques églises attachées aux ambassades, et comme higoumène dans plusieurs monastères. Après 1914, il vécut à la Laure des grottes de Kiev, où il discutait avec les jeunes qui lui rendaient visite sur l'influence de l'occultisme sur les événements contemporains en Russie. A l'automne 1924, un mois après avoir reçu la visite d'un certain Tuholx, l'auteur du livre *Magie noire*, il fut assassiné dans sa cellule «*par des inconnus*», avec une connivence bolchevique évidente, poignardé par une dague munie d'une poignée présentant des significations occultes.

L'incident décrit ici, révélant la nature de l'un des «dons» médiumniques qui sont courants dans les religions orientales, a eu lieu peu de temps avant 1900 et a été enregistré vers 1922 par le Dr A. P. Timofievich, du couvent Novo-Diveyevo, New York (Texte russe dans *Orthodox Life*, 1956, n.1)

Par un matin tropical merveilleux, notre bateau fendait les eaux de l'océan Indien, se rapprochant de l'île de Ceylan [aujourd'hui *Sri Lanka*]. Les visages animés des passagers, pour la plupart des Anglais, accompagnés par leurs familles, qui se rendaient à leurs postes ou pour affaires dans leur colonie indienne, regardaient avidement au loin, cherchant du regard l'île enchantée, qui pour une grande partie avait été lié depuis l'enfance aux récits et descriptions intéressants et mystérieux des voyageurs.

L'île était encore à peine visible quand déjà un parfum fin et enivrant en provenance des arbres

qui y poussaient enveloppait de plus en plus le navire à chaque brise qui soufflait. Enfin une sorte de nuage bleu se dessinait à l'horizon, de plus en plus grand à mesure que le vaisseau s'approchait rapidement. On pouvait déjà remarquer les bâtiments étalés le long du rivage, enfouis dans la verdure de palmiers majestueux, et la foule multicolore des habitants locaux qui attendaient l'arrivée du navire. Les passagers, qui s'étaient rapidement familiarisés les uns avec les autres pendant le voyage, riaient et conversaient avec animation sur le pont, admirant la merveilleuse scène de l'île sortie d'un conte de fées, telle qu'elle se présentait à leurs yeux. Le navire se retourna lentement, se préparant à amarrer au quai de la ville portuaire de Colombo.

Ici, le navire s'est arrêté pour prendre du charbon et les passagers ont eu suffisamment de temps pour débarquer. La journée était si chaude que de nombreux passagers ont décidé de ne quitter le navire que le soir, lorsqu'une agréable fraîcheur remplaça la chaleur de la journée. Un petit groupe de huit personnes, auquel je me suis joint, était dirigé par le colonel Elliott, qui était déjà venu à Colombo et connaissait bien la ville et ses environs. Il a nous fit une proposition séduisante. « *Mesdames et Messieurs ! N'aimeriez-vous pas aller à quelques kilomètres de la ville et rendre visite à l'un des magiciens-fakirs locaux ? Peut-être verrons-nous quelque chose d'intéressant.* » Tous ont accepté la proposition du colonel avec enthousiasme.

Il était déjà le soir lorsque nous quittions les rues bruyantes de la ville et roulions le long d'une merveilleuse route tropicale qui scintillait des étincelles de millions de lucioles. Finalement, la route s'est soudainement élargie et devant nous il y avait une petite clairière entourée de tous côtés par la jungle. Au bord de la clairière, sous un grand arbre, il y avait une sorte de hutte, à côté de laquelle couvait un petit feu et un vieil homme, maigre et émacié, avec un turban sur la tête, était assis les jambes croisées, avec son regard immobile dirigé vers le feu. Malgré notre arrivée bruyante, le vieil homme demeura complètement immobile, ne nous prêtant pas la moindre attention. Issu de l'obscurité un jeune est apparu et, s'approchant du colonel, lui a demandé discrètement quelque chose. En peu de temps, il a sorti plusieurs tabourets et notre groupe s'est arrangé en demi-cercle autour du feu. Une fumée légère et parfumée s'éleva. Le vieil homme était assis dans la même pose, ne remarquant apparemment personne et rien. La demi-lune qui se leva dissipa en quelque sorte les ténèbres de la nuit, et dans sa lumière fantomatique tous les objets prirent des contours fantastiques. Involontairement, tout le monde se tut et attendit de voir ce qui allait se passer.

« *Regardez ! Regardez là, sur l'arbre !* » cria Miss Mary dans un chuchotement excité. Nous avons tous tourné la tête dans la direction indiquée. Et en effet, toute la surface de l'immense couronne de l'arbre sous laquelle le fakir était assis flottait doucement dans la lumière tendre de la lune, et l'arbre lui-même commença peu à peu à fondre et à perdre ses contours ; littéralement, une main invisible lui avait jeté dessus une couverture diaphane qui devenait de plus en plus matérielle à chaque instant. Bientôt la surface ondulante de la mer se présenta en toute clarté devant notre regard étonné. Avec un léger grondement, les vagues se succédaient, laissant derrière des traces blanches, moussantes ; des nuages légers flottaient dans un ciel devenu bleu. Abasourdis, nous ne pouvions pas nous arracher à ce tableau saisissant.

Et puis au loin est apparu un bateau blanc. Une épaisse fumée s'échappait de ses deux grandes cheminées. Il s'est rapidement approché de nous, fendant l'eau. À notre grande stupéfaction, nous l'avons reconnu comme notre propre bateau, celui sur lequel nous étions venus à Colombo ! Un murmure parcourut nos rangs lorsque nous lûmes sur la poupe, tracé en lettres d'or, le nom de notre navire, *Luisa*. Mais ce qui nous a le plus étonné, c'est ce que nous avons vu sur le navire — nous-mêmes ! N'oubliez pas qu'à l'époque où tout cela s'est produit, la cinématographie n'avait même pas été inventé et il était même impossible de concevoir quelque chose comme ça. Chacun de nous s'est vu sur le pont du navire parmi des gens qui riaient et se parlaient. Mais ce qui était particulièrement étonnant : je ne me voyais pas seulement moi-même, mais tout le pont du navire jusque dans les moindres détails, en même temps, comme à vol d'oiseau — ce qui, bien sûr, ne pouvait tout simplement pas se produire dans la réalité. À la fois je me voyais parmi les passagers, et les marins travaillant à l'autre bout du navire, et le capitaine dans sa cabine, et même notre singe « Nelly », le favori de tous, mangeant des bananes sur le mât principal. Tous mes compagnons en même temps, chacun à sa manière, étaient très excités par ce qu'ils voyaient, exprimant leurs émotions avec des petits cris et des chuchotements excités.

J'avais complètement oublié que j'étais archimandrite et, normalement, je n'avais aucune raison de participer à un tel spectacle. Le charme était si puissant que l'esprit et le cœur étaient silencieux. Mon cœur s'est mis à battre douloureusement pour donner l'alerte. Soudain, j'étais hors de moi. Une peur s'est emparée de tout mon être.

Mes lèvres ont commencé à bouger et à dire : « *Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur !* » Immédiatement, je me suis senti soulagé. C'était comme si de mystérieuses chaînes qui m'avaient lié commençaient à tomber. La prière est devenue plus concentrée et avec elle ma paix d'âme est revenue. J'ai continué à regarder l'arbre, et soudain, comme chassé par le vent, l'image s'est assombrie et s'est dispersée. Je ne vis plus que le grand arbre, éclairé par la lumière de la lune, et de même le fakir assis en silence près du feu, tandis que mes compagnons continuaient à exprimer ce qu'ils vivaient en regardant l'image, qui pour eux ne s'était pas évanouie. Mais quelque chose arriva apparemment au fakir aussi. Il roula sur le côté. Le jeune couru vers lui, alarmé. La séance fut soudainement interrompue. Profondément émus par tout ce qu'ils avaient vécu, les spectateurs se sont levés, partageant avec animation leurs impressions et ne comprenant pas du tout pourquoi le tout avait été coupé si brusquement et de manière inattendue. Le jeune a expliqué que c'était dû à l'épuisement du fakir, qui était assis comme avant, la tête baissée et ne prêtant pas la moindre attention aux personnes présentes. Ayant généreusement récompensé le fakir par le jeune pour l'opportunité de participer à un spectacle aussi étonnant, notre groupe s'est rapidement réuni pour le voyage de retour. En partant, je me suis retourné involontairement une fois de plus afin d'imprimer dans ma mémoire toute la scène, et soudain — j'ai frissonné d'une sensation désagréable. Mon regard rencontra le regard plein de haine du fakir. Ce ne fut qu'un instant, puis il reprit sa position habituelle ; mais ce regard m'a ouvert les yeux une fois pour toutes sur la puissance qui se tenait derrière ce « *miracle* ».

La « *spiritualité* » orientale n'est en aucun cas limitée aux « *trucs* » médiumniques que ce fakir pratiquait ; nous verrons certains de ses aspects les plus sincères dans le prochain chapitre. Pourtant, tout le pouvoir qui est donné aux pratiquants des religions orientales provient du même phénomène de médiumnisme, dont la caractéristique centrale est une passivité devant la réalité « *spirituelle* » qui permet d'entrer en contact avec les « *dieux* » des religions non chrétiennes. Ce phénomène peut être observé dans la « *méditation* » orientale (même quand on lui donne le nom de « *chrétienne* »), et peut-être même dans ces « *dons* » étranges qui, à notre époque de déclin spirituel, sont faussement étiquetés de « *charismatiques* »...

IV. La méditation orientale envahit le christianisme

En réponse à la question de la possibilité d'un « *dialogue* » du christianisme orthodoxe avec les différentes religions non chrétiennes, le lecteur a reçu le témoignage de trois chrétiens orthodoxes qui confirment, sur la base de la doctrine orthodoxe et de leur propre expérience, ce que l'Église orthodoxe a toujours enseigné : que les chrétiens orthodoxes n'ont pas du tout le « *même Dieu* » que les soi-disant « *monothéistes* » qui nient la Sainte Trinité ; que les dieux des païens sont en fait des démons ; et que les expériences et les pouvoirs accordés par les « *dieux* » païens sont de nature satanique. Tout cela ne contredit nullement les paroles de saint Pierre, selon lesquelles *Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui Le craint et qui pratique la justice Lui est agréable.* [Actes **X**.34–5] ; ou les paroles de saint Paul, que Dieu *dans les générations passées a laissé toutes les nations marcher dans leurs propres voies. Mais Il ne S'est pas laissé sans témoignage, faisant du bien en dispensant du Ciel les pluies et les saisons fertiles, remplissant nos cœurs d'aliments et de joie* [Actes **XIV**.15-6]. Ceux qui vivent dans l'esclavage de satan, *le prince de ce monde* [Jean XII.31], dans les ténèbres qui ne bénéficient pas de la lumière de l'Évangile chrétien — sont jugés à la lumière de ce témoignage naturel de Dieu que tout homme a, malgré leur asservissement.

Pour le chrétien, cependant, qui a reçu la révélation de Dieu, aucun « *dialogue* » n'est possible avec ceux qui se trouve à l'extérieur de la Foi. *Ne portez pas un même joug avec les infidèles ; car quelle union y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle association entre la lumière et les ténèbres ? ou quel accord entre le Christ et Bélial ? ou quelle part entre le fidèle et l'infidèle ?* [...] *C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et séparez-vous-en, dit le Seigneur* [II Cor. **VI**. 14-17]. L'appel chrétien est plutôt de leur apporter la lumière du christianisme orthodoxe, comme saint Pierre l'a fait à la maison de Corneille le Centurion, qui craignait Dieu [Actes X.34-48], afin d'illuminer leurs ténèbres et qu'ils rejoignent le troupeau choisi de l'Église du Christ.

Tout cela est assez évident pour les chrétiens orthodoxes qui sont conscients et fidèles à la vérité de la révélation de Dieu dans l'Église du Christ. Mais beaucoup de ceux qui se considèrent comme chrétiens ont très peu conscience de la différence radicale entre le christianisme et toutes les autres religions ; et certains qui ont cette conscience ont

très peu de discernement dans le domaine des « *expériences spirituelles* » — un discernement qui a été pratiqué et transmis dans les écrits patristiques orthodoxes et les vies des saints pendant près de deux-mille ans.

En l'absence d'une telle prise de conscience et d'un tel discernement, la présence croissante des mouvements religieux orientaux en Occident, en particulier au cours des dix ou vingt dernières années, a causé une grande confusion dans l'esprit de nombreux soi-disant chrétiens. Le cas de Thomas Merton vient tout de suite à l'esprit : sincèrement converti au catholicisme romain et au monachisme catholique il y a une quarantaine d'années (bien avant les réformes radicales de Vatican II), il a terminé ses jours en proclamant l'égalité des expériences religieuses chrétiennes avec l'expérience du Bouddhisme Zen et d'autres religions païennes. Quelque chose est « arrivé dans l'air » au cours de ces deux dernières décennies, qui a érodé tout ce qui restait d'une vision chrétienne solide dans le protestantisme et le catholicisme romain et maintenant attaque l'Église elle-même, la Sainte Orthodoxie. Le « *dialogue avec les religions non chrétiennes* » est le résultat plutôt que la cause de cet « esprit » nouveau.

Dans ce chapitre, nous examinerons certains des mouvements religieux orientaux qui ont été influents dans les années 1970, avec un accent particulier sur les tentatives de développer un syncrétisme du christianisme et des religions orientales, en particulier dans le domaine des « *pratiques spirituelles* ». De telles tentatives citent le plus souvent la *Philocalie* et la tradition orthodoxe orientale de la prière contemplative comme étant plus proches des pratiques spirituelles orientales que tout ce qui existe en Occident ; il est donc temps de souligner clairement le grand abîme qui sépare l'« *expérience spirituelle* » chrétienne et les expériences non chrétiennes, et pourquoi la philosophie religieuse qui sous-tend ce nouveau syncrétisme est fausse et dangereuse.

I « La Yoga chrétienne »

Le Yoga Hindou est connu maintenant dans les pays occidentaux depuis des décades, et spécialement en Amérique, où il a engendré un nombre incalculable de cultes et aussi une forme populaire de thérapie somatique qui ne possède soi-disant aucun but religieux. Il y a presque vingt années, un moine français bénédictin décrivit ses expériences yogiques comme discipline « chrétienne » ; la description qui suit est tirée de son livre.✠

✠ J. M. Déchanet, O.S.B., *La voie du silence. L'expérience d'un moine* suivie de *Note sur la prière du Cœur*, Desclée de Brouwer, Paris, 1960

Le Yoga Hindou est une discipline qui présuppose une conduite de vie sobre, tempérante, et consiste en un contrôle de la respiration couplée avec des positions corporelles qui produisent un état de relaxation dans lequel on peut méditer, habituellement avec l'aide de mantra ou de paroles sacrées qui aident la concentration. L'essence du Yoga n'est pas la discipline en elle-même, mais la méditation qui est son but. L'auteur est correct lorsqu'il écrit : « *Les visées du Yoga hindou sont d'ordre spirituel. C'est presque une trahison de l'oublier, pour ne retenir de cette antique discipline que l'aspect proprement physique, n'y voir qu'un facteur de santé — ou de beauté — corporelle.* » (p.56). À ceci il faut ajouter que la personne qui ne pratique le Yoga que sur un plan purement physique se met dans certaines dispositions et attitudes spirituelles et même expérimente ce qui est, sans aucun doute, sous-jacent en fait à cette pratique ; et c'est ce que nous allons voir plus loin.

Le même auteur continue : « *L'art du Yogi est de s'établir dans le silence absolu, de faire en lui comme un grand vide de pensées et d'illusions, d'écarter tout, d'oublier tout, sauf cette idée — nœud vital du syncrétisme indien : le vrai « moi » de l'homme est divin ; il est dieu, le reste est silence.* » (p. 64).

Cette idée, bien sûr, n'est pas chrétienne, mais païenne, et le but du soi-disant « *Yoga chrétien* » est d'utiliser la technique du Yoga pour différentes fins spirituelles, pour une méditation « *chrétienne* ». L'objet de la technique yogique, sous cet aspect, est de relaxer la personne, la contenter, la mettre dans une passivité sans réflexion ni pensée qui la rend alors réceptive à des idées ou des expériences spirituelles. « *Aussitôt installé, vous sentirez votre corps se détendre, un bien-être général s'installer en vous.* » (p.150). « *Ce qui était neuf, vraiment neuf,* [...] *c'était le calme extraordinaire qui suivait cette exécution.* » (p.11). « *On a d'abord l'impression d'une détente générale, d'un bien-être qui s'installe, d'une euphorie qui va durer, et qui dure en effet. Si l'on avait les nerfs tendus ou surexcités, ils se calment, et la fatigue disparaît en peu de temps.* » (p.52). « *Fermer les yeux, les oreilles aux enchantements de tout genre, faire taire en soi le « moi » pensant, pour que le « moi » spirituel puisse se manifester à lui-même, c'est là le but de tous ses efforts* » (p.57). L'euphorie que donne le Yoga « *est ‹ un état de santé ›, dirions-nous volontiers, qui permet de faire plus et mieux, sur le plan humain d'abord, sur le plan chrétien, religieux, spirituel, ensuite. C'est un*

« contentement » [...] *qui s'installe et dans le corps et dans l'âme, favorisant, non pas tant cette expérience de Dieu,* [...] *que la vie spirituelle elle-même qui la motive et qu'elle corrobore.* » (p.34). La personnalité dans sa totalité peut être alors changée : « *Il n'est pas jusqu'au caractère que le Hatha-Yoga n'influence, dans le bon sens, il va de soi. Tel, après quelques semaines de pratique, avoue ne plus se reconnaître, et tous remarquent un changement dans ses réflexes, son comportement. Il est plus doux, plus ‹ compréhensif ›. Il fait face. Il est content : les coups d'épingles de la vie l'agacent moins ou plus du tout. Il sait vouloir et il aborde sans appréhension le cycle de ses études. C'est en somme sa personnalité tout entière qui se trouve influencée et qu'il sent lui-même se fixer, s'épanouir ; d'où un état presque habituel d'euphorie, de ‹ contentement ›.* » (p.53)

Mais tout cela n'est que la préparation au but qui est, lui, spirituel et qui commence à se réaliser lui-même en un court espace de temps : « *Tout aussi neuve que la tournure particulière de mon oraison, devenue en quelques semaines nettement contemplative, fut sur ma vie de chaque jour, sur mon activité de moine voué à de nombreuses occupations, la répercussion très nette de mes pratiques quotidiennes.* » (p.12). « *Ce qui était neuf, vraiment neuf, par rapport à ma précédente expérience, c'était le calme extraordinaire qui suivait cette exécution et, du même coup, la facilité à entrer en oraison, à me fixer sur un sujet, sur un point particulier, selon ce que j'appelais la ‹ méditation silencieuse ›.* » (p.11). « *Sans doute la pratique du Yoga rend-elle plus souple, plus réceptif, donc plus ouvert aux échanges personnels, de Dieu à l'âme, de l'âme à Dieu, qui jalonnent la vie mystique* » (p.34). Même pour les « *apprentis-Yogis* » la prière devient comme douce et « *prend tout l'homme et le tout de l'homme* » (p.174). On se relaxe et « *en nous procurant la paix à nous-mêmes,* [...] *en purifiant notre âme de toute pensée étrangère et de toute pensée tout court,* [...] *en vidant notre cœur enfin de tout ce qui n'est pas ‹ Lui ›, nous disposerons notre être à se laisser prendre, saisir — ce qui est bien une des formes, et la plus haute* [...] *de la contemplation chrétienne.* » (p.71). « *Chaque jour les exercices — et toute l'ascèse de mon Yoga — facilitent le cheminement de la grâce du Christ en moi. Le message du Sauveur me prend. Je vois grandir ma faim de Dieu, ma soif de justice, mon désir d'être chrétien dans toute la force du terme : d'être au Christ, d'être ‹ du › Christ, sans compromission ni mesure.* » (p. 16).

Quiconque a lu un exposé sur « *l'illusion spirituelle* » reconnaîtra immédiatement ce processus d'illusion dans cette description de ce « *Yoga chrétien* » précisant les mêmes caractéristiques qui marquent les illusions des disciples du mouvement « *charismatique* » : le même effort pour « *des sentiments sacrés et divins* », la même ouverture et désir d'être « *pris* », ravis par l'esprit, la même recherche non pas de Dieu, mais des « *consolations spirituelles* », la même auto-intoxication qui est prise malencontreusement pour « *un état de grâce* », le même incroyable bien-être qui devient « *contemplatif* » ou « *mystique* », les mêmes soi-disant « *révélations mystiques* » et états pseudo-spirituels. Celles-ci sont les caractéristiques communes de tous ceux qui se trouvent dans cet état particulier de déception spirituelle. Mais l'auteur du Yoga chrétien, en étant un moine bénédictin, ajoute certaines « *méditations* » particulières qui le dévoile comme étant rempli de l'esprit des réflexions catholiques romaines à travers les siècles récents, avec son libre jeu de fantaisies brodées sur des thèmes chrétiens. Par exemple, lorsque, méditant sur la Divine Liturgie de la veille de la Nativité, il commence à voir le Divin-Enfant dans les bras de Sa Mère : « *Je regarde, rien de plus. Des images, des idées* (*des associations d'idées : Sauveur — Roi — Lumière — Gloire — Berger — Enfant — Lumière encore*), *se pressent, défilent, si je puis ainsi m'exprimer. Je les vois, je ne les classe pas, je n'en fais pas un beau dessein, une belle série de réflexions. Et pourtant, de l'assemblage de ces morceaux de puzzle sacré, surgit en moi une idée ; plus qu'une idée : une vision silencieuse de tout le Mystère de Noël.* » (p.154).

Quiconque ayant un tant soit peu de connaissance sur la discipline spirituelle orthodoxe verra que ce pitoyable « *Yogi chrétien* » a glissé par la trappe ouverte par un démon, qui n'est pas le moindre, à guetter sur le chemin de celui qui part à la recherche « *d'expériences spirituelles* » : il n'a en fait, même pas vu un « *ange de lumière* », mais a tout simplement donné libre cours à ses propres imaginations religieuses. C'est le résultat d'un cœur et d'un esprit totalement non préparés au combat spirituel et aux tromperies démoniaques. De telles « *méditations* » sont pratiquées actuellement dans un grand nombre de couvents et monastères romains catholiques.

Le fait que ce livre se conclue sur un article écrit par le traducteur Français de la Philocalie et contienne des citations textuelles provenant de la Philocalie, révèle seulement l'abysse qui sépare ces dilettantes de la vraie spiritualité orthodoxe, qui est totalement inaccessible à un de nos « sages » modernes. Une preuve suffisante en est sa totale inaptitude à comprendre la Philocalie, illustrée par le fait que l'auteur donne le nom de « *prière du cœur* » (qui est dans la tradition orthodoxe l'accomplissement le plus élevé de la prière spirituelle, acquise par très peu, après de nombreuses années

✣ *Christian Zen*, Harper & Row, New York 1971

de lutte ascétique et d'humilité véritable) à cette supercherie, cette pratique facile qui consisterait seulement à réciter des syllabes en rythme avec les battements du cœur (p.196).

Nous commenterons plus profondément les dangers de ce « *Yoga chrétien* » lorsque nous noterons ce qu'il possède en commun avec les autres formes de « *Méditation orientale* » qui sont proposées aux chrétiens de nos jours.

II Zen « chrétien »

Une pratique religieuse orientale encore plus populaire nous est offerte dans le livre d'un prêtre catholique irlandais : William Johnston, *le Zen Chrétien* ✣. L'auteur part plus ou moins de la même situation que celui de Yoga Chrétien : un sentiment de déception dans la chrétienté occidentale, un désir de lui donner une dimension de contemplation et de méditation. « *Beaucoup de gens, déçus par les vieilles formes de prières, par les antiques formes de dévotions qui fonctionnaient si bien dans le passé, sont à la recherche de quelque chose qui satisferait leur aspiration d'un cœur dévotionnel moderne* » (p.9). « *Prendre contact avec le Zen.... m'a ouvert de nouvelles échappées, m'a appris qu'il existe des possibilités dans le Christianisme que je n'avais pas même soupçonnées. » On peut « pratiquer le Zen comme une voie d'approfondissement et d'élargissement de la foi chrétienne.* » (p.2).

La technique japonaise du Zen est très similaire à celle du Yoga Hindou, duquel elle est originellement dérivée, bien qu'elle se soit légèrement simplifiée. Il y a les mêmes postures de base (mais sans la variété des positions yogiques), les techniques de respiration, la répétition des noms sacrés si nécessaire, aussi bien que d'autres techniques particulières au Zen. Le but de ces techniques est le même que celui du Yoga : abolir la pensée rationnelle et atteindre à un état de calme, de silence, de méditation. Les positions assises « *entravent le raisonnement discursif et la pensée* » et rendent capable de « *descendre au centre de l'être sans image en une méditation silencieuse* » (p.5), « *au royaume magnifique de profondeur de la vie psychique* » (p.17), « *à un profond silence intérieur* » (p.16). L'expérience ainsi atteinte est quelque chose de semblable à celle obtenue par l'absorption de drogues, pour « *les personnes qui ont utilisé des drogues et ne comprennent au début que peu de choses à propos du Zen, jusqu'à l'instant où elles découvrent qu'il existe une certaine profondeur de l'esprit à explorer* » (p.35). Et alors cette expérience nous ouvre à « *une nouvelle approche du Christ, une approche qui est moins dualiste et plus orientale* » (p.48). Même ceux qui débutent dans le Zen peuvent atteindre « *une sensation d'union ainsi qu'une atmosphère de présence surnaturelle* » (p.31), une saveur de « *silence mystique* » (p.30) ; bien que dans le Zen, l'état de contemplation, ne soit atteint que d'une manière restrictive par quelques « *mystiques* » seulement, il peut être « *élargi à tous* » et « *tous peuvent avoir une vision, tous peuvent atteindre le Samadhi* » (*l'Extinction illuminatrice*) (p.46).

L'auteur de Zen Chrétien parle du renouveau du Christianisme, mais il admet que l'expérience dont il parle peut être pratiquée par tout le monde, chrétien ou non chrétien. « *Je pense qu'il existe comme une base spirituelle pour l'illumination qui n'est ni chrétienne, ni bouddhiste, ni quelque chose d'autre. Cela est juste humain* » (p.97). En effet, lors d'une convention sur la méditation dans un temple Zen près de Kyoto, « *la chose surprenante à propos de cette réunion fut l'absence de foi commune. Personne ne sembla vraiment intéressé par ce à quoi croyait ou ne croyait pas l'autre, et personne, autant que je m'en souvienne, ne prononça même le nom de Dieu* » (p.69). Ce caractère agnostique de la méditation possède un grand avantage pour les buts « *missionnaires* », car « *de cette manière-là méditation peut être enseignée à des personnes qui n'ont pas ou peu de foi --à ceux qui sont troublés dans leurs consciences ou qui ont peur que Dieu soit mort. Ces personnes-là peuvent toujours s'asseoir et respirer. Pour elles la méditation devient une recherche, et j'ai rencontré... des gens qui ayant commencé sur cette voie ont trouvé finalement Dieu. Non le Dieu anthropomorphique qu'ils avaient rejeté, mais le Grand-Être en lequel nous vivons, nous nous déplaçons, nous existons* » (p.70).

La description faite par l'auteur de « *l'illumination* » zen devrait paraître vraiment maigre, comparée à l'expérience « *cosmique* » décrite dans le précédent chapitre : « *Je crois qu'en nous il existe des torrents et des torrents de joie qui peuvent être déversés par la méditation -- parfois ils peuvent se jeter avec une force incroyable, inondant toute la personnalité par un sentiment extraordinaire de bonheur qui vient d'on ne sait où* » (p.88). En fait, revenu des États-Unis après vingt années passées au Japon, l'auteur fut très étonné de constater que les expériences des Pentecôtistes étaient si proches de celles du Zen, et il reçut lui-même le « *Baptême de l'esprit* » lors d'un meeting « *charismatique* » (p.100). L'auteur conclut : « *Me retrouver dans le mouvement charismatique, avec ses impositions*

des mains, ses prières communes, la charité de la communauté, me fit réaliser que tout ceci pouvait renforcer la maîtrise du pouvoir psychique, celui-là même qui donne l'illumination à celui ou celle qui a pratiqué avec assiduité zazen » (Pratique physique du Zen) (pp. 92-93).

Peu de mots suffisent à réfuter ces vues, fondamentalement identiques à celles de l'auteur de *Yoga Chrétien*, moins ésotériques seulement et plus populaires. Quiconque croit que l'expérience agnostique et païenne du Zen peut être utilisée pour « *un renouveau du contemplatif au sein du Christianisme* » (p.4) sûrement ne sait rien de la grande tradition orthodoxe de la contemplation, qui présuppose une foi ardente, une croyance exacte, une intense lutte ascétique ; et le même auteur n'hésite pas une seconde à se référer une nouvelle fois à la Philocalie ainsi qu'aux « *grandes écoles orthodoxes* » pour appuyer son propos, statuant qu'elles aussi conduisent à l'état « *de silence contemplatif et de paix* » et sont un exemple de « *Zen au sein de la tradition chrétienne* » (p.39), et il se fait l'avocat de l'utilisation de la Prière de Jésus pendant la méditation Zen pour ceux qui le veulent (p.28). Une telle ignorance est clairement dangereuse, et tout particulièrement lorsqu'elle est le fait d'un professeur qui invite les étudiants, lors de ses cours ou ses conférences, en guise d'expérience « *mystique* », à « *s'asseoir en position zazen pendant quarante minutes tous les soirs* » (p.30). Combien de faux mais sincères prophètes mal guidés prêchent actuellement dans le monde non pas pour le bénéfice de leurs adeptes mais pour les conduire en fait à un désastre psychique et spirituel ! C'est ce que nous allons voir plus précisément dans la conclusion ci-dessous.

III Méditation transcendantale

La technique de méditation orientale connue sous le nom de « *Méditation Transcendantale* » (ou *MT* en raccourci) a atteint un tel sommet de popularité en quelques années, particulièrement aux États-Unis, et est préconisée si outrageusement avec une telle désinvolture de ton, que n'importe qui, parmi les étudiants sérieux en religions contemporaines, sera enclin de prime abord à écarter cela comme un simple produit sur-médiatisé et gonflé de l'industrie publicitaire américaine, caractéristique de sa manière traiter la vie humaine comme un spectacle. Mais cela serait une erreur que de croire qu'en ses revendications profondes elle ne diffère pas d'une manière prononcée d'avec le Yoga ou le Zen, et une observation plus précise de ses techniques révèle qu'elle possède en fait un authentique caractère *oriental*, plus qu'aucun autre système syncrétique comme le *Yoga chrétien* ou le *Zen chrétien*.

Selon un des rapports officiels de ce mouvement ☩, « *La méditation Transcendantale* » fut apportée aux États-Unis (où elle a remporté son plus éclatant succès) par un yogi Indien plutôt non-conventionnel, Maharishi Mahesh Yogi, et commença à croître sensiblement à partir de 1961. En 1967 elle reçut une large publicité lorsque des chanteurs populaires comme les Beatles s'y convertirent et s'adonnèrent aux drogues ; mais ils quittèrent rapidement le mouvement (tout en continuant à pratiquer la méditation), et le Maharishi atteignit son point le plus bas l'année suivante lorsque sa tournée américaine, ensemble avec celle d'un autre groupe de chanteurs convertis les « *Beach Boys* », fut annulée pour défaillance financière. Le mouvement lui-même, cependant, continua de croître et, vers 1971, il comptait 100 000 adeptes, avec 2000 instructeurs spécialement entraînés, devenant ainsi de loin le plus important mouvement de « *Spiritualité orientale* » des États-Unis.

En 1975, le mouvement atteint son apogée, avec environ 40 000 apprentis par mois et plus de 600 000 adeptes au total. Au cours de ces années, il a été largement utilisé dans l'armée, les écoles publiques, les prisons, les hôpitaux et par les groupes chrétiens, y compris les paroisses de l'archidiocèse grec en Amérique, comme une forme prétendument neutre de « thérapie mentale » compatible avec tout type de religion, croyance ou pratique. Le cours « TM » est spécialement adapté au mode de vie américain, offrant des cours spécialement taillés à la manière américaine de vivre, à l'intitulé alléchant de « *comment réussir spirituellement sans effort véritable* » (p.17), et caractérisés par le Maharishi lui-même comme une technique qui est « *juste comme de se brosser les dents* » (p.104).

Le Maharishi fut très vivement critiqué par les autres Yogis Hindous pour s'être moqué de l'ancestrale tradition indienne du Yoga en rendant cette pratique ésotérique accessible au grand nombre pour de l'argent (Les frais en 1975 pour le cours étaient de 125 $, 65 $ pour les étudiants et progressivement moins pour les lycéens, les élèves et les très jeunes enfants).

Dans ses buts, présuppositions et résultats, « *MT* » ne diffère pas sensiblement du Yoga ou Zen

☩ Jhan Robbins and David Fisher, *Tranquility without Pills* [*All about Transcendental Meditation*], Peter H. Wyden, Inc., New York, 1972

chrétien, elle diffère d'eux surtout dans la simplicité de ses techniques, dans sa philosophie toute entière, et dans la facilité avec laquelle ses résultats sont obtenus. Comme eux, « *MT ne réclame aucune foi, compréhension, code moral, ou aucun accord avec des idées ou une philosophie* » (p.104) ; c'est une technique pure et simple, qui est « *basée sur la tendance naturelle de l'esprit à vouloir sans cesse se rapprocher d'un plus grand bonheur, d'un plus grand plaisir... Durant la méditation transcendantale, votre esprit est censé suivre ce qui vous est le plus naturel et le plus agréable* » (p.13). « *La méditation transcendantale est d'abord une pratique, ensuite une théorie. Il est essentiel qu'au début l'individu ne pense plus du tout selon un mode intellectuel* » (p.22).

La technique que le Maharishi (Grand Sage en hindi) a combinée est invariablement la même pour tous les centres « *MT* » à travers le monde : Après deux lectures introductrices, on paye les honoraires et alors commence « *l'initiation* », apportant avec elle sans en avoir l'air une étrange collection d'articles, toujours les mêmes : trois morceaux d'un fruit sucré, au minimum six fleurs fraîches, et un mouchoir propre (p.39). Ceux-ci sont placés dans un panier et emportés dans une petite « *salle d'initiation* » où ils sont mis sur une table devant un portrait du gourou Maharishi duquel est reçue l'initiation yogique ; sur la même table brûlent une bougie ainsi que de l'encens. Le disciple se retrouve seul dans la pièce avec son professeur qui, lui, doit avoir reçu l'initiation personnellement et directement du Maharishi lui-même. La cérémonie, qui commence devant le portrait, dure une demi-heure et se compose de douces récitations en sanskrit (qui n'ont aucune signification possible pour le disciple) et d'un chant qui nomme les « *Maîtres* » passés du Yoga ; à la fin de la cérémonie, l'initié reçoit un mantra, un mot sanskrit secret qu'il devra répéter indéfiniment pendant ses exercices de méditation, et qu'aucune personne ne connaîtra à part lui et son maître (p.42). La traduction anglaise de cette cérémonie n'est jamais révélée aux initiés ; elle n'est disponible que pour les enseignants et les initiateurs eux-mêmes. Elle est contenue dans un manuel non publié intitulé « *The Holy Tradition* », et son texte a maintenant été imprimé par le « Spiritual Counterfeits Project » à Berkeley sous la forme d'une brochure. Cette cérémonie n'est rien d'autre qu'une cérémonie hindoue traditionnelle d'adoration des dieux (puja), y compris le gourou déifié du Maharishi (Shri Guru Dev) et toute la lignée des « *Maîtres* » par lesquels il a lui-même reçu son initiation. La cérémonie se termine par une série de vingt-deux « *offrandes* » faites au gourou du Maharishi, chacune se terminant par les mots « *Je m'incline devant Shri Guru Dev* ». L'initiateur lui-même s'incline devant un portrait de Guru Dev à la fin de la cérémonie et invite l'initié à faire de même ; alors seulement ce dernier est initié. (La révérence n'est pas absolument requise de l'initié, mais les offrandes le sont.)

De cette façon l'agnostique moderne, la plupart du temps d'une manière inconsciente, a été introduit dans le royaume des pratiques religieuses hindoues et a pu offrir un sacrifice à un dieu, au gourou divinisé Maharishi. Sur le plan spirituel, c'est peut-être cette chute dans le péché, plutôt que les techniques psychiques par elles-mêmes qui expliquent le succès foudroyant de la « *MT* ».

Une fois initié, l'étudiant de la « *MT* » médite deux fois par jour pendant vingt minutes chaque fois (précisément le même laps de temps que celui préconisé par l'auteur de Yoga chrétien), laissant l'esprit errer librement, et répétant le mantra aussi souvent qu'il peut y penser ; fréquemment, une de ses méditations est contrôlée par son instructeur. Très vite, même parfois au premier essai, on commence à entrer dans un nouveau niveau de conscience, qui n'est ni sommeil ni éveil : le stade de la « *Méditation Transcendantale* ». « *La méditation transcendantale vous procure un état de conscience comme vous n'en avez jamais connu auparavant, et proche de cet état de Zen développé après de nombreuses années d'études intenses* » (p.115). « *En contraste avec toutes ces années que l'on doit passer avec des maîtres d'autres disciplines et du yoga, et qui offrent les mêmes résultats que ceux prônés par les adeptes de la MT, les professeurs disent que la MT peut être apprise en quelques minutes* » (pp.110-111). Quelqu'un qui a expérimenté cela le décrit comme « *un état de satisfaction complète* » semblable à celui que procurent les drogues (p.85), mais le Maharishi lui-même décrit cela en des termes hindous traditionnels : « *Cet état est bien au-delà de toute vision, entendement, sensation, odeur ou goût — au-delà de toute pensée et appréhension. Cet état est sans manifestation, absolu, pure conscience de l'être dans*

son stade ultime de vie » (p.23). « *Lorsqu'un individu a développé cette capacité d'atteindre cet état profond de niveau de conscience, et ce d'une manière permanente, on dit qu'il a atteint la conscience cosmique, le but de tous les méditants* » (p.25). Dans les stages avancés de « *MT* » les positions de base du Yoga sont enseignées, mais elles ne sont pas absolument nécessaires au succès, aucune préparation ascétique n'est également demandée. Lorsque quelqu'un atteint « *l'état transcendantal de l'être* », tout ce qui lui est demandé est de maintenir journellement ses doubles exercices, puisque cette forme de méditation ne représente pas, comme aux Indes, un mode de vie séparé, mais une discipline pour ceux qui mènent une vie active en ce monde. Le signe particulier du Maharishi réside dans le fait qu'il offre cet état de conscience à tout un chacun, et non pas à seulement quelques élus. Il existe de nombreuses histoires à propos de la « *MT* », avec des détails récurrents dans chaque cas : l'accoutumance aux drogues disparaît, les familles sont réunies, on devient plus heureux et en meilleur santé ; les professeurs de « *MT* » sont toujours souriants, bouillonnent littéralement de bonheur. Généralement, la « *MT* » ne remplace pas d'autres religions, mais renforce la croyance en presque tout. Les « *chrétiens* », qu'ils soient protestants ou catholiques trouvent également que cela donne plus de sens et d'approfondissement à leur pratique et à leur croyance (p.105)

Le succès rapide et facile de la « *MT* », bien qu'il soit symptomatique de l'influence décroissante du christianisme sur l'humanité contemporaine, a également conduit à son déclin précoce. Peut-être plus que tout autre mouvement de « spiritualité orientale », il a eu le caractère d'une « *mode* », et le but annoncé du Maharishi « *d'initier* » l'humanité tout entière est évidemment voué à l'échec. Après l'année de pointe de 1975, les inscriptions aux cours « *MT* » ont régulièrement diminué, à tel point qu'en 1977 l'organisation a annoncé l'ouverture d'une toute nouvelle série de cours « *avancés* », visiblement conçus pour regagner l'intérêt et l'enthousiasme du public. Ces cours sont destinés à conduire les initiés aux « *siddhis* » ou « *pouvoirs surnaturels* » de l'hindouisme : traverser les murs, devenir invisible, léviter et voler dans les airs, etc. Les cours ont généralement été accueillis avec cynisme, même si une brochure « *MT* » présente une photographie d'un méditant « *en lévitation* » (voir Time Magazine, le 8 août 1977, p. 75). Si les cours (qui coûtent jusqu'à 3000 dollars) produiront ou non les résultats revendiqués — qui sont du domaine des « *fakirs* » traditionnels de l'Inde — la « *MT* » elle-même se révèle comme une phase passagère de l'intérêt occulte dans la seconde moitié du vingtième siècle. Déjà, de nombreux exemples ont été publiés d'enseignants et de disciples de « *MT* », affligés des maladies courantes de ceux qui se mêlent de l'occulte : maladie mentale et émotionnelle, suicide, tentative de meurtre, possession démoniaque. En 1978, un tribunal fédéral des États-Unis a décidé que la « *MT* » était bien de nature religieuse et ne pouvait être enseignée dans les écoles publiques. Cette décision limitera sans aucun doute davantage l'influence de la « *MT* », qui, cependant, continuera probablement d'exister comme l'une des nombreuses formes de méditation que beaucoup considèrent comme compatibles avec le christianisme — un autre triste signe des temps.

Si vous désirez de voir des miracles, tâchez de vaincre en vous le péché, et vous verrez ce que Vous désirez. Car le péché, mes frères, est un démon, et un démon redoutable, Si vous le chassez de vous, vous faites un plus grand miracle que ne font les exorcistes lorsqu'ils chassent les démons des possédés. Écoutez ce que dit saint Paul, et voyez combien il préfère la vertu à tous les miracles. « Désirez » dit-il, « entre les dons ceux qui sont les plus excellents, et je vous montrerai une voie qui « est encore beaucoup plus élevée au-dessus de tous ces dons. » (I Cor. XII, 31.) Expliquant ensuite quelle est cette « voie, » il ne parle ni de la résurrection des morts, ni de la guérison des lépreux, ni des autres miracles semblables, mais seulement de la charité.

Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur l'Évangile selon Matthieu, 32 8*



Saint Païssios l'Athonite et la magie

Saint Païssios l'Athonite, *Le Combat Spirituel*, traduit du grec par Mère Photinie Marchal, Monastère Saint-Jean-le-Théologien, Thessalonique, 2016, p. 173-187

Après vous avoir parlé à plusieurs reprises, pour vous venir en aide, du Paradis, des anges et des saints, maintenant je vais aborder un peu l'Enfer et les démons, afin que vous sachiez bien contre qui nous devons lutter, cela toujours dans le but de vous aider. Un jeune gourou, originaire du Tibet, vint un jour à ma kalyva et me raconta maints détails de sa vie. Dès son sevrage, à l'âge de trois ans, son père le confia à une communauté de trente gourous de haut rang, afin qu'ils l'initient à leur art. Il atteignit le onzième degré de magie, le douzième étant le plus élevé. A seize ans, il quitta le Tibet et se rendit en Suède pour voir son père. Là, il rencontra par hasard un prêtre orthodoxe, très croyant, et demanda à lui parler. Le jeune gourou ne savait aucunement ce que voulait dire « prêtre orthodoxe ». Dans la salle où ils prirent place pour discuter, il se mit à exécuter quelques-uns de ses sortilèges pour montrer son pouvoir. Il invoqua un archidémon[1], Minas, et lui dit : « Je veux de l'eau ». Un verre s'éleva tout seul de la cuisine, se dirigea vers le robinet, qui s'ouvrit tout seul, se remplit d'eau, puis passa à travers la paroi vitrée et entra dans la salle. Le gourou prit le verre et but. Ensuite, il fit devant le prêtre apparaître dans la salle tout l'univers, les deux, les astres. Il usa au début de sortilèges du quatrième degré de magie et aurait progressé jusqu'au onzième degré. Il demanda alors au prêtre ce qu'il pensait de tous ces signes. « J'étais prêt à le tuer, m'avoua-t-il, s'il avait osé insulter Satan ». Mais le prêtre garda le silence. Le jeune homme lui demanda : « Pourquoi n'accomplis-tu pas, toi aussi, des prodiges devant moi ? — Mon Dieu est humble, répondit le prêtre », et il sortit une croix qu'il lui donna à tenir entre ses mains. « Accomplis maintenant des signes ! », le défia-t-il. Le jeune gourou appela Minas l'archidémon, mais Minas tremblait et n'osait pas approcher. Il invoqua alors Satan et Satan, de même, à la vue de la croix, n'osait pas avancer. Il lui dit seulement de partir pour le Tibet. Le jeune homme se mit alors à invectiver Satan par ces paroles : « Maintenant, j'ai compris que ta grande force est en fait une grande faiblesse ». Il fut ensuite catéchisé de la part de ce bon prêtre, qui lui parla des Lieux Saints, du Mont Athos, etc. Il quitta la Suède pour Jérusalem, où il vit la Lumière Sainte, puis se rendit aux États-Unis pour invectiver les satanistes qu'il connaissait, afin de les faire se convertir — Dieu fit de lui un excellent prédicateur — et, de là, il vint au Mont Athos.

Le Bon Dieu l'aida d'une façon vraiment extraordinaire, car il avait été injustement traité depuis son enfance. Mais continuez à prier pour lui, car les gourous assistés de tous les démons lui font une guerre acharnée. Puisqu'ils me combattent, moi aussi, quand il vient demander mon aide, à plus forte raison le combattent-ils ! Lorsque des prêtres lui récitent des exorcismes, ses mains se fendent, et du sang en coule. Le malheureux est martyrisé par les démons, alors qu'auparavant, vu qu'il était leur ami. Ils ne lui faisaient aucun mal. Ils l'aidaient au contraire et étaient à son service. Priez pour lui ! Lui-même doit être vigilant, car l'Évangile affirme que l'esprit impur, lorsqu'il est sorti d'un homme, « *s'en va et il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; ils entrent dans ta maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première* [2]». Les gourous se servent de divers objets de piété

1 Démon de haut rang, hégémonique. Chef des démons. Des démons, selon les Pères, constituent des armées hiérarchiques.

- **Géronda**, qui sont les envoûteurs ?

- Ce sont des espèces de gourous. Ils utilisent les Psaumes de David, les noms des saints, etc., et ils y mêlent des invocations aux démons. En d'autres termes, alors que nous, nous récitons le Psautier pour implorer l'aide de Dieu et recevoir la Grâce divine, eux, de la façon dont ils s'en servent, insultent Dieu, rejettent la Grâce, et les démons font ensuite leurs quatre volontés. On me parlait d'un jeune homme qui était allé trouver un semblable gourou pour obtenir quelque chose. Celui-ci lui lut un passage du Psautier, et le souhait du gosse fut ensuite exaucé. Mais peu après, le malheureux commença à s'éteindre, il dépérissait. Qu'avait donc fait le gourou ? Ayant pris quelques fruits secs dans la main, il s'était mis à réciter le Psaume 50 au garçon. Parvenu au verset « *le sacrifice à Dieu* [3]», il jeta les fruits secs comme en sacrifice aux démons pour qu'ils exaucent ses demandes. Ainsi, Il insultait Dieu au moyen du Psautier.

- **Géronda**, certains qui s'adonnent à la sorcellerie utilisent la croix, des icônes.

- Oui, je sais, et cela nous permet de comprendre le degré d'escroquerie qui se cache derrière tout ce qu'ils font. C'est ainsi que les pauvres gens sont trompés. Ils voient des cierges allumés, des icônes, etc., et ils font confiance. Tenez, quelqu'un m'a raconté que, dans sa ville, une femme turque a placé une icône de la Sainte Vierge sur une pierre et proclame : « Voilà le rocher qui aide le monde ! ». Elle ne dit pas « la Sainte Vierge aide le monde », mais « le rocher aide le monde ». Les chrétiens sont perplexes, car ils voient l'icône de la Vierge. Certaines personnes ayant des problèmes de santé accourent, pensant trouver de l'aide, mais elles sont ensuite détruites par le diable. Car les paroles de la femme turque, assurant que le rocher, et non pas la Vierge, aide le monde, renferment un mépris envers la Toute-Sainte, qui permet au diable de s'infiltrer. La Grâce divine s'éloigne, et l'état démoniaque s'installe. Les chrétiens se précipitent pour être sauvés par le rocher — le rocher et le diable ! – et ils sont finalement anéantis : quelle aide peut-on attendre du diable ? Avec un peu de jugement, ils songeraient : « Une Turque, une musulmane, quel rapport peut-elle bien avoir avec l'icône de la Vierge ? ». Et même si cette femme disait que la Vierge nous vient en aide, quel lien peut-elle, en tant que musulmane, avoir avec la Toute-Sainte ? Et qui plus est, alors qu'elle proclame que c'est le rocher qui aide le monde ! J'ai informé l'évêché afin qu'on prenne des mesures pour mettre les fidèles en garde.

- **Géronda**, on nous demande des *phylachtos* [4].

- Lorsqu'on vous demande des *phylachtos*, il vaut mieux que vous donniez des petites croix. Ne confectionnez pas de *phylachtos*, car les gourous en fabriquent aussi à leur manière. Ils placent, certes, une petite icône ou une croix à l'extérieur, mais, à l'intérieur, ils enfoncent divers objets de sortilège. Les gens sont trompés par l'icône ou la croix qui paraît. Tenez, il y a quelques jours, on m'a apporté un talisman d'un Turc nommé Ibrahim, talisman qui avait une croix brodée dessus. J'ai entendu parler d'un individu ne craignant pas Dieu, qui ficelle diverses petites icônes en mettant à l'intérieur des poils, des brindilles, des épingles, des perles[5]. Blâmé par l'Église, il a rétorqué pour se justifier : « Je suis un médium » —vu que les médiums jouissent, en principe, d'une certaine liberté de par la loi, et il fait ainsi ce qu'il veut. J'ai dit à un croyant qui avait subi un préjudice à cause de lui : « Va te confesser, car tu es la proie d'influences démoniaques ». Il alla se confesser, revint me voir et me confia : « Je n'ai ressenti aucune différence ! - N'aurais-tu pas sur toi, lui demandai-je, quelque objet appartenant à cet égard ? - Oui. répondit-il, j'ai cette petite boîte qui ressemble à un Évangile de poche ». Je pris la boîte, l'ouvris et y vis diverses icônes emmêlées. Je les démêlai et trouvai à l'intérieur des perles, des poils ressemblant à des brindilles. Je lui retirai la boîte, et cet homme fut libéré. Voyez comme le diable est rusé ! Certains malheureux portent des *phylachtos*, soi-disant pour être protégés et, en fait, ils finissent par être tourmentés. Ils doivent les brûler, bien enfouir la cendre en terre ou bien la jeter dans la mer, puis aller se confesser. Ainsi seulement, ils seront délivrés. Un jour, un jeune homme rongé par de nombreux problèmes, torturé physiquement et mentalement depuis plus de quatre ans, vint à ma *kalyva*. Il vivait dans le péché et, ces derniers temps, il s'était enfermé chez lui ne voulant voir personne. Deux de ses amis, qui venaient régulièrement à la Sainte Montagne, réussirent avec maintes difficultés à le convaincre de les accompagner au Mont Athos dans le but de l'amener à ma kalyva. Au cours du trajet d'Ouranoupolis jusqu'à Daphné[6], à chaque fois que le bateau faisait escale à l'embarcadère d'un monastère, le jeune homme se roulait par terre. Ses amis, aidés des moines se trouvant à bord, essayaient de le contenir en récitant la *Prière de Jésus*. C'est avec beaucoup de peine qu'ils atteignirent mon ermitage. Le malheureux m'ouvrit son cœur, me raconta sa vie. Je constatai bien qu'il était torturé par quelque influence démoniaque. Je lui dis d'aller se confesser ici au Mont Athos à un Père spirituel, de suivre ses conseils, et qu'alors il guérirait. Il alla donc se confesser. Et sur le bateau au retour, il expliqua à ses amis que le confesseur lui avait ordonné de jeter dans la mer le talisman qu'une de ses

2 Mt 12 45
3 Ps 50 19
4 Un petit morceau d'étoffe contenant une petite relique d'un saint ou quelque chose de sacré
5 Le 61e canon du 6e Concile œcuménique dicte que seront excommuniés les «*Phylactériens*», c'est-à-dire les sorciers, ceux qui fabriquent les *phylachtos* (porte-bonheur) dans lesquels ils placent des symboles démoniaques ou autres objets macabres (poils, ongles, osselet de serpent ou de chauve-souris, etc.), auxquels ils croient avoir transmis une influence démoniaque au moyen de pratiques de sorcellerie réalisées avec des invocations aux démons.
6 Port du Mont Athos

connaissances lui avait donné et qu'il portait sur lui, mais qu'il lui était impossible de le faire. Ses amis avaient beau à l'exhorter de se lever pour le jeter, lui restait figé comme une statue, incapable de se lever de son siège. Ils le prirent alors à bras le corps et avec beaucoup d'efforts le poussèrent sur le pont. Grâce à leur aide, le jeune homme réussit à sortir le talisman et à le laisser tomber dans la mer, car il n'avait pas la force de le jeter. Il sentit aussitôt ses mains se libérer et son corps si meurtri auparavant reprendre force. Dans sa joie, il se mit à bondir sur le pont, plein de vitalité, et à tester la force de ses bras sur les rampes et les parois du navire.

Ceux qui s'adonnent à la magie disent beaucoup de mensonges

- **Géronda**, les sorciers détiennent-ils quelque information surnaturelle ?

- Leur information vient du diable, mais ils débitent aussi beaucoup de mensonges. Soyez, quant à vous, sur vos gardes à l'hôtellerie : vous devez contrôler la situation, observer attentivement ceux qui entrent, car il se peut que certains s'adonnent à la magie. Cela vous semble-t-il étrange ? Au cours d'une agrypnie arrivèrent deux individus qui s'adonnaient à la magie. Ils s'approchèrent des fidèles pour parler de différentes choses spirituelles. Ils mentaient aussi, affirmant être en lien avec le métropolite Kantiotis[7]. À une femme, ils assurèrent : « Toi, on t'a jeté un sort. Nous allons venir chez toi pour conjurer le mauvais sort grâce à une croix que nous possédons ». Ce genre d'individus viennent aux agrypnies, parlent un tant soit peu de manière spirituelle, si bien que les fidèles en concluent : « Puisqu'ils viennent à la vigile, ce sont des croyants », et ils leur ouvrent leur cœur. Quelle confusion ne provoquent-ils pas avec leurs mensonges ! Pour tromper une jeune fille, l'un d'entre eux lui assura : « Le Père PaÏssios a vu en vision que je t'épouserai ! Prends ceci les yeux fermés, et porte-le sur toi ! », et il lui donna un objet maléfique. Heureusement, elle ne le porta pas. « Mais enfin, songea-t-elle, est-il possible que le Père PaÏssios s'intéresse à ce genre de bêtises ? », et elle m'écrivit une lettre, quatre pages très denses, pleines d'injures. El quelles injures ! « Ça ne fait rien, me dis-je, insulte-moi. Ces insultes servent à quelque chose, puisqu'au moins tu ne t'es pas laissée tromper, ni persuader de porter cet objet maléfique ! ».

- Vous connaissait-elle, Géronda ?

- Non, elle ne me connaissait pas. Et je ne les connaissais pas, ni elle, ni lui.

Les pratiques de magie, les énergies démoniaques

- **Géronda**, qu'avez-vous répondu aux élèves qui sont venus aujourd'hui pour vous dire qu'ils avaient invoqué un esprit ?

- Ce que je leur ai dit ? Je les ai bien réprimandés ! Un tel acte est un reniement de sa foi. À partir du moment où ils invoquent le diable et l'acceptent, ils renient Dieu. Je leur ai donc dit tout d'abord de se repentir, de se confesser avec sincérité et d'être en garde dorénavant ; de pratiquer, de communier avec la bénédiction de leur Père spirituel pour purifier leur âme. Bien sûr, ils avaient des circonstances atténuantes, étant des enfants et faisant cela par jeu. Mais, s'ils avaient été adultes, ils auraient subi un grand dommage, car le diable aurait acquis une grande emprise sur eux. Même à leur âge, un trouble s'installe dans l'âme.

- **Géronda**, qu'ont-ils fait exactement ?

- Ce que beaucoup font... Ils posent sur la table un verre d'eau et placent tout autour, en cercle, les lettres de l'alphabet de A à Z. Us plongent ensuite leur doigt dans l'eau et invoquent les esprits, c'est-à-dire les démons. Le verre se met à tourner, s'arrête devant une lettre et ainsi de suite, des mots sont formés. Ces gosses ont invoqué un esprit et, quand celui-ci s'est manifesté, ils lui ont demandé : « Dieu existe-t-il ? - Il n'existe pas. - Et toi, qui es-tu ? ont-ils interrogé. - Satan. - Satan existe ? ont-ils insisté. - Il existe ». Vous voyez l'énormité des bêtises ! Dieu n'existe pas, mais Satan existe ! Quand les enfants ont demandé une seconde fois si Dieu existait, il a répondu : « Oui, Il existe ». Une fois « oui », une fois « non », il est normal que les enfants se posent des questions. Et voilà comment Dieu disposa les choses pour les éclairer : Il permit qu'une jeune fille de la compagnie fût frappée par le verre. Par permission divine, le verre la blessa, et les autres gamins prirent conscience de ce qu'ils avaient fait.

7 Augustin Kantiotis (1907-2010) fut évêque de Florina — ville du nord de la Grèce — entre les années 1967-1999

De nos jours, maintes personnes, qui veulent faire du mal à autrui, ont recours à des gourous qui utilisent les poupées de cire des vaudous. Les gourous en ont fait un jeu, un hobby.

- **Géronda**, que font-ils donc ?

- Ils fabriquent une poupée en cire. Et, lorsqu'on leur demande de faire du mal, par exemple, aux yeux d'un ennemi, ils enfoncent une aiguille dans les yeux de la poupée en mentionnant le nom de la personne et en récitant divers sortilèges. Si la personne visée mène une vie de péché et ne se confesse pas, elle subit une influence démoniaque dans les yeux. La douleur est telle que les yeux lui sortent de la tête ! Et toutes les analyses médicales ne manifestent aucune pathologie. Et les médiums, quel mal ne causent-ils pas ! Soutirer de l'argent à leurs clients ne leur suffit pas, ils détruisent des familles entières ! Un homme va, par exemple, chez un médium et lui confie un problème le préoccupant. « Écoutez, lui dit l'autre, la cause de votre problème, c'est un membre de votre famille, une grande femme un peu brune, etc., qui vous a jeté un sort ». Et lui de chercher quel membre de sa famille possède ces caractéristiques. Il va sûrement trouver une personne. « Ah, se dit-il, c'est donc elle qui m'a envoûté ». Il commence à développer en soi une haine contre cette femme. La pauvre, qui n'a aucune idée de ce qui se passe — elle a d'ailleurs peut-être comblé de bienfaits son parent —, sera confrontée à son indignation et au fait qu'il ne veut plus la voir ! Il retourne chez le médium qui lui déclare : « Maintenant, il est temps de conjurer le sort. Et pour ce faire, donnez-moi de l'argent ! — Eh bien, pense-t-il, puisqu'il a trouvé le sortilège, il doit être récompensé ! ». Et de lui donner de l'argent... Vois-tu ce que fait le diable ? Il crée des scandales. Un homme bon, même s'il est au courant d'une malveillance commise à l'égard d'autrui, ne dira jamais à ce dernier : « Un tel vous a fait du mal », mais il essaiera de l'aider. « Attention, dira-t-il, n'entretenez pas de mauvaises pensées. Confessez-vous et n'ayez pas peur ». Il aide ainsi et l'un et l'autre. Car celui qui a fait du mal à autrui, voyant que sa victime le traite avec bonté, est confondu au bon sens du terme et il se repent.

Le diable ne peut jamais faire le bien

- **Géronda**, un gourou peut-il guérir un malade ?

- Un gourou qui soignerait un malade ! Celui qui est tourmenté par le démon, celui-là, oui, un gourou peut le guérir en envoyant le démon chez un autre. Car le gourou et le démon étant partenaires, le gourou peut déclarer au diable : « Sors de cet homme et va envahir cet autre ! ». Il chasse le démon du premier et l'envoie d'habitude chez un de ses parents ou chez l'une de ses connaissances, qui a donné des droits au diable. Celui qui a été libéré du démon assure alors : « J'ai bien souffert, mais cet homme m'a guéri ! ». Se forge ainsi toute une renommée autour du prétendu guérisseur. Le démon passe d'un parent ou d'une connaissance à l'autre. Admettons qu'une personne soit bossue en raison d'une emprise diabolique, le gourou peut chasser le démon qu'elle a en elle, l'envoyer ailleurs, et le bossu de se redresser ! Mais si cette personne est bossue à cause d'un handicap, le gourou ne peut pas la guérir. On m'a raconté l'histoire d'une femme qui soi-disant guérissait des malades en utilisant divers objets de piété. Quand j'appris, ce qu'elle faisait, je restai sidéré de l'art maléfique du diable. Cette femme tient une croix et chante différents tropaires. Elle entonne, par exemple, le « *Réjouis-Toi, Vierge Mère de Dieu* », mais parvenue au verset « *béni soit le fruit de tes entrailles* », elle crache près de la croix, c'est-à-dire qu'elle blasphème le Christ, et c'est pourquoi le diable l'aide ensuite. De cette manière, chez certains malades ou dépressifs souffrant d'une emprise démoniaque et que les médecins n'arrivent pas à soigner, elle réussit à chasser le démon qui pèse sur eux en l'envoyant vers une autre personne et ainsi elle les soulage de leur épreuve. Dès lors, bien du monde la considère comme une sainte ! On vient lui demander conseil et, peu à peu, elle nuit aux âmes et les détruit. Il faut donc toujours prendre garde. Fuir les gourous et la magie comme on fuit le feu et les serpents. Se méfier des confusions possibles. Le diable ne peut jamais faire le bien. Il ne guérit que les maladies qu'il provoque lui-même. On m'a raconté l'incident suivant : un jeune homme s'était mis à fréquenter un gourou et s'adonnait à la sorcellerie. Il eut des problèmes, tomba malade et aboutit à l'hôpital. Les médecins n'arrivaient pas à définir ce dont souffrait le gars, et son père dépensa une fortune des mois durant, car son fils n'avait pas d'assurance de santé. Son état était pitoyable. Et bien, savez-vous ce que fit le diable ? Il lui apparut sous la forme du saint Précurseur, considéré comme le saint patron de la ville où habitait le jeune homme et lui déclara : « Je te guérirai si ton père me construit une église ! ». Lejeune homme le rapporta à son père, qui répondit : « Mon enfant, je donnerai tout ce que j'ai,

pourvu que tu guérisses ! ». Il promit donc au saint Précurseur de lui construire une église. Le diable s'en alla, et le gosse fut guéri. Le *miracle*... avait eu lieu ! Et le père de dire : « J'ai fait vœu de construire une église, je dois tenir ma promesse ! ». La famille n'en avait pas les moyens financiers nécessaires, et pour ce faire, ils vendirent tous leurs champs. Le père dépensa toute sa fortune. Ses enfants restèrent sans rien. Ils furent tellement indignés qu'ils se détournèrent de l'Orthodoxie et devinrent Témoins de Jéhovah. Vous voyez ce dont le diable est capable ! Apparemment, il n'y avait pas de Témoins de Jéhovah dans la région, et le Malin eut recours à cette ruse pour en susciter !

Quand les sortilèges ont-ils de l'effet ?

- **Géronda**, les sortilèges agissent-ils toujours ?

- Pour qu'ils agissent, il faut donner des droits au diable. En d'autres termes, lui offrir une occasion très sérieuse d'intervenir et n'avoir pas mis sa conscience en ordre par le repentir et la confession. Celui qui se confesse ne pourra jamais être atteint, même si on lui enfonçait des sortilèges à coup de pelles ! Car lorsqu'une personne est confessée et a le cœur pur, les jeteurs de sort ne peuvent pas collaborer avec le diable pour lui porter préjudice. Un jour, un homme d'âge mûr vint à ma *kalyva* avec un air... que dire ? Même de loin, je compris qu'il était sous l'emprise du démon. « Je suis venu demander votre aide, me dit-il. Priez pour moi car, depuis un an, j'ai des maux de tête horribles, et les médecins n'en trouvent pas la raison. — Tu as le démon en toi, lui expliquai-je, car tu as donné des droits au diable. — Mais je n'ai rien fait, protesta-t-il. — Tu n'as rien fait ? m'indignai-je, n'as-tu pas trompé une jeune fille ? Eh bien, elle t'a jeté un sort. Va demander pardon à cette fille, puis confesse-toi. Qu'on te récite des exorcismes afin que tu puisses retrouver la santé. Si tu ne prends pas conscience de ta faute et ne t'en repens pas, même si tous les prêtres du monde entier se rassemblaient pour prier, le démon ne s'en irait pas ! ». Devant ce genre de personnes qui ont un air arrogant, je parle ouvertement. Elles ont besoin d'être secouées pour revenir à elles. Un autre vint m'annoncer que sa femme était possédée du démon, qu'elle ne faisait que causer des problèmes chez eux, qu'elle se levait la nuit, les réveillait, et mettait tout sens dessus dessous. « Toi, te confesses-tu ? demandai-je. — Non, répondit-il. — Vous devez avoir donné des droits au diable, lui expliquai-je. Tout cela ne s'est pas fait soudainement ». J'appris finalement qu'il était allé chez un Hodja, lequel lui avait donné quelque chose pour asperger sa maison afin de lui porter chance dans son travail, et il n'avait pas accordé la moindre importance à cet acte. Depuis, le diable rôdait comme bon lui semblait dans sa maison.

Comment conjurer les sortilèges

- **Géronda**, lorsque les sortilèges agissent, comment les conjurer ensuite ?

- Par le repentir et la confession. Mais il faut d'abord trouver la cause qui a permis aux sortilèges d'agir et que la personne envoûtée comprenne sa faute, s'en repente et se confesse. Oh, combien nombreux sont ceux qui montent à ma kalyva, tourmentés parce qu'on leur a jeté un sort et qui me demandent : « Dites une prière pour me libérer de ce martyre ! ». Ms réclament de l'aide sans avoir cherché à trouver d'où vient le mal pour le corriger. Pour mettre un terme à leur tourment, il faut qu'ils examinent quelle est leur faute propre — qui a permis au maléfice d'agir —, qu'ils se repentent et qu'ils se confessent.

- Géronda, lorsqu'un homme auquel on a jeté un sort en arrive au point où il ne peut plus s'aider lui-même, se confesser, etc., est-il en mesure de recevoir du moins l'aide d'autrui ?
- On peut faire venir le prêtre chez lui pour célébrer le Sacrement de la Sainte Onction ou l'Office de la Petite Bénédiction des eaux. Lui donner un peu d'eau bénite à boire, pour que le mal régresse un peu, et que le Christ puisse entrer en lui. Une mère agit ainsi, et son fils en fut aidé. Elle m'avait assuré qu'il souffrait beaucoup, car on lui avait jeté un sort. « Qu'il aille se confesser ! lui dis-je.
- Comment pourrait-il aller se confesser dans l'état où il se trouve, mon père ? protesta-t-elle.
- Dis alors à ton Père spirituel de venir chez toi, de célébrer l'Office de la Petite Bénédiction des eaux et fais boire de l'eau bénite à ton fils. Mais la boira — t-il ? demandai-je. - Il la boira ! affirma-t-elle. - Eh bien, commence par l'Office de la Petite Bénédiction des eaux, lui conseillai-je, puis essaie de le faire parler avec le prêtre. S'il se

confesse, il expulsera le diable. » Elle m'écouta, et le jeune homme éprouva un mieux. Peu après, il fut en état de se confesser et il guérit. Une autre femme, la malheureuse, que fit-elle ? Son mari s'était lié avec des gourous et refusait même de porter une croix. Pour lui venir quelque peu en aide, elle cousit une petite croix sur le revers de son veston. Un jour, comme il devait passer sur un pont pour traverser un fleuve, il entendit, dès qu'il mit le pied sur le pont, une voix lui souffler : « Tasso, Tasso, enlève ton veston pour que nous traversions ensemble le fleuve ! ». Heureusement, il faisait froid, et lui répondit : « Mais pourquoi l'enlever ? J'ai froid ! — Enlève-le, enlève-le pour passer le pont ! », entendit-il insister la même voix. Quel diable ! Il voulait le précipiter dans le fleuve, mais il ne le pouvait pas, en raison de la petite croix cachée dans son veston. Finalement, il le fit tomber dans un coin du pont. Entre temps, sa famille le cherchait toute la nuit et ils le trouvèrent tombé à terre sur le pont. S'il n'avait pas fait froid, il aurait ôté son veston et le diable l'aurait précipité dans le fleuve. Ce qui le sauva, c'est la petite croix cousue dans son col. Sa femme était une croyante fervente. Si elle n'avait pas eu la foi, aurait — elle pensé à ce stratagème ?

Collaboration entre les gourous et les démons

- **Géronda**, un homme saint ne peut-il pas dévoiler ou entraver l'action d'un gourou ?

- Comment pourrait-il l'empêcher ? Il arrive déjà qu'on conseille à celui qui a quelque crainte de Dieu de prendre garde car son mode de vie n'est pas bon, et que pourtant il ne change pas. Alors, imaginez ce qui se passe lorsque le gourou collabore avec le démon ! Que peut-on faire pour cette personne ? Lui expliquer certaines choses, certes, mais elle reste liée au diable. Il n'y a rien à faire. C'est seulement si, en présence du gourou, on récite la *Prière de Jésus*, qu'il se peut que le démon soit confondu et que le gourou ne puisse exécuter sa besogne.
Une personne ayant un problème reçut la visite d'un sorcier, un grand escroc, qui se présenta soi-disant pour l'aider. Or ce pauvre malheureux récitait la Prière de Jésus. C'était un homme simple et il ignorait que l'autre était un sorcier. Aussi Dieu intervint-Il ! El suivez bien ce que Dieu permit pour lui faire comprendre à qui il avait affaire ! Le sorcier commença à être battu par les démons et il demanda l'aide de l'homme dont il était supposé résoudre le problème !

- Cet homme voyait-il les démons ?

- Non, mais il voyait une scène se dérouler devant lui. Le sorcier criait : « Au secours ! » et se roulait par terre ; il tombait, se protégeait la tête de ses mains. Car ne croyez pas que les sorciers soient toujours à la fête et que les démons leur accordent toujours toutes les faveurs. Le fait qu'ils aient renié le Christ une seule fois suffit aux démons. Au début, les sorciers concluent un pacte avec les démons pour en recevoir de l'aide, et les démons se soumettent à leurs ordres pour quelques années. Mais après un certain temps, ils disent : « On ne va quand même pas s'occuper de vous tout le temps ! ».
Et surtout lorsque les sorciers n'arrivent pas à faire ce que les démons exigent d'eux, alors si vous saviez ce qu'ils subissent par la suite ! Je me souviens d'une fois où j'étais en train de discuter à l'extérieur de ma kalyva avec ce jeune gourou du Tibet, quand il se leva subitement, saisit mes mains et les tordit derrière mon dos. « Que Hadji-Efendis vienne te libérer maintenant ! me dit-il en me défiant. — Va-t'en, diable, hors d'ici ! », m'écriai-je, et je le jetai à terre. Se permettre de lancer des blasphèmes à saint Arsène ! Était-ce possible ? Il tenta ensuite de me frapper avec son pied, mais n'y réussit pas : son pied s'arrêta tout près de ma bouche. Dieu me protégea. Je le laissai et j'entrai dans ma cellule. Un peu plus tard, je le vis venir de loin, tout couvert d'épines. « Satan m'a puni, m'avoua-t-il, car je n'ai pu te vaincre. Il m'a traîné dans les buissons épineux ». Les forces des ténèbres sont impuissantes. Mais les hommes les rendent puissantes lorsqu'ils s'éloignent de Dieu, car ils donnent alors des droits au diable.



Saint Séraphim de Platina [†1982]

L'ÂME APRÈS LA MORT

Expériences contemporaines après la mort à la lumière de l'enseignement orthodoxe sur les fins dernières de l'homme

Traduit en partie d'après l'original en série d'articles du hiéromoine Séraphim Rose paru dans *The Orthodox Word* en 1971, en partie d'après la deuxième et la cinquième impressions parues en 1982 et en 1995 sous format de livres, publiés par la Fraternité St Germain d'Alaska, Platina, Californie

Traduction de **Catherine Pountney**

I - PRÉFACE

De nos jours, certains chercheurs et docteurs ont écrit sur les expériences d'après la mort. Leurs œuvres ont suscité un grand intérêt au sein de certains cercles religieux et scientifiques. Pour y répondre, ce livre s'est fixé un double but : le premier, de donner une explication orthodoxe des phénomènes contemporains évoqués à ce sujet ; le second, de présenter les sources et textes fondamentaux qui contiennent l'enseignement de l'Église orthodoxe sur la vie de l'âme après la mort. Si l'enseignement orthodoxe est peu compris aujourd'hui, c'est en grande partie parce que ces textes furent si négligés qu'ils en devinrent comme démodés à l'heure de notre époque éclairée ; et nous avons donc tenté de rendre ces textes plus compréhensibles et plus accessibles aux lecteurs d'aujourd'hui. Il est presque inutile d'ajouter qu'ils constituent des documents infiniment plus profonds et plus profitables que les ouvrages contemporains écrits sur l'après- mort, qui, même lorsqu'ils ne sont pas uniquement sensationnels, ne peuvent aller bien loin. Il leur manque cette profondeur allant au-delà de la surface spectaculaire des expériences de nos jours. Tout cela à cause du manque d'un enseignement vrai et cohérent sur tout le sujet de la vie après la mort.

L'enseignement orthodoxe présenté dans ce livre soulèvera sûrement les critiques de quelques-uns. Il sera tenu comme trop *simple*, ou même trop *naïf* pour que l'homme du XXe siècle y croie. Il nous faut cependant souligner que cet enseignement n'est pas celui de quelques docteurs atypiques et isolés dans l'Église orthodoxe, mais bien l'enseignement transmis par l'Église orthodoxe depuis ses débuts, celui exprimé dans d'innombrables écrits patristiques et *Vies de saints*, de même que dans les offices divins. Cette doctrine a été enseignée sans interruption par depuis toujours. La *simplicité* de cet enseignement est la simplicité de la Vérité elle-même, qui — comme elle est exprimée ici ou en d'autres enseignement de l'Église — arrive comme une fontaine rafraîchissante de clarté au milieu de la confusion ténébreuse causée dans les esprits modernes par les diverses erreurs et vaines spéculations des derniers siècles. Chaque chapitre de ce livre essaie de faire référence aux sources patristiques et hagiographiques contenant cet enseignement.

L'incitation principale pour écrire ce livre a été l'œuvre du père orthodoxe russe du XIXe siècle, l'évêque Ignace Briantchaninov. Il était peut-être le premier grand théologien à affronter directement le problème devenu si urgent de nos jours : comment préserver la doctrine et la tradition chrétiennes authentiques dans un monde qui est devenu totalement étranger à l'orthodoxie et s'efforce soit de la renverser, soit de la rejeter ou alors de la *réinterpréter* de manière à la rendre compatible avec une façon de vivre et de penser mondaine. Très conscient des influences catholiques romaines et d'autres influences occidentales qui s'efforçaient de *moderniser* l'orthodoxie déjà à son époque, l'évêque Ignace se prépara à la défense de la Foi en creusant profondément les sources orthodoxes (dont il assimila l'enseignement dans les meilleures institutions monastiques de son temps) et en se familiarisant avec la culture scientifique et littéraire de son siècle (pour cela, il fréquenta une école d'ingénieurs et non un institut de théologie). Armé ainsi et par la connaissance théologique orthodoxe et par un savoir séculier, il consacra sa vie à défendre l'orthodoxie authentique et à dénoncer les déviations modernes. Il n'est pas exagéré de dire qu'aucun autre pays orthodoxe n'a eu au XIXe siècle un tel défenseur de l'orthodoxie contre les tentations et les erreurs des temps modernes ; son seul rival peut-être fut son propre compatriote, l'évêque Théophane le Reclus, qui faisait substantiellement la même chose à un niveau moins *élaboré*.

Un des volumes des *Œuvres réunies* de l'évêque Ignace [Volume III] se rapporte particulièrement à la question de l'enseignement de l'Église sur la vie après la mort, qu'il défendait contre ses déformations modernes catholiques romaines et autres. C'est principalement à ce volume que nous avons emprunté dans le livre présent notre propre analyse des sujets tels que les postes de péage et les apparitions d'esprits — enseignements que, pour certaines raisons, l'esprit *moderne* trouve impossible d'accepter d'une façon simple, mais insiste à les *réinterpréter* ou à les rejeter carrément. L'évêque Théophane enseigna aussi, bien sûr, la même doctrine, et nous avons fait usage également de ses écrits ; et à notre propre siècle, un autre grand théologien orthodoxe russe, l'archevêque Jean Maximovitch, transmit à son tour cette doctrine de façon si claire et si simple que nous avons employé ses propres mots pour composer la plus grande partie de la conclusion de ce livre. Le fait que la doctrine orthodoxe a été enseignée de manière si explicite et si claire par de grands docteurs orthodoxes à l'époque moderne jusqu'à nos jours est d'un grand secours à qui s'efforce aujourd'hui de préserver la vraie orthodoxie de tout temps, non seulement en transmettant correctement les mots, mais encore plus en interprétant ces termes de façon authentiquement orthodoxe.

Dans cet ouvrage, en plus des sources et enseignements orthodoxes mentionnés plus haut, nous avons fait un usage considérable de la littérature non orthodoxe d'aujourd'hui traitant du sujet d'après la mort, ainsi que de quelques textes occultes se rapportant à la même question. En cela, nous avons suivi l'exemple de l'évêque Ignace en présentant une fausse doctrine aussi pleinement et aussi exactement qu'il est nécessaire pour révéler sa fausseté, afin que des chrétiens orthodoxes n'en soient pas tentés, mais immunisées. Comme le grand évêque Ignace, nous avons trouvé également que des textes non orthodoxes, quand il s'agit de descriptions de véritables expériences (et non pas de simples opinions et interprétations), procurent souvent des confirmations frappantes des vérités orthodoxes. Dans ce livre, notre but principal a été de présenter un *contraste* aussi détaillé que nécessaire pour faire ressortir la différence totale qui existe entre l'enseignement orthodoxe et l'expérience des saints orthodoxes d'une part, et l'enseignement occulte et les expériences modernes d'autre part. Si nous avions présenté seulement l'enseignement orthodoxe sans ce contraste, nous n'aurions convaincu que peu de monde, à part ceux qui le sont déjà. En agissant ainsi, avec la Grâce de Dieu, nous provoquerons peut-être chez quelques-uns de ceux qui ont été impliqués dans les expériences modernes, un éveil à l'énorme différence qui existe entre leur expérience et l'authentique expérience spirituelle.

Cependant le fait même qu'une grande partie de ce livre analyse des expériences, chrétiennes aussi bien que non chrétiennes, signifie aussi que tout dans ce livre n'est pas est une simple présentation de l'enseignement de l'Église sur la vie après la mort, mais qu'il y a aussi une place pour les interprétations de ces diverses expériences par l'auteur. Concernant ces interprétations, il y a, certes, une possibilité de différences d'opinions légitimes parmi les chrétiens orthodoxes. Nous avons essayé, autant que possible, de présenter ces interprétations d'une façon provisoire, sans essayer de *définir* de telles questions d'expérience de la même façon que peut être défini l'enseignement général de l'Église sur la vie après la mort. Nous avons agi ainsi tout particulièrement en ce qui concerne les expériences *extracorporelles* occultes et le *plan astral*. Nous les avons présentés tels qu'ils ont été décrits par ceux qui y ont participé, et les avons comparés à des manifestations similaires dans la littérature orthodoxe, sans essayer de définir la nature exacte de telles expériences ; mais nous les

avons acceptées en tant qu'expériences réelles au cours desquelles des forces démoniaques entrent en jeu, et non comme de pures hallucinations. Que le lecteur juge par lui-même en quelle mesure cette approche a été correcte.

Il est évident que ce livre n'a aucunement épuisé l'enseignement orthodoxe sur la vie après la mort ; il n'est qu'une introduction du sujet. Cependant, il n'existe pas de *doctrine complète* de ce sujet, ni *d'experts* orthodoxes. Nous qui vivons sur terre, nous pouvons à peine commencer à comprendre la réalité du monde spirituel avant de parvenir nous-mêmes à y vivre. C'est un processus qui commence maintenant, dans cette vie, mais finit seulement dans l'éternité, quand nous verrons *face à face* ce que nous voyons actuellement seulement comme *au moyen d'un miroir, d'une manière obscure* [I Co **13** 12]. Mais les sources orthodoxes auxquelles nous nous sommes référés dans ce livre nous montrent en grandes lignes la base de cet enseignement. Cela est suffisant pour nous inciter, non pas à acquérir une connaissance précise de quelque chose qui, en fin de compte, nous dépasse, mais à commencer à lutter pour parvenir au Royaume céleste, ce qui est le but de la vie chrétienne, et à éviter les pièges démoniaques répandus partout sur le chemin des athlètes chrétiens par l'ennemi de notre salut. L'autre monde est plus *réel* et plus *proche* que nous ne pensons d'habitude. Le chemin qui y mène est juste ici devant nous, dans la vie de discipline spirituelle et de prière que l'Église nous a transmise comme voie du salut. Ce livre s'adresse et est dédié à ceux qui souhaitent vivre une telle vie.

CHAPITRE PREMIER - QUELQUES ASPECTS DES EXPÉRIENCES D'AUJOURD'HUI

Le sujet de la vie après la mort a soulevé soudain un intérêt largement populaire dans le monde occidental. Un certain nombre de livres, prétendant notamment décrire des expériences après la mort, ont été publiés ces deux dernières années, et des hommes de réputation scientifique, ainsi que des médecins, en ont été eux-mêmes soit les auteurs, soit les approbateurs. L'une de ces scientifiques, Elisabeth Kubler-Ross, médecin de réputation mondiale, et *spécialiste* des problèmes de mort et d'agonie, trouve que ces recherches dans les expériences d'après la mort « *éclaireront beaucoup et confirmeront ce qui nous a été enseigné depuis 2000 ans, c'est-à-dire qu'il y a bien une vie après la mort.* »

Tout cela, bien sûr, rompt radicalement avec l'atmosphère qui prévalait jusqu'alors dans les cercles médicaux et scientifiques. Ceux-ci ont généralement considéré la mort comme un sujet *tabou* et ont relégué toute idée de survie après la mort au domaine de l'imagination ou de la superstition, ou, au mieux, à celui des croyances personnelles, domaines dans lesquels il n'existe pas de témoignage objectif.

La cause extérieure de ce changement soudain des opinions est simple : de nouvelles techniques de réanimation des « *cliniquement morts* » (en particulier par stimulation du cœur quand il a cessé de battre) sont devenues d'usage courant ces dernières années. Ainsi, un grand nombre de personnes qui ont été techniquement parlant *mortes* (sans pouls ni battement du cœur) ont été rendues à la vie, et beaucoup d'entre elles en parlent ouvertement maintenant que le *tabou* sur ce sujet et la peur de passer pour fou ont disparu.

Mais c'est la cause *intérieure* de ce changement, et son *idéologie*, qui sont les plus intéressantes pour nous : pourquoi ce phénomène est-il devenu si immensément populaire et dans le cadre de quelle vision religieuse ou philosophique est-il généralement compris ? Il est déjà devenu un *signe des temps*, un symptôme de l'intérêt religieux de nos jours ; quelle est donc sa signification ? Nous reviendrons sur ces questions après avoir examiné de plus près le phénomène lui-même.

Mais premièrement, nous devons nous interroger sur quel fondement nous avons à juger de ces phénomènes. Ceux qui les décrivent n'en ont pas eux-mêmes une compréhension claire ; souvent ils cherchent leur interprétation dans des textes d'occultisme ou de spiritisme. Quelques religieux (ainsi que des scientifiques), sentant le danger qui menace leurs croyances établies, nient tout simplement les expériences décrites, en les reléguant, le plus souvent, au royaume des *hallucinations*. Cela a été le fait de quelques protestants, qui sont engagés par l'opinion selon laquelle ou bien l'âme est dans un état d'inconscience après la mort, ou bien elle va immédiatement *rejoindre le Christ*. De la même manière, les doctrinaires athées rejettent

toute entière l'idée de la survie de l'âme, quelle que soit l'évidence qu'on leur présente. Mais de telles expériences ne peuvent être expliquées par leur négation pure et simple ; elles doivent être correctement comprises en elles-mêmes, dans le contexte de toutes nos connaissances concernant le destin de l'âme après la mort.

Malheureusement, un certain nombre de chrétiens orthodoxes, sous l'influence des idées modernes matérialistes, (arrivées par les filtres du protestantisme et du catholicisme romain) sont arrivés également au point d'avoir des idées vagues et indéfinies sur la vie après la mort.

L'auteur d'un des récents livres sur les expériences après la mort[1] a tenu à demander l'avis de différentes sectes sur l'état de l'âme après la mort. Ainsi, il a appelé un prêtre de l'Archidiocèse Grec Orthodoxe, qui lui a donné une opinion très générale concernant l'existence du ciel et de l'enfer, mais lui a dit que l'Orthodoxie *n'a pas une idée précise de l'au-delà*. Ainsi, l'auteur n'a pu que conclure que « *la vision grecque orthodoxe de l'au-delà n'est pas claire.* » (p.130)

Au contraire, bien sûr, le christianisme orthodoxe a une doctrine et une vision bien précises de la vie après la mort, à commencer par le moment de la mort elle-même. Cette doctrine est contenue dans l'Écriture sainte (interprétée dans le contexte de toute la doctrine chrétienne), dans les écrits des saints pères, et (surtout pour ce qui est spécifique aux expériences de l'âme après l'agonie) dans beaucoup de Vies de saints et d'anthologie d'expériences personnelles de cette sorte. Le quatrième livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, pape de Rome († 604) par exemple, est entièrement consacré à ce sujet. De nos jours, une anthologie de ces expériences, prises tant dans d'anciennes Vies de saints que dans des récits plus récents, a paru en anglais[2]. Et tout récemment, la traduction anglaise d'un texte remarquable, écrit à la fin du 19e siècle par une personne revenue à la vie après avoir été morte pendant 36 heures.[3] Le chrétien orthodoxe possède ainsi tout un trésor de littérature à sa disposition qui lui permet de comprendre les nouvelles expériences après la mort et de les évaluer à la lumière de toute la doctrine chrétienne sur la vie après la mort.

Le livre qui a ravivé la curiosité contemporaine concernant ce sujet fut publié en novembre 1975. Son auteur est un jeune psychiatre de États-Unis du Sud[4]. Lui-même ignorait alors l'existence d'autres études ou écrits sur ce sujet, mais, alors que le livre était sous presse, il devint évident qu'il existait un grand intérêt pour ce sujet et qu'il avait déjà fait couler beaucoup d'encre.

L'énorme succès du livre du Dr Moody (avec plus de 2 millions d'exemplaires vendus) fit une grande publicité aux expériences de mourants, et dans les années qui suivirent, un grand nombre de livres et d'articles sur ces expériences furent imprimés et publiés. Parmi les plus importants, retenons les articles du Dr E. Kubler-Ross, dont les découvertes confirment celles du Dr Moody, et les études scientifiques des Drs Osis et Haraldson. Quant au Dr Moody, il a écrit une suite à son livre[5], qui contient un matériel supplémentaire et de plus amples réflexions sur le sujet. Les découvertes de tous ces ouvrages, ainsi que celles d'autres livres nouveaux (qui sont tous d'accord sur le fond du phénomène en question) seront discutées plus bas. Comme point de départ, nous examinerons le premier livre du Dr Moody, qui est une approche assez objective et systématique du sujet entier.

Le Dr Moody, pendant ces dix dernières années, recueillit les témoignages personnels d'environ 150 personnes qui avaient eu des expériences de la mort ou de son approche, ou qui lui avaient raconté des expériences d'agonie de proches, parmi lesquelles il a sélectionné 50 personnes pour des entretiens approfondis. Il s'efforce d'être objectif dans la présentation de ces témoignages, bien qu'il admette que le livre « *reflète, naturellement, le milieu, les opinions et les préjugés de son auteur* » (p.9), qui, de par son appartenance religieuse, est un méthodiste, de mentalité plutôt libérale. En réalité, il y a quelques réserves à faire sur l'adéquation de ce livre avec une étude tout à fait objective des phénomènes *après la mort*.

Premièrement, l'auteur ne donne pas une seule expérience *entière de **mort*** d'un bout à l'autre, mais seulement des extraits de chacun des quinze éléments distincts qui forment son *modèle* d'expérience *complète* de la mort. Mais en réalité, les expériences de mourants telles qu'elles sont décrites dans ce livre, et dans d'autres livres récents, sont souvent si différentes en détail les unes des autres qu'il semble pour le moins prématuré d'essayer de les faire correspondre toutes à un *modèle*. Le *modèle* du Dr Moody semble, par endroit, artificiel et forcé, bien que la valeur en eux-mêmes des témoignages qu'il donne n'en soit aucunement diminuée.

Deuxièmement, l'auteur a réuni deux sortes d'expériences bien différentes : des expériences de *mort clinique* proprement dite, et des expériences d'*approche de la mort*. Tout

1 David R. Wheeler: *Journey to the Other Side*, Ace Books. N.Y. 1977
2 *Eternal Mysteries Beyond the Grave*, Jordanville, N.Y., 1968
3 K. Uekskuell, *Unbelievable for Many but Actually a True Occurrence*, Orthodox Life, Juillet-Août, 1976
4 Dr Raymond A. Moody, *Life after Life*, Mockingbird Book, Atlanta 1975
5 *Reflection on Life after Life*, A Bantam-Mockingbird Book, 1977

en admettant la différence entre les deux, il affirme qu'elles forment une *continuité* et doivent donc être étudiées ensemble. Dans les cas où les expériences qui commencent avant la mort finissent par l'expérience de la mort elle-même (que la personne revive ou non), on peut, en effet, parler d'une *continuité* d'expériences ; mais plusieurs des expériences qu'il décrit (la remémoration des événements de sa vie dans un ordre rapide quand on est en danger de noyade ; l'expérience d'entrer dans un *tunnel* comme effet de l'administration d'un produit anesthésique comme l'éther), sont assez couramment vécues par des personnes qui n'approchent pas de la *mort clinique* et qui ne l'ont jamais connue, et font peut être partie d'un modèle d'expérience d'ordre plus général, n'ayant qu'une simple coïncidence avec l'expérience d'un mourant. Quelques-uns des livres actuellement publiés sont encore moins discriminatifs dans la sélection des expériences et mêlent généralement des expériences *extracorporelles* avec les expériences de mort proprement dites.

Troisièmement, le fait même que l'auteur aborde ces phénomènes *scientifiquement*, sans avoir au préalable une conception claire de ce que l'âme subit pendant la mort, l'amène à de nombreuses confusions et à des conceptions erronées, dont on ne peut jamais totalement débarrasser cette expérience en faisant un simple recueil des témoignages, car ceux qui les racontent y ajoutent inévitablement leurs propres interprétations. L'auteur lui-même admet qu'il est réellement impossible d'étudier cette question de façon *scientifique*, et a recours, pour l'expliquer, à des expériences parallèles dans des écrits occultes comme ceux de Swedenborg, et le *Livre des morts tibétain*, en annonçant son intention de regarder de plus près désormais « *la vaste littérature sur les phénomènes paranormaux et occultes* », pour augmenter sa compréhension des événements étudiés (p. 9).

Tous ces facteurs nous amènent à ne pas attendre grand-chose de ce livre et d'autres semblables ; ils ne nous donneront pas un récit complet et cohérent de ce qui arrive à l'âme après la mort. Cependant, on trouve suffisamment d'expériences de mort clinique proprement dites dans tous ces livres pour qu'ils méritent une attention sérieuse, surtout parce qu'il existe déjà des gens qui interprètent ces expériences dans un sens hostile à la vision chrétienne traditionnelle de la vie après la mort, comme si implicitement elles *infirmaient* l'existence du ciel ou (et surtout) de l'enfer. Comment devons-nous alors comprendre ces expériences ?

Les quinze éléments que Dr Moody décrit comme faisant partie de l'expérience *complète* d'un mourant peuvent être réduits à quelques aspects principaux, en vue d'une analyse. Nous allons les présenter ici, et les confronter avec la littérature orthodoxe sur le sujet.

1. L'expérience extracorporelle

Selon ces récits, la première chose qui arrive à une personne qui vient de mourir, est de quitter son corps et d'exister entièrement séparée de lui, sans perdre conscience un seul instant. Elle est souvent capable de tout observer autour d'elle, y compris son propre corps mort et les tentatives qu'on effectue pour le réanimer ; elle se sent dans un état de tiédeur confortable et indolore, plutôt comme si elle *flottait* ; elle est totalement incapable de communiquer avec son entourage par le toucher ou la parole, et en éprouve ainsi une grande *solitude* ; son mode de réflexion devient généralement beaucoup plus rapide qu'il ne l'était quand elle était dans le corps. Voici quelques courts extraits de ces expériences :

« *Il faisait ce jour-là un froid intense, mais tandis que je me trouvais dans le noir, tout ce que je ressentais était une douce chaleur et un immense bien-être, tel que je n'en avais jamais éprouvé auparavant* (...). *Je me rappelle avoir pensé : Je dois être mort.* » (p.27)

« *Je commençai à éprouver des sensations délicieuses. Je ne ressentais absolument rien si ce n'est paix, réconfort, bien-être, un grand calme.* » (p.27)

« *Je les voyais en train de me ressusciter. C'était vraiment curieux. Je n'étais pas très haut ; c'était comme si je me trouvais sur un piédestal, pas très haut par rapport à eux, plutôt comme si je regardais par-dessus leurs épaules. J'essayais de leur parler, mais personne ne m'entendait, personne ne songeait à m'écouter.* » (p. 37)

« *Des badauds accouraient de tous côtés vers le lieu de l'accident... Quand ils furent vraiment tout proches, je voulus m'écarter pour leur laisser le passage, mais ils s'avançaient à travers moi.* » (p. 37)

« *Je ne pouvais rien toucher, ni communiquer avec l'entourage. C'était une affreuse sensation de solitude, un isolement total. Je me voyais complètement seul, abandonné.* » (p. 43)

Parfois, il existe une *preuve objective* frappante que la personne est réellement en dehors de son corps à ce moment, comme lorsque certains peuvent rapporter des conversations ou donnent certains détails précis sur des événements qui eurent lieu même dans des pièces voisines ou encore plus loin pendant qu'ils étaient *morts*. Parmi d'autres exemples de ce type, le Dr Kubler-Ross mentionne un cas remarquable où une aveugle vit, et plus tard, décrivit clairement tout de la pièce dans laquelle elle *mourut*, alors que quand elle fut revenue à la vie, elle était de nouveau aveugle — une manifestation éclatante du fait que ce n'est pas l'œil qui voit (ni le cerveau qui pense, car les facultés mentales deviennent plus vives après la mort), mais c'est plutôt *l'âme* qui accomplit ces actions *à travers* les organes, pendant que le corps est vivant, mais par *elle-même* lorsque le corps est mort. (Dr E. Kubler-Ross, *Death Does Not Exist*, The Co-Evolution Quaterly, Summer, 1977, pp. 103-4.)

Rien de tout cela ne devrait sembler très étrange à un chrétien orthodoxe : l'expérience décrite ici est celle que les chrétiens connaissent comme la séparation de l'âme et du corps au moment de la mort. Il est caractéristique que de nos jours où règne le manque de foi, les gens ne se servent pas du vocabulaire chrétien et ne reconnaissent pas que c'est leur âme, délivrée du corps, qui éprouve à ce moment-là les impressions. Ils sont la plupart du temps simplement intrigués par le nouvel état dans lequel ils se trouvent.

Le récit d'une telle expérience après la mort, intitulé « *Unbelievable for Many, but Actually a True Occurrence* », fut fait par une personne de ce type : il s'agit d'un chrétien baptisé orthodoxe qui, selon l'esprit de la fin du XIXe siècle, restait indifférent aux vérités de sa propre foi et ne croyait même pas à la vie après la mort. Son expérience, qui date d'il y a quelques 80 ans, a une grande importance pour nous aujourd'hui, et semble même providentielle dans la perspective des expériences actuelles, car c'est une expérience complète unique de ce qui arrive à l'âme après la mort (dépassant largement les expériences courtes et fragmentaires décrites par les nouveaux livres), expérience faite par un individu sensible, parti de l'état d'incroyance moderne pour arriver à reconnaître les vérités du christianisme orthodoxe — à tel point qu'il finit sa vie comme moine. Ce petit livre peut justement servir de *référence* pour juger des nouvelles expériences. Il a été approuvé comme ne contenant rien qui s'oppose à la doctrine orthodoxe de la vie après la mort, par l'un des imprimeurs-missionnaires orthodoxes au tournant du siècle, l'archevêque Nikon de Vologda.

Après la description de l'agonie finale précédant sa mort et du poids terrible le retenant sur la terre, l'auteur de ce récit rapporte :

« *Soudain, j'ai éprouvé un grand calme au-dedans de moi. J'ai ouvert les yeux, et tout ce que j'ai vu au cours de cette minute, jusqu'aux plus menus détails, s'est enregistré dans ma mémoire très clairement. Je me suis vu debout tout seul dans une pièce. Debout, à ma droite, autour de quelque chose, toute l'équipe médicale était réunie en demi-cercle… Ce groupe m'a surpris : là où ils se tenaient, il y avait un lit. Qu'est-ce qu'ils regardaient, puisque je n'étais plus là, que j'étais debout au milieu de la chambre ? J'ai fait un pas en avant et ai jeté un coup d'œil sur ce qu'ils regardaient tous : j'étais là étendu sur le lit. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé la moindre peur à la vue de mon double ; j'étais seulement intrigué : comment est-ce possible ? Je me sens ici, et en même temps, je suis là aussi… J'ai voulu me toucher, prendre ma main gauche par la droite : ma main a traversé mon corps comme un espace vide… J'ai appelé le docteur, mais l'atmosphère dans laquelle je me trouvais s'est avérée totalement inhabituelle pour moi, elle ne recevait ni ne transmettait le son de ma voix et j'ai compris que j'étais dans un état d'ultime dissociation de tout ce qui m'entourait. J'ai compris mon étrange état de solitude et j'ai été frappé par un sentiment de panique. Il y avait vraiment quelque chose d'inexprimablement atroce dans cette solitude extraordinaire. J'ai regardé, et à ce moment seulement, pour la première fois, la pensée m'est venue : est-il possible que ce qui m'est arrivé soit ce qu'on définit dans notre langage, dans le langage des vivants, par le mot mort ? Cette réflexion m'est venue, car le corps étendu sur le lit avait toute l'apparence d'un cadavre…*

À notre acception du mot mort est inextricablement liée l'idée d'une sorte de destruction, une cessation de la vie ; comment pouvais-je penser que j'étais mort quand je n'avais pas un seul instant perdu connaissance, quand je me sentais aussi vivant, entendant tout, voyant tout, conscient de tout, capable de bouger, de penser et de parler ? La dissociation d'avec tout ce qui m'entourait, la déchirure de ma personnalité plus que tout, auraient pu me faire comprendre ce qui s'était passé, si seulement j'avais pu croire à l'existence d'une âme, si j'avais été croyant ; mais ce n'était pas le cas. J'étais guidé uniquement par ce que j'éprouvais ; et la sensation de la vie était si évidente que j'étais seulement intrigué par l'étrange phénomène, étant complètement incapable d'associer mes sentiments avec la conception traditionnelle de la mort, c'est-à-dire que tout en ayant la sensation et la conscience de moi-même, de penser que je n'existais pas... Ensuite, en me rappelant et considérant ma manière d'être, j'ai tout à coup remarqué que mes facultés mentales fonctionnaient avec un dynamisme étonnant. » (pp.16-21)

L'état de l'âme dans les premières minutes qui suivent la mort n'est pas décrit de façon aussi détaillée dans l'antique littérature chrétienne ; dans celle-ci, l'accent est toujours mis sur les expériences ultérieures, qui sont beaucoup plus frappantes. C'est sans doute seulement avec les temps modernes, où l'identification de la *vie* avec la *vie corporelle* est devenue si absolue et si convaincante, que nous devons nous attendre à ce qu'on attribue autant d'importance à ces quelques premières minutes pendant lesquelles les attentes de la plupart des hommes modernes sont totalement bouleversées par la découverte que la mort n'est pas la fin, que la vie continue, et qu'un état entièrement nouveau s'ouvre pour l'âme.

Il n'y a certainement rien dans cette expérience qui contredise l'enseignement orthodoxe sur l'état de l'âme immédiatement après la mort. Quelques-uns, en critiquant cette expérience, ont émis des doutes concernant la réalité de la mort de quelqu'un qui est ranimé quelques minutes plus tard ; mais c'est un problème purement technique, que nous commenterons en temps voulu. Il n'en reste pas moins que pendant ces quelques minutes (et parfois pendant les minutes qui précèdent la mort), se produisent souvent des expériences que l'on ne peut pas expliquer par de pures *hallucinations*. Notre propos ici est de découvrir comment nous devons comprendre ces expériences.

2. La rencontre avec d'autres

L'âme reste pendant très peu de temps après la mort dans son état initial de solitude. Le Dr Moody cite plusieurs cas de gens qui, même avant de mourir, ont soudain vu des parents et des amis morts depuis longtemps.

> « *Le médecin avait renoncé à me sauver et il a annoncé à ma famille que j'allais mourir... je me suis aperçue de la présence d'un tas de monde, presqu'une foule, planant à la hauteur du plafond de ma chambre. Tous étaient des gens que j'avais connus autrefois et qui étaient passés dans l'autre monde. Je reconnaissais ma grand-mère, une ancienne camarade de classe, et aussi d'autres parents et amis... C'était une circonstance heureuse et je savais qu'ils étaient venus pour me protéger ou pour me guider.* » (p.44)

Cette expérience de la rencontre d'amis et de parents défunts n'est pas du tout une nouvelle découverte, même pour les savants modernes. Il y a plus de 50 ans, elle servit de matière à un petit livre écrit par un pionnier de la parapsychologie ou de la recherche psychologique moderne, Sir William Barrett (*Death-bed Visions*, Methuen, London, 1925). Après la parution du premier livre du Dr Moody, un récit bien plus détaillé de cette expérience, inspirée par le livre de Sir William fut publié et il s'est avéré que les deux auteurs de ce livre avaient fait une recherche systématique sur les expériences des mourants pendant des années.

Ici, nous devons dire un mot sur les découvertes contenues dans ce nouveau livre (Karls Osis et Erlendur Haraldsson, *At The Hour of Death*, Avon Books, New York, 1977).

Ce livre est le premier ouvrage entièrement *scientifique* paru sur des expériences de mourants. Il se base sur les résultats de questionnaires et d'entretiens détaillés, faits avec un groupe de docteurs et d'infirmières pris au hasard dans les États-Unis de l'Est et aux Indes du Nord (ce dernier pays étant choisi pour un maximum d'objectivité, pour tester les divergences dans les expériences qui peuvent provenir de la différence de nationalité, de psychologie, et de religion). Le matériel ainsi obtenu comprend plus de mille cas d'apparitions et de visions survenant à des mourants (et à quelques-uns de ceux revenus à la vie, après la mort clinique). Les auteurs trouvent qu'en général les découvertes du Dr Moody sont en harmonie avec les leurs (p.24). Ils montrent que des apparitions de parents et d'amis décédés (et aux Indes,

beaucoup d'apparitions de *dieux* hindous) surviennent souvent aux mourants dans l'heure et, en général, dans la journée précédant la mort. Dans un nombre deux fois moindre des cas, il y a la vision d'un environnement d'autre-monde, *céleste*, qui suscite les mêmes sentiments (cette expérience *céleste* sera discutée plus bas). Cette étude possède une valeur particulière en ce qu'elle distingue entre les hallucinations (incohérentes) de ce monde des apparitions et les visions clairement perçues de l'autre monde. Elle fait une analyse statistique de la présence de facteurs tels que : usage de drogues hallucinogènes, fièvre élevée ou maladies du cerveau, qui tous peuvent produire de pures hallucinations plutôt que de réelles perceptions de quelque chose d'extérieur à l'esprit du patient. De manière très significative, les auteurs montrent que les expériences les plus cohérentes et les plus clairement surnaturelles sont vécues par des patients le plus en contact avec la réalité de ce monde-ci et les moins enclins aux hallucinations ; en particulier, ceux qui voient des apparitions de morts ou d'êtres spirituels sont d'habitude en pleine possession de leurs facultés mentales et voient ces êtres avec la totale conscience de leur environnement hospitalier. De plus, ils découvrent que ceux qui font des hallucinations voient d'habitude des personnes *vivantes*, tandis que les véritables apparitions survenues aux mourants semblent plutôt être des personnes *décédées*. Les auteurs, tout en restant prudents quant à leurs conclusions se trouvent enclins à « *accepter l'hypothèse d'une vie future comme l'explication la plus plausible de nos données* ». Ce livre complète ainsi les découvertes du Dr Moody, et confirme de façon impressionnante l'expérience de la rencontre avec des morts et des êtres spirituels au moment de la mort. La question de savoir si ces êtres sont bien ceux pour lesquels les mourants les prennent sera discutée plus bas.

De telles découvertes sont évidemment quelque peu effrayantes lorsqu'elles font irruption dans le milieu d'agnosticisme et d'incroyance qui a si longtemps caractérisé les affirmations de la science moderne. Pour un chrétien orthodoxe, par contre, elles n'offrent rien de surprenant ; nous savons que la mort n'est qu'un passage à une autre forme d'existence et nous sommes familiers avec beaucoup d'apparitions et de visions qui arrivent aux mourants, tant à des saints qu'à des pécheurs ordinaires. Saint Grégoire le Dialogue, en décrivant beaucoup de ces expériences dans ses Dialogues explique ce phénomène de rencontre avec d'autres : « *Il arrive fréquemment que l'âme, au seuil de la mort, reconnaisse ceux avec qui elle a la même demeure éternelle à partager par punition ou récompense égale* » (Dialogues IV, 36). Et spécifiquement, pour ceux qui ont mené une vie de juste, saint Grégoire remarque « *qu'il arrive souvent que les saints du ciel apparaissent aux justes à l'heure de la mort, pour les rassurer. Et, avec la vision de la compagnie céleste dans leur esprit, ils meurent sans éprouver ni peur, ni agonie* » (*Dialogues* IV, 13-18).

Le Dr Moody donne un exemple de la rencontre d'une personne mourante non pas avec un parent ou un être spirituel, mais avec quelqu'un de totalement étranger : « *Une femme m'a rapporté que, lors de sa décorporation, elle avait vu non seulement son propre corps spirituel, transparent, mais également un autre, celui d'une personne décédée très récemment. Elle ne savait pas qui était cette personne.* » (*Life after Life*, p. 45). Saint Grégoire décrit un phénomène semblable dans ses *Dialogues* : il raconte plusieurs cas où un mourant crie le nom de quelqu'un qui meurt au même moment à un autre endroit. Et ce n'est pas du tout une question de clairvoyance accordée seulement aux saints, car saint Grégoire décrit comment un pécheur ordinaire, apparemment destiné à l'enfer, envoie chercher un certain Étienne qui, inconnu de lui, doit mourir au même moment, pour lui dire que « *notre navire est prêt à nous transporter en Sicile* » (La Sicile, étant un endroit de fréquentes activités volcaniques, symbolisait l'enfer). (*Dialogues*, IV, 36). Sans aucun doute, il s'agit ici de ce qu'on appelle aujourd'hui la *perception extrasensorielle*, faculté qui devient particulièrement aiguë chez beaucoup de gens juste avant la mort, et, bien sûr, continue après la mort, quand l'âme est entièrement en dehors du royaume des sens physiques.

Ainsi, cette *découverte* particulière de la recherche psychologique moderne ne fait que confirmer ce que le lecteur de l'ancienne littérature chrétienne sait déjà au sujet des rencontres au moment de la mort. Ces rencontres, bien qu'elles ne soient pas vécues par tout le monde avant la mort, peuvent cependant être considérées comme universelles en ce sens qu'elles peuvent survenir sans égard à la nationalité, la religion ou la sainteté de vie du mourant en question.

L'expérience d'un saint chrétien, en revanche, tout en partageant les caractéristiques générales qui accompagnent apparemment l'expérience de n'importe qui, a une toute autre dimension, qui ne saurait être définie par les chercheurs en psychologie. Dans cette sorte d'expérience, des signes spéciaux de la Faveur de Dieu sont souvent manifestes, et la vision venant de l'autre monde est souvent visible par tous ou par beaucoup de ceux qui sont présents, et pas seulement par la personne

qui meurt. Citons seulement un exemple, pris dans les mêmes *Dialogues* de saint Grégoire :

> « *Comme donc, au milieu de la nuit, elles étaient auprès du lit de Romula, soudain une lumière venue du ciel remplit tout l'espace de la cellule, et la splendeur de cette lumière brilla si fort qu'elle remplit leur cœur de crainte et de terreur… Alors, elles entendirent le bruit comme d'une grande foule qui entrait, et la porte de la cellule fut ébranlée comme si la masse de ceux qui entraient l'avait poussée. Elles avaient bien la sensation de la présence de cette masse, mais, par l'excès de leur crainte et de la lumière, elles ne pouvaient la voir : la terreur les avait paralysées et l'éclat de cette lumière si forte les aveuglait. Après cette lumière, il y eut aussitôt l'odeur suave d'un délicieux parfum, si bien que leur esprit, qui avait été épouvanté par la lumière, fut maintenant ranimé par le parfum. Romula, regardant alors sa mère spirituelle Rédempta, lui dit d'une voix douce : « Ne crains pas, mère, je ne vais pas mourir tout de suite. » L'odeur suave du parfum y resta pendant trois jours. La quatrième nuit, elle appela de nouveau sa maîtresse et demanda à recevoir la sainte Communion. À peine Rédempta et son autre disciple se furent éloignées du chevet de la malade qu'elles virent, dans la cour devant l'entrée du monastère, deux chœurs de psalmistes qui se tenaient là… L'âme de Romula fut libérée de son corps pour être conduite directement au ciel. Et, à mesure que les chœurs des psalmistes montaient plus haut, la psalmodie peu à peu se fi t entendre plus faiblement, jusqu'à ce que le bruit de la psalmodie et la suavité du parfum eussent pris fi n avec la distance.* »
>
> *Dialogues* IV, 17

Des chrétiens orthodoxes se souviendront de cas semblables dans les Vies de plusieurs saints (saint Sisoès, sainte Thaïs, le bienheureux Théophile de Kiev, etc.)

En nous avançant plus loin dans l'étude des expériences des mourants et de la mort, nous devons bien nous rappeler les grandes différences qui existent entre l'expérience *générale* de la mort qui suscite tant d'intérêt à l'heure actuelle et cette autre expérience accordée par grâce aux justes chrétiens orthodoxes. Cela nous aidera à comprendre quelques-uns des curieux aspects des expériences de la mort vécues et décrites de nos jours.

Une connaissance de cette distinction peut, par exemple, nous aider à identifier les apparitions que les mourants voient. Parents et amis reviennent-ils réellement du royaume des morts pour apparaître aux mourants ? Et ces apparitions elles-mêmes sont-elles différentes des apparitions de saints aux chrétiens justes à leur mort ?

Pour répondre à la première question, rappelons-nous que les Drs Osis et Haraldsson rapportent que beaucoup de mourants hindous voient les ‹ *dieux* › de leur Panthéon hindou (Krishna, Shiva, Kali, etc.) plutôt que les parents et amis couramment mentionnés en Amérique. Pourtant, comme saint Paul l'enseigne si clairement, ces dieux ne sont rien en réalité (1 Co 8,4 — 5) ; toute *réelle* expérience de *dieux* suppose l'action des démons (1 Co 10 20). Qui donc ces Hindous mourants voient-ils réellement ? Les docteurs Osis et Haraldsson croient que *l'identification* des êtres rencontrés est en grande partie le produit d'une interprétation subjective, ayant son fondement dans son milieu religieux, culturel et personnel ; cela semble en effet un jugement raisonnable et qui conviendra à la plupart des cas. Dans les cas d'Américains aussi, les parents décédés que le mourant voit ne doivent pas être réellement *présents* comme il les croit être. Saint Grégoire dit seulement que l'homme mourant *reconnaît* des gens, tandis qu'au juste *apparaissent les saints du ciel* — distinction qui, non seulement indique l'expérience différente du juste et du pécheur ordinaire quand ils meurent, mais est directement liée à l'état différent dans la vie future des saints et des pécheurs ordinaires. Les saints ont une grande liberté d'intercéder pour les vivants et viennent à leur aide, tandis que les pécheurs décédés, sauf dans des cas très spéciaux, n'ont pas de contact avec les vivants.

Cette distinction est tout à fait clairement avancée par le bienheureux Augustin, père latin du Ve siècle, dans le traité qu'il écrivit à la demande de saint Paulin de Nole concernant les *soins aux morts* et où il essaie de réconcilier l'indéniable fait que des saints, comme le martyr Félix de Nole, ont nettement apparu à des croyants, avec le fait également indéniable que les morts, en règle générale, **n'apparaissent pas** aux vivants.

Nous avons donné la doctrine orthodoxe basée sur la sainte Écriture, selon laquelle « *les âmes des morts sont en un lieu d'où ils ne voient pas les choses qui se passent et se produisent dans cette vie mortelle* » (ch.13), et son opinion selon laquelle les cas de soi-disant manifestations des morts aux vivants se produisent généralement par l'action d'anges ou sont de *fausses visions* provoquées par l'*action des démons* qui ont pour but d'induire les hommes en erreur par un enseignement erroné concernant la vie future (ch.10). Le bienheureux Augustin procède à la distinction entre les manifestations

apparentes des morts, et les **vraies** manifestations des saints :

« Comment les martyrs, par leurs interventions même qui sont données à ceux qui les demandent, indiquent-ils qu'ils s'intéressent aux affaires des hommes, si les morts ne savent pas ce que font les vivants ? Car, ce n'est pas seulement par l'opération de ses interventions mais aux yeux mêmes des hommes que Félix le Confesseur a apparu, quand Nole était assiégé par les barbares. Vous (évêque Paulin) preniez un pieux plaisir dans son apparition. Nous en avons eu la nouvelle, non par des rumeurs incertaines mais par des témoins dignes de foi. En vérité, des choses qui sont différentes de l'ordre habituel, que la nature a donné aux espèces séparées de toutes les choses créées, sont divinement montrées. Ce n'est pas parce que notre Seigneur quand Il l'a voulu, a soudain changé l'eau en vin que nous ne devons pas comprendre la valeur de l'eau en tant qu'eau. C'est un exemple rare, isolé même, d'une telle opération divine. Aussi, le fait que Lazare fut ressuscité des morts ne signifie pas que tous les morts ressuscitent quand ils le veulent, ou qu'une personne sans vie peut être rappelée à la vie par une personne vivante de la même façon qu'une personne endormie est réveillée par une personne qui ne dort pas. Certains événements sont caractéristiques des actions humaines ; d'autres manifestent les signes de la Puissance divine. Certaines choses arrivent naturellement, d'autres sont faites d'une manière miraculeuse, bien que Dieu soit présent dans tout processus naturel et que la nature accompagne toujours le miraculeux. On ne peut déduire que les morts peuvent intervenir dans les affaires des vivants simplement parce que les martyrs sont présents pour guérir ou aider quelques-uns. On devrait plutôt penser ceci : les martyrs, à travers la Puissance divine, participent aux affaires des vivants, mais les morts eux-mêmes n'ont pas le pouvoir d'intervenir dans les affaires des vivants. »

Des devoirs à rendre aux morts, ch. XVI

En effet, pour citer un exemple : les saints pères des temps récents, tels l'ancien Ambroise d'Optino, enseignent que les êtres rencontrés au cours des séances de spiritisme sont plutôt des démons que des esprits des morts ; et ceux qui ont examiné à fond les phénomènes de spiritisme, s'ils ont le moindre esprit critique chrétien, sont arrivés aux mêmes conclusions.

Ainsi, nous n'avons pas à douter que les saints apparaissent réellement aux justes à l'heure de la mort, comme c'est décrit dans beaucoup de vies de saints. Aux pécheurs ordinaires, par contre, apparaissent des parents, amis ou dieux qui correspondent à ce que les mourants s'attendent ou sont préparés à voir. La nature exacte de ces dernières apparitions est probablement impossible à définir. Elles ne sont certainement pas de pures hallucinations, mais semblent faire partie de l'expérience naturelle de la mort, et signalent, pour ainsi dire, à la personne mourante, qu'elle est près d'entrer dans un autre monde où les lois de la réalité matérielle courante n'ont plus de prise. Il n'y a rien de vraiment extraordinaire à cette expérience, qui semble être constante, en des temps, des pays et des religions différentes.

L'expérience de la *rencontre avec d'autres* survient généralement juste avant la mort, et elle est à distinguer de la rencontre tout à fait différente que nous allons décrire maintenant : celle avec *l'être de lumière*.

3. L'être de lumière

Le Dr Moody décrit cette expérience comme « *de tous les éléments communs figurant dans les témoignages que j'ai analysés, le plus difficile à croire, et en même temps celui qui produit sur le témoin l'impression la plus profonde* » (*Life After Life*, p. 45). La plupart des gens décrivent cette expérience comme l'apparition d'une lumière qui augmente rapidement d'intensité ; et tous ceux qui la reconnaissent comme une sorte d'être personnel, plein de douceur et d'amour, vers lequel le nouveau mort est attiré par une espèce de force magnétique. L'identification de cet être semble dépendre des antécédents religieux du mourant. Il n'a pas, en lui-même, une forme reconnaissable. Certains l'appellent le *Christ*, d'autres un *ange* ; tous semblent comprendre que c'est un être envoyé de quelque part pour les guider. Voici quelques récits de cette expérience :

« *J'ai entendu les médecins dire que j'étais mort, et c'est à ce moment-là que je me suis senti dégringoler, ou plus exactement comme si je flottais... Tout était très noir, sauf que dans le lointain, j'apercevais cette lumière. C'était une lumière très, très brillante, mais pas très grande au début ; elle augmentait au fur et à mesure que je m'en approchais* » (p. 48).

Une autre personne, après sa mort, s'était sentie flotter « *vers une lumière de pur cristal... On ne peut comparer cette lumière à rien de ce qui existe sur terre. Je ne peux pas dire que j'aie vu une personne dans cette lumière, et pourtant elle possède une identité, c'est indéniable. Imaginez une lumière faite de totale compréhension et de parfait amour.* » (p. 48)

« *J'étais sorti de mon corps, j'en suis certain, puisque je voyais ce corps étendu, là, sur la table d'opération. Mon âme l'aurait-elle quitté ? J'ai été d'abord très bouleversé, mais c'est alors qu'est intervenue cette lumière brillante. Au début, elle m'a paru un peu pâle, mais tout à coup, il y a eu ce rayon intense... Au commencement, quand la lumière est arrivée, je ne me rendais pas très bien compte de ce qui se passait ; mais après, la lumière m'a demandé — enfin, c'était comme si elle me demandait — si j'étais prêt à mourir.* » (p.48)

Presque toujours, cet être se met à communiquer avec le récemment décédé (plutôt par une sorte de *transmission de pensée* que par des paroles prononcées) ; ce qu'il leur dit est toujours la même chose, interprétée par ceux qui en font l'expérience comme : « *Es-tu préparé à la mort ?* » ou « *Qu'as-tu fait de ta vie, que tu puisses me montrer ?* » (p.47) Parfois, aussi, en rapport avec cet être, le mourant perçoit une vision panoramique des événements de sa vie passée. Tous soulignent cependant que cet être ne leur offre aucunement un jugement de leur vie ou de leurs actes ; il les incite simplement à réfléchir sur leur vie.

Les docteurs Osis et Haraldsson ont également relevé quelques expériences d'un tel être dans leurs études, remarquant que la lumière est « *une qualité typique des visiteurs de l'au-delà* » (p. 38) et préfèrent suivre le Dr Moody en dénommant les êtres vus ou sentis dans cette lumière des *personnages de lumière* plutôt que des êtres spirituels ou des divinités comme ils sont souvent identifiés par les mourants.

Qui, ou que, sont ces *êtres de lumière* ?

Beaucoup les appellent des *anges* et soulignent leurs qualités positives : ce sont des êtres de *lumière* pleins *d'amour et de compréhension*, et inculquent l'idée que l'on est *responsable* de sa vie. Mais les anges connus par l'expérience orthodoxe sont bien plus circonscrits, tant dans leur apparence que dans leur fonction que *ces êtres de lumière*. Pour comprendre cela et pour commencer à voir ce que ces *êtres de lumière* peuvent bien être, il sera nécessaire ici d'exposer la doctrine orthodoxe sur les anges et puis d'examiner, en particulier, la nature des anges-guides de la vie future.





Moine Grégoire, disciple de saint Basile le Jeune

De la vie éphémère à la vie éternelle ou le passage de l'âme par les douanes célestes

Traduit du grec par Sœur Svetlana Marchal, Monastère du Pantocrator
Aghios Athanasios, Corfou, Grèce
Förderverein heiliger Seraphim von Sarov e.V., Dûsseldorf, Allemagne, 2001

Récit de la vision que j'eus, moi, l'humble Grégoire, disciple de saint Basile le Jeune[1]

Notre saint Père Basile vécut près de Constantinople au temps de l'empereur Léon le Sage[2]. Comme mon Géronda[3] était mort, je cherchais un Père spirituel pour me guider vers le Ciel. Et Dieu, qui fait la volonté de ceux qui Le craignent, me fit connaître ce très saint Géronda. Comme beaucoup de ses disciples, je le visitais fréquemment et il nous enseignait. Parmi eux, il y avait aussi une vieille femme bien disposée, qui assistait le Saint. Le Saint avait grande sympathie pour elle, car elle était pieuse et se sacrifiait pour l'amour du Christ.

Théodore, cette honorable vieille, mourut quelques années plus tard et tous les disciples du Saint la regrettaient - surtout moi, Grégoire, car elle m'aimait beaucoup. Troublé par ma « pensée »[4], je répétais : « Est-ce-que Théodore a été sauvée ? ». Je demandais même plusieurs fois à mon *Géronda* d'apprendre quelque chose sur le sort de Théodore, mais il ne me répondait pas. Et moi, tourmenté par de telles « pensées », je ne cessais de l'interroger et de l'importuner au sujet de Théodora.

Un jour donc, il me dit en souriant : « Tu veux voir Théodora, mon enfant ? ». Je répondis : « Comment pourrais-je la voir, Père, vu qu'elle est morte depuis longtemps et se trouve dans l'Autre Vie ? ». Le Saint me répliqua : « Cette nuit, tu verras Théodora ! ». Je restai perplexe et me demandai où et comment je la verrais... Puis, ayant fait une métanie[5], je baisai la main droite du *Géronda* et pris congé, méditant ses paroles en moi-même.

Cette nuit-là, alors que je dormais, je vis un jeune homme, qui me dit : « Lève-toi et rejoins ton *Géronda*, afin que vous alliez ensemble voir Théodore ! ». À ces paroles, il me semble que je me levai aussitôt et allai à la cellule du Saint, mais je ne l'y trouvai pas. Je demandai où il était et on me répondit qu'il était parti visiter sa disciple Théodora. En entendant cela, je regrettai bien de ne pas être arrivé à temps. Mais un homme me montra le chemin en disant : « Cours, et tu rattraperas ton *Géronda* ! ».

Je courus, et il me sembla que j'entrai dans l'église Notre—Dame-des-Blachernes[6]. Puis, je me trouvai

1 *Saint Basile le Jeune* (870-952), ascète qui vécut à Constantinople. Il est fêté le 26 mars dans les Églises slaves.

Mémoire du vénérable Basile le Jeune

Saint Basile menait la vie ascétique dans une région montagneuse d'Asie Mineure au temps des empereurs Léon VI et Alexandre (vers 912). Arrêté par des fonctionnaires impériaux et pris pour un espion, il fut emmené à Constantinople et interrogé par le patrice Samonas. Mais, au lieu de décliner son identité, l'homme de Dieu dévoila les mœurs dépravées du courtisan. Soumis à la torture et jeté en prison, il en ressortit indemne trois jours plus tard. Après avoir été ensuite mis en présence d'un lion qui n'osa pas l'approcher, il fut jeté à la mer, mais fut bientôt rapporté sur le rivage par un dauphin. Un notable de la capitale, qu'il avait guéri par sa prière, lui offrit l'hospitalité dans sa demeure, et Basile y passa le reste de ses jours. Par son don de clairvoyance, il corrigeait les mœurs corrompues de ses contemporains, prédit la défaite militaire de l'empereur Constantin VII en Crète (949) et dénonça le complot tramé par le gendre du souverain, Saronite. Celui-ci fit arrêter le saint et le fit frapper de verges, mais il ne tarda pas à mourir, victime de la colère divine, et Basile put rentrer chez son hôte. Ses charismes lui attirèrent l'admiration et les faveurs de pieuses princesses qui l'invitèrent au palais; mais l'homme de Dieu n'en demeurait pas moins étranger à cette vie et à ses vains honneurs. Quelque temps avant son bienheureux trépas, il se retira dans la solitude et, quand son disciple le découvrit, il était déjà mort. Ses funérailles, le 26 mars 952, attirèrent une grande foule, et c'est après avoir lutté avec ténacité pour acquérir son corps, source de grâces, que son hôte, Jean, renonça au monde, afin d'en être le gardien.

soudain sur un chemin raide et très étroit. Je montai avec crainte et grande difficulté, et atteignis une belle porte, qui était fermée. Regardant par la lucarne si je voyais quelqu'un pour lui demander de m'ouvrir, j'aperçus deux femmes qui étaient assises et conversaient. Je demandai à l'une d'elles : « À qui appartient ce beau palais. Madame ? ». Elle me répondit : « À notre saint Père Basile. Il est arrivé il y a quelques instants et a visité ses enfants spirituels. »

À ces paroles, je fus tout joyeux et la priai de m'ouvrir, « car, moi aussi, je fais partie de ses enfants spirituels et je suis déjà venu ici plusieurs fois avec notre *Géronda* », lui dis-je. Mais elle me répliqua : « Toi, tu n'es jamais venu ici et nous ne te connaissons pas, va-t'en ! Sans la permission de Madame Théodora, personne ne peut entrer ici ! Ces palais appartiennent à notre saint Père Basile, et il en a fait don à sa disciple Théodora. Sans la permission de celle-ci, personne ne peut entrer ici ! ». Au nom de Théodora, je pris de l'assurance et me mis à tambouriner à la porte et à crier. Entendant des cris, Théodora s'approcha de la lucarne pour voir qui frappait et criait. Et, me reconnaissant, elle dit aussitôt aux femmes : « Ouvrez vite, car c'est Monsieur Grégoire, le fils bien-aimé de notre Père ! ». Elles ouvrirent la porte et j'entrai. Théodora se précipita et m'embrassa en disant joyeusement : « Monsieur Grégoire, qui t'a conduit ici ? Tu es mort, sans doute, et tu as été jugé digne de venir en cet endroit béni et à la Vie Éternelle ? ». Je fus sidéré et ne sus que répondre, car cela me semblait non pas une vision, mais la réalité. Je lui répondis : « Ma Dame et ma Mère, non, je ne suis pas mort, je me trouve encore dans la vie éphémère, mais avec la bénédiction et l'aide de notre Père, je suis arrivé jusqu'ici pour te voir et apprendre en quel état et en quel lieu tu te trouves. Comment as-tu enduré la violence de la mort ? Comment as-tu passé les méchants démons qui se tiennent dans les airs ? Comment as-tu échappé à leurs ruses ? Car je sais bien que sous peu, à la fin de ma vie, moi aussi, je passerai par là ! ».

Elle me répondit : « Ah ! Grégoire, mon enfant bien-aimé, comment te raconter le danger et la frayeur que j'ai endurés lorsque mon âme fut sur le point de se séparer de mon corps ! Comment t'expliquer les souffrances et les angoisses que j'ai supportées jusqu'à ce que mon âme se sépare de mon corps ! Ces souffrances sont comparables à celles que ressent un vivant jeté nu dans une fournaise, qui s'y consume, se débat dans les douleurs, et fond peu à peu jusqu'à ce que son âme se sépare de son corps. La mort est si amère, mon enfant, surtout celle du pécheur — comme c'était mon cas. Pour les justes, mon enfant, je ne sais comment est la mort, car moi, misérable, j'étais une pécheresse. Lorsque, donc, je fus sur le point de rendre l'âme, je vis une multitude de nègres horribles se tenir autour de mon lit Ils remuaient, s'agitaient et grinçaient des dents contre moi. Ils hurlaient comme des chiens et des loups, imitaient les cris d'animaux, tonnant avec rage et mugissant comme des bœufs. Ils tournaient leurs regards féroces et leurs visages noirs vers moi et me menaçaient. Leur seule vision dépasse tout châtiment. Mais le plus terrible était que je ne pouvais échapper à leur vue. Où que je tourne mes yeux pour ne plus les voir, je ne pouvais échapper à leur vue et à leurs cris. Où que je regarde, je les voyais !

Comme j'endurais cela et étais dans l'angoisse, je vis soudain deux jeunes gens lumineux et joyeux, resplendissants comme le soleil. Ils avaient des cheveux dorés et portaient des vêtements étincelants. Ces deux Anges se tenaient à droite de mon lit et parlaient à voix basse. L'un d'eux se mit à menacer les nègres d'une voix sévère, mais très douce : ‹ Ah ! méchants démons, iniques et infâmes, pour quelle raison arrivez-vous à l'heure de la mort ? Pourquoi tourmentez — vous les hommes et les troublez-vous par vos sornettes et vos cris féroces ? Méchants et féroces démons, ne vous réjouissez pas, car vous n'obtiendrez rien. Vous repartirez comme vous êtes venus, honteux et confondus ! ›. Cet être lumineux disait maintes autres paroles de ce genre d'une voix douce. Les démons, eux, étalèrent toutes les mauvaises actions que j'avais commises en parole ou en acte. Ils débitaient une foule de niaiseries et criaient tous mes péchés et bien d'autres encore ! Je tremblais et attendais la mort. Un gros barbare, qui ressemblait à un lion prêt à bondir, arriva alors. Il était chargé de divers outils en fer : c'est lui qui apporte la mort à tout homme. À la vue de ce tyran, l'effroi et le tremblement me saisirent.

Les deux Anges dirent alors au tyran : ‹ Qu'attends-tu ? Délie les liens de son corps sans lui causer forte douleur, car ses péchés ne sont ni graves ni nombreux ! ›.

Le tyran remplit un verre et me le donna à boire. Je le bus malgré moi et, aussitôt, mon âme sortit de mon corps avec une violence terrible. Ce breuvage était si amer et si mauvais que, faute d'en supporter l'amertume, mon âme sortit de mon corps. Au même instant, les deux Anges la reçurent et la couvrirent de leurs manteaux. Quant à moi, j'observais mon corps qui gisait mort et j'étais dans l'émerveillement. Car je ne savais pas que tout cela survient au malheureux mortel à l'instant de son trépas ! Les Anges me tenaient, mais les démons féroces et impitoyables les entouraient et criaient d'une

[*C'est dans la Vie de S. Basile le Jeune — considérée par certains historiens comme un supplément de celle de S. André le Fou [28 mai] — qu'apparaît un des exposés les plus détaillés sur les «postes de douane» que l'âme doit franchir au sortir du corps, en étant examinée par des démons redoutables, qui tentent de la retenir pour les péchés dont elle n'a pas été purifiée. Cette doctrine n'a pas fait l'objet d'une définition dogmatique de l'Église, mais elle est traditionnelle et se trouve chez certains Pères et dans plusieurs Vies de saints.*]
Le Synaxaire. Vie de Saints de l'Église orthodoxe, Deuxième édition par **hiéromoine Macaire**, monastère de Simonos Pétra au Mont Athos, septième volume [mars], publié par les éditions Simonos Pétra

2 Empereur de Constantinople entre 886 et 912

3 *Géronda* (du grec γέροντας = ancien) : moine expérimenté, qui, après une vie passée dans l'ascèse, a acquis le charisme du discernement spiri¬tuel le rendant capable de diriger des disciples.

4 Le terme grec *logismos* (λογισμός) signifie pensée en général, mais dé¬signe souvent dans le langage ascétique une mauvaise pensée suscitée en l'homme par le démon ou encore, comme c'est le cas ici, une pensée te¬nace, obsédante, qui trouble le silence intérieur. Nous l'avons traduit «pensée»

5 Métanie (du grec μετάνοια = repentir) : inclination profonde du buste, la main droite touchant le sol (petite métanie), ou prosternation jusqu'à terre (grande métanie

6 Église de Constantinople

7 Grâce à l'or du *Géronda*, c'est-à-dire ses labeurs, son ascèse, ses bonnes actions, etc., les Anges acquittent aux démons les péchés de Théodora.

voix forte : « Cette âme a de nombreux péchés, que nous avons inscrits, et il faut que vous nous répondiez de tout cela ! ».

Les Saints Anges examinèrent le bien que j'avais accompli dans ma vie et le présentèrent, car, quoique misérable, j'avais eu le souci de mon âme. Ils regardèrent si j'avais donné du pain à celui qui avait faim, si j'avais abreuvé celui qui avait soif, si j'avais visité les malades ou les prisonniers, si j'avais accueilli l'étranger et lui avais procuré le repos, si j'étais allée à l'église et m'y étais tenue avec piété et crainte de Dieu, si j'avais mis de l'huile dans les veilleuses devant les icônes, si j'avais réconcilié celui qui gardait de l'inimitié envers son prochain, si j'avais pleuré mes péchés, si j'avais supporté les injures, si j'avais donné le bon exemple aux autres pour qu'ils pratiquent le bien, si j'avais consolé le désespéré afin qu'il endure, espère en Dieu et accomplisse des œuvres agréables au Seigneur, si je m'étais gardée du mensonge, des serments et des injures. Ils considéraient toutes les bonnes actions que j'avais accomplies, les mirent dans la balance en face de mes péchés et regardèrent vers quel plateau elle penchait. Les démons en étaient furieux et se tenaient avec rage devant moi, luttant contre les Anges et s'efforçant de m'arracher à leurs mains pour me précipiter dans l'Enfer sinistre.

Puis, je vis notre saint *Géronda* dire aux Anges, avec la puissance de la Grâce divine dont il était comblé : ‹ Cette âme, Messeigneurs, m'a rendu de nombreux services et m'a procuré le repos en ma vieillesse. C'est pourquoi j'ai supplié Dieu pour elle, et Sa Miséricorde me l'a accordée. Prenez, en outre, cela pour acquitter ses dettes, lorsque vous passerez par les péages dans les airs, et rachetez-la des mains des démons. Car, par la Grâce de Dieu, je suis riche en dons célestes et divins ; je les ai obtenus par mes labeurs et mes peines, et j'en fais don à cette âme pour ta racheter ! ›. Il me sembla qu'il tenait un sac plein de pièces d'or. Il le donna aux Anges et devint invisible.

Voyant cela, les démons restèrent cois, sans pouvoir justifier leurs accusations. Troublés, puis désespérés, ils finirent par nous quitter en mugissant. Notre saint *Géronda* revint alors, accompagné de beaux jeunes gens aux cheveux dorés, qui portaient de nombreuses jarres remplies d'Huile Sainte. Il leur ordonna de les ouvrir et de verser leur contenu sur moi — ce qu'ils firent. Je fus inondée d'un merveilleux parfum céleste, purifiée, et mon visage devint lumineux et aimable. Je me regardais, me voyais belle et blanche comme ta neige, et je fus comblée d'une divine allégresse.

Notre saint *Géronda* dit ensuite aux Anges : ‹ Lorsque vous aurez accompli tout ce qui est profitable à cette âme, Messeigneurs, conduisez-la dans ta demeure céleste que Dieu a préparée pour moi et mes enfants spirituels. › Et il s'éloigna.

Les Anges soulevèrent leurs ailes dorées et, comme les nuages chassés par le vent, ils s'envolèrent, tout en me tenant, en direction de l'Orient.

1. Le péage de la médisance

Nous atteignîmes le péage de la médisance, c'est-à-dire la condamnation d'autrui, où se tenait une assemblée de nègres. Au milieu siégeait leur chef, plein de méchanceté. Nous fûmes aussitôt arrêtés. Le Ciel m'est témoin, Grégoire, mon enfant, les démons me présentèrent les visages de tous ceux que j'avais jugés, me citèrent les noms de ces personnes, le moment où je les avais jugées, et jusqu'à la moindre parole que j'avais prononcée, et ils réclamèrent mon châtiment. Et non seulement ils exposèrent la vérité, mais, de par leur méchanceté, ils me calomnièrent beaucoup également. Si j'avais dit une parole dans une double intention, si, par exemple, j'avais dit quelque chose par amour ou pour corriger celui qui avait commis une faute, ils le considéraient comme une condamnation d'autrui, et de tout cela ils demandaient aux Anges de répondre. Les Anges leur répondirent sur les fautes réelles seulement et les leur acquittèrent avec l'or[7] de notre *Géronda*. Ainsi, nous les quittâmes aussitôt.

2. Le péage des injures

Nous élevant un peu plus haut, nous atteignîmes le péage des injures. Après avoir payé là aussi comme au premier, par les prières de notre Père, nous partîmes tranquilles. Tout en montant, les Anges conversaient entre eux et disaient : ‹ En vérité, cette âme a trouvé grand profit et grâce de la part du serviteur bien-aimé de Dieu Basile ! Sinon, nous aurions été bien inquiétés par ces péages ! ›.

3. Le péage de la jalousie

Alors que les Anges conversaient ainsi, nous atteignîmes le péage de la jalousie. Comme par la Grâce de Dieu, les féroces démons n'avaient aucune accusation à me présenter, nous partîmes joyeux. Malgré cela, les nègres grinçaient des dents contre moi avec méchanceté et colère, et nous auraient avalés s'ils l'avaient pu !

4. Le péage du mensonge

Nous élevant dans les hauteurs, nous parvînmes au péage du mensonge, où se tenaient une grande multitude de nègres aux visages laids et odieux. Leur chef siégeait avec grande superbe. Dès qu'ils nous virent, les démons se précipitèrent vers nous comme des brigands, avec cris et agitation, et apportèrent les preuves des nombreux mensonges que, comme une sotte, j'avais dit bien souvent dans mon enfance, en cachant la vérité. Ils présentèrent ces mensonges, le moment et le lieu où je les avais dits, en quelle circonstance et à qui, et réclamèrent mon châtiment. Mais les Anges firent comme ils avaient fait aux péages précédents et, grâce à l'aumône de notre Père, nous nous libérâmes d'eux.

5. Le péage de l'emportement et de la colère

Nous élevant un peu plus haut encore, nous atteignîmes le péage de l'emportement et de la colère, où nous trouvâmes une assemblée de nègres. Leur chef siégeait comme une idole enragée et donnait des ordres en criant avec colère et tant de férocité qu'il était impossible de discerner ce qu'il disait aux autres démons. Pleins de méchanceté, ceux-ci se mordaient et se dévoraient entre eux comme des chiens enragés, et hurlaient comme des bêtes sauvages. Ils nous regardaient avec méchanceté et examinaient non seulement les actions que j'avais accomplies avec colère et emportement, quand je m'étais querellée avec mon prochain ou l'avais regardé avec dureté, mais encore si j'avais parlé à mes enfants avec amour et les avais conseillés ou si je les avais punis et m'étais emportée contre eux. Ils clamèrent toutes ces fautes l'une après l'autre et considéraient aussi si j'avais menacé quelqu'un et étais partie mécontente, si j'avais eu de l'inimitié et avais gardé de la rancune envers mon prochain. Les démons reproduisaient l'attitude et les gestes que j'avais eus, courant devant nous et citant les noms des personnes, le moment et les paroles textuelles que j'avais prononcées dans mon emportement. Nous payâmes là aussi ce qu'il fallait et nous partîmes.

6. Le péage de l'arrogance

Nous élevant encore un peu, nous atteignîmes le péage de l'arrogance. Les démons cherchèrent quelque accusation à porter contre moi, mais n'en trouvèrent pas, car, étant pauvre, je n'avais pas eu de quoi être arrogante. Nous passâmes donc ce péage sans rien dépenser.

7. Le péage du blasphème

Nous élevant encore, nous atteignîmes le péage du blasphème. Le chef des démons de ce péage y siégeait, plein de cruauté. Dès qu'ils nous aperçurent, les démons accoururent avec rage, grinçant des dents, poussant des cris stridents, blasphémant et faisant divers gestes. Ils me menaçaient et je tremblais. Ils affirmèrent que j'avais blasphémé trois fois dans ma jeunesse. Les Anges fournirent la preuve que je m'étais repentie et confessée, et nous partîmes après avoir payé ce qu'il fallait.

8. Le péage des niaiseries et des vaines paroles.

Nous arrivâmes ensuite au péage des niaiseries et du bavardage. Les démons nous demandèrent de répondre des paroles vaines et des propos indécents que j'avais dits dans ma jeunesse, lis affirmèrent même que j'avais chanté des chansons sataniques. Je ne savais que répondre et m'étonnais qu'ils se les rappellent, car, moi, je les avais oubliées depuis longtemps ! Nous payâmes là aussi ce qu'il fallait, et nous partîmes.

9. Le péage de l'usure et de la fraude

Poursuivant notre ascension sur ce chemin inconnu et terriblement sombre, nous parvînmes au péage de l'usure et de la fraude, lequel examine les usuriers et ceux qui dupent les autres afin de s'emparer de leurs richesses. Les démons examinèrent si j'avais dupé quelqu'un et m'étais emparée de son bien, mais ne pouvant rien prouver, ils grinçaient des dents et me menaçaient.

10. Le péage de la paresse et du sommeil

Partant de là, nous poursuivîmes notre ascension sur ce chemin — dont l'esprit humain ne peut mesurer la longueur — et atteignîmes le péage de la paresse et du sommeil. Là, les démons examinèrent si j'avais dormi et avais paressé pour me lever et aller à l'église, si, par paresse et négligence, je n'avais pas accompli le bien que je pouvais. Mais, par la Grâce de Dieu, je n'étais pas coupable de cela, et nous passâmes librement ce péage.

11. Le péage de la cupidité

Nous élevant encore, nous arrivâmes au péage de la cupidité, où régnaient le brouillard et l'obscurité. Les nègres m'examinèrent et ne trouvèrent pas d'accusation à porter contre moi, car j'avais été pauvre toute ma vie. Nous les passâmes donc sans être inquiétés.

12. Le péage de l'ivresse

Poursuivant notre ascension, nous atteignîmes le péage de l'ivresse, où les démons nous attendaient, tels des loups rapaces cherchant à dévorer quelqu'un. Mais comme Dieu ne leur accorde pas le pouvoir d'examiner toutes les âmes, les Anges qui m'accompagnaient s'approchèrent et examinèrent le vin que j'avais bu dans ma vie. Les démons criaient : ‹ N'as-tu pas bu tant de verres de vin à telle fête, où un tel et un tel étaient présents ? Ne t'es-tu pas enivrée tel jour ? N'as-tu pas bu tant d'autres verres de vin lorsque tu es allée chez un tel ou une telle, où un tel et une telle étaient présents ? ›.

Ils disaient d'autres paroles de ce genre et, tels des bêtes sauvages, ils essayaient de se saisir de moi. Tout ce qu'ils disaient était vrai. Les Anges, eux, exposèrent mes vertus, mes pratiques ascétiques et mes bonnes œuvres, payèrent aux démons une certaine somme des pièces d'or de notre *Géronda*, et nous les quittâmes.

Tout en poursuivant notre ascension, les Anges me disaient : ‹ Vois-tu quel péril court l'âme avant de franchir les péages des airs et de dépasser les démons impurs ? ›. Je leur répondis : ‹ Oui, Messeigneurs, les âmes misérables courent un grand péril et je crois que personne ne peut passer ces péages sans trouble. Aucun vivant ne sait ce qui arrive alors à l'âme. Hélas ! Qu'est-ce qui attend l'âme après la mort! Et nous, insensés que nous sommes, nous vivons dans la négligence sans nous préoccuper de la mort ! ›.

Les Anges me répondirent que les Écritures traitent de tout cela, mais la richesse, la bonne chère, les plaisirs du monde et le confort aveuglent les hommes, qui ne les voient pas et n'y songent pas : ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir et négligent de pratiquer les bonnes œuvres, la charité et surtout l'aumône, laquelle peut aider l'âme, plus que toutes les autres œuvres, à franchir les péages sans être inquiétée. Mais ils sont peu nombreux, ceux qui en prennent conscience.

Malheur à ceux qui sont dépourvus de bonnes œuvres ! Car la mort survient tout à coup et les saisit, et comme ils veulent à juste titre franchir ces péages, les démons les attrapent et les précipitent en un clin d'œil dans les lieux sombres et nauséabonds de l'Enfer, où ils les retiennent jusqu'à la Parousie et au terrible Jugement. Toi aussi, tu aurais certainement subi cela, sans la Miséricorde de Dieu et l'aumône de Son serviteur Basile !

13. Le péage de la rancune

Tout en conversant, nous poursuivîmes notre ascension et atteignîmes le péage de la rancune, lequel examine ceux qui ont de l'inimitié envers leur voisin et qui, en dépit du commandement du Seigneur, ne veulent pas pardonner à qui leur a fait du tort. Nous nous approchâmes de ce maudit péage et les démons se précipitèrent sur moi comme des brigands, tout en cherchant dans leurs registres quelque accusation à porter contre moi. Mais, par la Grâce de Dieu, ils n'en trouvèrent pas et, confondus, ils s'écriaient : ‹ Nous avons oublié de les inscrire ! › et disaient d'autres mensonges du même genre. Nous partîmes donc sans rien payer. Comme j'avais pris un peu d'assurance, j'interrogeai les Anges : ‹ Comment ces êtres iniques peuvent-ils connaître les fautes de chacun ? ›. L'un des Anges me répondit : ‹ Ne sais-tu pas que chaque Chrétien reçoit au Baptême un Ange Gardien, qu'il ne voit pas, mais qui le guide vers le bien et inscrit toutes ses bonnes actions ? De même un démon le suit et inscrit ses mauvaises actions : dès que l'homme commet un péché, le démon avertit le péage auquel appartient le péché. Si, par exemple, l'homme commet un vol, le démon avertit le péage du vol, s'il blasphème, le péage du blasphème, s'il tombe dans la fornication, le péage de la fornication. Chaque péage inscrit donc les péchés de l'âme, et lorsqu'elle passe après la mort par ce péage, elle est empêchée d'avancer et jetée en Enfer, où elle demeure jusqu'au jour du terrible Jugement — sauf si ses bonnes œuvres, que présente son Ange Gardien, l'emportent sur ses péchés ! Dans ce cas, l'âme franchit librement ce péage et parvient au suivant. Voilà ce qui arrive aux Chrétiens orthodoxes, qui suivent la voie du Christ. Pour les impies, les démons n'ont pas besoin de tenir de registre ni de les inciter à pécher ! ›.

14. Le péage de la magie et de la sorcellerie

Quittant le péage de la rancune, nous arrivâmes au péage de la magie et de la sorcellerie, lequel examine les magiciens et les sorciers. Les démons de ce péage avaient l'aspect d'animaux sauvages, de serpents, de loups, de bœufs sauvages et d'autres animaux les plus horribles. Mais, comme par la Grâce de Dieu, je n'étais coupable ni de magie ni de sorcellerie, ils n'eurent rien à examiner ni même une seule parole à nous dire, et nous nous éloignâmes. Nous poursuivîmes notre ascension et j'interrogeai à nouveau les Anges : ‹ Comment les péchés de l'homme peuvent-ils être pardonnes et effacés des registres des démons qui sont dans les airs ? ›. Les Anges me répondirent : ‹ Tous les péchés peuvent être effacés et pardonnés si l'homme se repent, se confesse, accomplît la pénitence imposée par son Père spirituel et reçoit l'absolution. Les péchés sont alors aussitôt effacés des registres des démons ! En revanche, si quelqu'un fait comme toi, a honte de confesser ses péchés et pense qu'il lui suffit de s'abstenir de pécher et de se confesser à Dieu seul, ses péchés ne lui sont pas pardonnes. Car le Seigneur a donné aux Apôtres la grâce de lier et de délier sur la terre, et les Apôtres, eux, ont transmis la grâce et le même pouvoir aux évêques et aux Pères spirituels[8]. Le Seigneur veut que ce sacrement soit gardé, car Luimême a dit : « *Tout ce que vous délierez sur terre sera délié dans le Ciel* » (Mt **18** 18), L'homme doit donc se confesser à son Père spirituel et accomplir sa pénitence, afin que ses péchés soient effacés des registres des démons. Dès que les démons voient que les péchés de l'homme sont effacés de leurs registres, ils sont troublés et effrayés, et font leur possible pour le pousser à commettre des péchés plus graves. Mais la confession et le repentir permettent aux hommes de vaincre les démons des espaces aériens et de franchir tous les obstacles. Beaucoup, cependant, craignent les lourdes pénitences qu'imposent les confesseurs sévères et ‹ partagent › leurs péchés : ils en avouent certains à un confesseur, d'autres à un autre, afin d'échapper ainsi à la pénitence. Ces personnes sont dans l'illusion, car une telle attitude manifeste non le repentir, mais la perversité. L'homme doit choisir le bon Père spirituel et ne pas en changer sans nécessité sa vie durant. Sinon, il ne pourra échapper aux péages des airs ».

8 Dans l'Église Grecque, seuls les prêtres ayant reçu la bénédiction de l'Évêque de devenir Pères spirituels ont le droit de confesser.

15. Le péage de la gourmandise et de la gloutonnerie

Nous nous élevâmes encore, tout en conversant de ces choses et d'autres semblables, et atteignîmes le péage de la gloutonnerie. Les démons de ce péage étaient gras comme des porcs, plus féroces et plus puissants que les autres. Dès qu'ils me virent, ils se précipitèrent sur moi en aboyant et en poussant des cris stridents, et exposèrent les actes de gourmandise que j'avais commis dès mon enfance ainsi que la nourriture que j'avais prise en cachette : j'avais mangé du matin au soir en me rassasiant. Même pendant les Carêmes, j'avais mangé dès Prime, et sans prier auparavant ! Les démons disaient tout cela et autres choses du même genre et m'accusaient de ne pas avoir gardé les promesses que j'avais faites au Saint Baptême, c'est-à-dire de renoncer à Satan et à ses œuvres. Au contraire, j'avais fait les volontés des démons. Les Anges, eux, luttèrent et présentèrent mes bonnes œuvres. Et ainsi, nous les dépassâmes.

16. Le péage de l'idolâtrie

Nous parvînmes très vite au péage de l'idolâtrie et des différentes hérésies. Les démons ne nous dirent pas une seule parole et nous partîmes aussitôt.

17. Le péage de la pédérastie

Nous élevant encore un peu, nous arrivâmes au péage de la pédérastie, lequel examine les pédérastes. Le chef des démons de ce péage siégeait très haut et ressemblait à un dragon menaçant à l'aspect horrible. Il avait mille démons sous ses ordres et changeait mille fois d'apparence : parfois, il avait l'aspect d'un dragon, parfois d'un rat, parfois encore d'un sanglier furieux ou d'une baleine. Autour de lui, il y avait un tas d'immondices et régnait une puanteur insupportable. Il était vautré sur une table et se reposait. Ses serviteurs, qui examinaient les péchés, étaient immobiles comme des statues et me regardaient avec férocité. Mais, voyant que j'étais une femme, ils n'eurent pas d'accusation à porter contre moi ni à me reprocher devoir commis le péché en couchant avec une femme. Par la Grâce de Dieu, nous fumes donc libérés de leurs impuretés et nous nous approchâmes de la Porte du Ciel. En chemin, les Anges me dirent que de nombreuses âmes arrivent jusque-là, pour se prosterner devant le Saint Trône de Dieu, sans en être empêchées par les autres péages, mais que ce péage de la pédérastie les précipite dans l'Enfer sinistre à cause de l'acte honteux qu'elles ont commis. Car cette pédérastie maudite irrite Dieu plus que tous les autres péchés.

18. Le péage de ceux qui se maquillent

Tout en parlant, nous atteignîmes le péage qui examine les femmes et les hommes qui se mettent des fards et maquillent leurs visages de couleurs variées et parfumées. Le visage que Dieu leur a donné ne leur plaît point. Aussi l'ont-ils volontairement dédaigné et rejeté pour se donner leur propre visage. ‹ Cette femme, disaient les démons, s'est maquillée deux fois. Il est donc juste que nous la prenions ! ›. Les Anges présentèrent mes bonnes œuvres, et, après avoir payé assez cher, nous nous éloignâmes avec grande difficulté.

19. Le péage de l'adultère

Nous élevant encore, nous atteignîmes le péage de l'adultère, lequel examine les hommes et les femmes adultères, ceux qui, bien que mariés, couchent avec une autre personne que leur conjoint et souillent ainsi h couronne de leur mariage. Ce péage examine aussi les hommes qui commettent des péchés contre-nature avec leurs femmes et tous les impurs qui souillent la couronne de leur mariage. Mais, comme par la Grâce de Dieu, les démons n'avaient rien de tout cela à me reprocher, nous partîmes.

20. Le péage du crime

Nous élevant encore un peu, nous aperçûmes le péage du crime, lequel examine les criminels et ceux qui ont frappé quelqu'un par colère. En peu de mots, ce péage pèse toute injustice. Nous payâmes là aussi et partîmes.

21. Le péage de la fornication

Nous élevant très haut, nous nous approchâmes de la Porte du Ciel et atteignîmes le péage de la fornication. Le chef des démons de ce péage portait un vêtement éclaboussé d'écume et de sang, et il se réjouissait comme s'il était revêtu d'un habit royal. Les Anges me dirent que ce vêtement était ainsi éclaboussé en raison des actions impures et des actes de fornication commis par les hommes. Dès qu'ils nous aperçurent, les démons se précipitèrent sur nous et s'étonnèrent que nous ayons franchi tant de péages et soyons parvenus jusqu'à eux. Ils se mirent donc à examiner un par un tous mes actes. Et non seulement, ils présentaient les péchés réels que j'avais commis et m'en accusaient, mais ils proféraient aussi de nombreux mensonges, citant les noms de mes amants. En même temps, ils s'efforçaient de m'arracher aux mains des Anges pour me précipiter dans l'Enfer sinistre. Les Anges disaient : ‹ Il y a longtemps qu'elle ne commet plus de tels péchés ! ›. Les démons, eux, répliquaient : ‹ Nous savons bien qu'elle ne commet plus ces péchés, mais elle nous aimait et ne nous a jamais reniés. Elle gardait ces péchés cachés dans son cœur et ne les a jamais confessés à son Père spirituel. Elle n'a pas non plus accompli de pénitence ni reçu l'absolution du confesseur. D'où a-t-elle reçu tant de grâce et brille-t-elle comme le soleil ? ›. Ils étaient interdits et demandaient de me garder ou de peser mes bonnes œuvres en fonction des droits qu'ils avaient acquis, afin de s'emparer de moi. Les Anges prirent ma défense, payèrent aux démons ce qu'ils demandaient, et m'emportèrent afin que nous poursuivions notre route. Les démons impurs grinçaient des dents, car, contre toute attente, je leur avais échappé. Les Saints Anges me dirent alors : ‹ Sache que très peu d'âmes passent facilement ce péage. Car, à cause de leur gloutonnerie et du mauvais désir de la fornication, la plupart des hommes mondains, surtout ceux qui ne connaissent pas les Écritures et n'ont pas conscience de la gravité de leurs péchés, ni du Jugement, ni du châtiment qui les attend, sont précipités de ce péage dans l'Enfer sombre et sinistre. Mais toi, avec l'aide de ton *Géronda*, tu as échappé aux mains des démons de ce péage. N'aie plus peur désormais, par la Grâce et la Miséricorde de Dieu, à cause de Son serviteur Basile, le Seigneur a eu pitié de toi ! ›.

22. Le péage du manque de compassion

À ces paroles, nous atteignîmes le péage du manque de compassion et de la dureté de cœur, lequel examine avec grande méchanceté et rigueur ceux qui n'ont pas de compassion ni d'amour pour leurs frères. Le chef de ce péage siégeait, plein de cruauté, et imitait les gestes que font les pauvres, les malades et ceux qui sont dans le besoin pour demander l'aumône. Par moments, toute la phalange des démons se précipitait sur nous avec férocité. Ils examinèrent mes actes et ne constatèrent pas que j'avais manqué de compassion. Au contraire, j'avais été miséricordieuse et, selon mes possibilités, j'avais fait l'aumône aux pauvres. Confondus, les démons se turent, et ainsi nous les quittâmes. Les Anges me dirent alors : ‹ La plupart des hommes ont gardé les commandements de Dieu, ils ont franchi tous les péages et sont arrivés jusqu'ici, mais n'ayant pas eu la compassion de faire l'aumône aux pauvres, ils ont été bloqués par ce péage et précipités en Enfer ! ›.



La Porte du Ciel

Tout joyeux, nous nous élevâmes et aperçûmes la Porte du Ciel, qui rayonnait comme un cristal lumineux. Son architecture céleste était prodigieuse : elle resplendissait d'étoiles d'une couleur semblable à l'or, d'une beauté extraordinaire que l'esprit humain ne peut concevoir et que la parole humaine ne peut exprimer, car ce sont là des réalités célestes et indicibles.

Le portier était un Ange à la ceinture et aux cheveux d'or, qui resplendissait comme l'éclair. Il nous accueillit avec grande joie et rendit grâces à Dieu que mon âme ait échappé au danger et franchi librement les sombres démons des espaces aériens.

Dès que nous entrâmes dans le Ciel, l'eau qui était au-dessus du Ciel se fendit et disparut à nos yeux. Et lorsque nous fûmes passés, elle revint à sa place. Après avoir franchi cette eau, nous atteignîmes un nuage mystérieux et redoutable ; une couverture lamée d'or le recouvrait dans toute sa formidable largeur, et au-dessous se tenait une multitude de beaux jeunes gens lumineux, qui portaient des vêtements de feu et rayonnaient comme le soleil. Leurs cheveux étaient comme des éclairs et leurs pieds, plus blancs que la neige, brillaient d'une lumière céleste.

Dès qu'ils nous virent, tous accoururent et me félicitèrent ; ils se réjouissaient de mon salut et chantaient d'une voix douce et joyeuse une mélodie indicible ! Quant à moi, j'étais comblée de joie et d'allégresse. Nous progressions pour nous prosterner devant le Trône resplendissant du Dieu redoutable, Notre Seigneur Jésus-Christ. En passant, nous vîmes des nuages, qui ressemblaient non aux nuages habituels, qui sont en bas du ciel, mais à des fleurs dont la beauté et la senteur dépassent de cent fois celles de n'importe quelle fleur. Ces nuages s'écartèrent pour nous laisser le passage. Nous vîmes ensuite un autre nuage, blanc comme la lumière, qui, lui aussi, fit comme le premier. Puis, un autre encore apparut, ayant l'aspect de l'or et duquel sortaient des éclairs et du feu. Lui aussi fit comme les autres. Nous avançâmes encore un peu et aperçûmes une cour recouverte d'un tapis lamé d'or, de fleurs au parfum céleste et d'autres choses indicibles. Un homme qui resplendissait comme l'éclair se tenait là et une senteur douce et ineffable émanait de Dieu.

Nous avançâmes encore un peu et aperçûmes, sur une hauteur incommensurable, le Trône de Dieu, tout en or, qui rayonnait et éclairait toutes choses. Là est la joie des Justes, l'allégresse et l'exultation de ceux qui ont aimé Dieu. Autour du Trône se tenait une multitude de beaux jeunes gens resplendissants comme l'éclair qui portaient de précieux vêtements et des ceintures en or. Ce que j'ai vu, Grégoire, mon enfant, il m'est impossible de te le décrire, et ton esprit ne peut non plus le concevoir.

Nous arrivâmes enfin devant le Trône redoutable de Dieu, qui était paré de la Vérité, de la Bonté et de la Justice, et nous contemplâmes une gloire prodigieuse et indescriptible. Les Anges qui m'avaient accompagnée louèrent par trois fois ce Trône redoutable en rendant gloire au Dieu invisible qui y siège. Nous nous prosternâmes trois fois également devant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et toute la multitude qui se tenait autour du Trône fit de même. Tous rendirent gloire à Celui qui siège sur le Trône et se réjouirent de mon salut.

Nous entendîmes alors une douce voix, pleine de suavité et d'allégresse, provenir du Trône et dire aux Anges qui m'accompagnaient : ‹ Conduisez-la dans toutes les demeures, au Paradis et dans les enfers, comme vous le faites pour toutes les âmes. Puis, accordez-lui le repos dans la demeure de mon serviteur Basile, qui m'a prié de l'y faire reposer. ›

Nous partîmes de là tout joyeux pour visiter les demeures des Saints, qui sont innombrables et brillent comme les rayons du soleil et de mille autres couleurs lumineuses. Il y avait aussi une plaine de largeur et de longueur incommensurables, parée de fleurs parfumées. De là jaillit la source de la Vie Éternelle, là se trouvent les demeures des Saints, demeures construites par Dieu comme des pyramides. De terribles rayons en émanaient. Ces demeures ressemblent à des palais royaux, mais sont incomparablement plus belles, ornées de bas-reliefs, de gloire et de splendeur.

Les demeures de chaque ordre sont séparées et glorifiées. Il y a les demeures des Apôtres, des Prophètes, des Martyrs, des Hiérarques, des Ascètes et des Justes. Chaque demeure est d'une beauté prodigieuse, selon les œuvres de chacun. Tous sortirent à notre rencontre et nous souhaitèrent

la bienvenue : ils m'embrassèrent et se réjouirent de mon salut.

Nous entrâmes alors dans le sein d'Abraham (c'est-à-dire la demeure d'Abraham), qui était dans une gloire indescriptible. Une céleste exultation y régnait. Ornée de fleurs variées, cette demeure, où soufflait un air très sain, était d'une beauté sans pareille, qui fait entrer l'homme en extase. Là sont aussi les palais d'Isaac et de Jacob, qui rayonnent et brillent de la Grâce divine. Là reposent les enfants des Chrétiens, ceux qui ont vécu sans péché dans le monde. Autour d'eux règnent une joie ineffable et la gloire, la gloire éternelle. Là, sur douze trônes lumineux d'un éclat rayonnant comme le soleil, reposaient les douze tribus d'Israël, les douze Patriarches. Les Saints semblaient avoir un corps, mais la main humaine ne peut palper ces corps — tout comme elle ne peut saisir les rayons du soleil !

Après avoir visité tous ces saints lieux, nous retournâmes vers l'Occident, vers le lieu des terribles châtiments, où demeurent les âmes des pécheurs. Les Anges me montrèrent les châtiments auxquels j'avais échappé grâce à notre Père Basile. Alors, Grégoire, mon enfant, j'ai vu les sombres prisons, nombreuses comme le sable de la mer, où sont enfermées les âmes des pécheurs depuis la Création du monde. Ces âmes sont couvertes du sombre brouillard de la mort et ne peuvent jamais voir la douce lumière : dépouillées de la Grâce de Dieu, elles se consument et pleurent sans jamais trouver de consolation. Grégoire, mon enfant, on n'entend là que : ‹ Hélas › et ‹ Malheur à moi ! › La souillure dévore ces âmes, la puanteur les étouffe, et elles pleurent sans jamais trouver de consolation.

Lorsque nous entrâmes dans ces sombres lieux, ils s'illuminèrent aussitôt de l'éclat des Anges qui m'accompagnaient : je vis alors ces grottes souterraines, et la crainte et le tremblement me submergèrent. L'un des Anges me dit alors : ‹ Tu as échappé à ces terribles demeures, car tu t'es repentie et as cessé de commettre le péché. C'est aussi à cause des quelques bonnes œuvres que tu as accomplies et, surtout, c'est grâce à l'intercession de ton *Géronda*, le serviteur de Dieu Basile ! ›.

Après avoir fait le tour des lieux de châtiments, l'un des Anges me demanda : ‹ Ne sais-tu pas, Théodora, que le Père Basile, ton confesseur plein de bonté, termine aujourd'hui le cycle des 40 Liturgies consécutives qu'il a célébrées pour le salut de ton âme ? ›.

Sur ces paroles, les Anges me laissèrent dans ce palais de délices et s'éloignèrent. Je sus donc que 40 jours après ma mort, j'avais atteint la demeure que tu vois, laquelle n'est pas mienne, mais appartient à notre Père spirituel, le fidèle serviteur de Dieu Basile. Car, Se trouvant encore dans le monde, il sauve de nombreuses âmes par ses conseils et les conduit au repentir et à la confession. Ces âmes habitent avec moi dans cette demeure lumineuse. Viens, maintenant, voir nos demeures que notre Père a visitées récemment. »

Je suivis Dame Théodora et nous entrâmes dans une vaste cour, recouverte de dalles étincelantes et gravées d'or. Au milieu se dressaient des arbres variés d'une beauté indicible. Théodora, quant à elle, était vêtue d'une robe en soie blanche et portait un foulard rouge sur la tête. J'étais émerveillé de voir qu'un parfum précieux d'une senteur ineffable coulait d'elle comme une sueur. Je regardai vers l'Orient et vis de prodigieux palais royaux dans lesquels nous entrâmes. Près des marches de ces palais royaux était dressée une table admirable, en émeraude et autres pierres précieuses, qui resplendissait d'un éclat plus vif que le soleil. Elle était pleine de fruits variés et ravissants, que l'on ne trouve pas sur terre, et recouverte de foulards en soie et de fleurs odorantes. Là, sur un trône ravissant, siégeait notre Père Basile et, tel le maître de tout cela, il se reposait. Ce trône était de couleur verte, mais d'un vert merveilleux, et brillait plus que le soleil. Tous mangeaient de ces fruits et se réjouissaient.

Ceux qui mangeaient à cette table étaient des hommes parfaits ; cependant, ils n'avaient pas de chair, leurs corps étaient comme les rayons du soleil, leurs visages beaux et gracieux. On ne distinguait pas les hommes des femmes, et tous mangeaient à cette table céleste et merveilleuse. Or plus ils mangeaient de ces fruits, plus ceux-ci abondaient, car c'était des fruits du Ciel, des fruits spirituels et préparés par Dieu ! Ils mangeaient et se réjouissaient d'une joie indicible, tout en conversant entre eux d'une voix douce et avec un sourire joyeux. Des jeunes gens leur versaient un breuvage vermeil, qui brillait d'un vif éclat dans des coupes en cristal. Ceux qui buvaient furent remplis de la douceur du Saint-Esprit. Je restai plongé dans l'émerveillement, car leurs visages avaient l'éclat d'une rose fraîche. Les jeunes gens qui servaient étaient beaux et lumineux. Ils portaient des ceintures en or et d'admirables couronnes ornées de pierres précieuses d'un art prodigieux.

Marchant devant moi, Théodora s'approcha de notre saint *Géronda* et lui parla de moi. Lui me regarda en souriant et me fit signe d'approcher. Je m'approchai, lui fit une grande métanie et demandai sa bénédiction. Il me dit à voix basse :

« Que Dieu te fasse miséricorde, mon enfant, qu'Il te bénisse et te rende digne de Son Royaume céleste ! ». Comme j'étais à genoux devant lui sur le tapis lamé d'or, il me prit par la main, me releva, et me dit en montrant Théodora du doigt : « Grégoire, mon enfant, vois Théodora, au sujet de laquelle tu m'as supplié tant de fois d'apprendre ce qu'elle était devenue et où elle demeurait. Sois en paix maintenant et ne m'importune plus à son sujet ! ».

Cette bienheureuse et bénie de Dieu Théodora me regardait avec douceur et dit : « Grégoire, mon enfant, que Dieu, qui, selon ton désir et par les prières de notre saint Père, fa jugé digne de me voir, te récompense de toute la peine que tu t'es donné pour moi ! ». Ceux qui étaient assis à cette table merveilleuse nous regardaient en silence et se réjouissaient. Le Saint dit ensuite à Théodora : « Mon enfant, va montrer à Grégoire les beaux arbres de notre jardin ! ». Théodora me conduisit alors à droite du jardin, dont je vis la porte, admirable et toute en or, ainsi que les hauts murs, qui, eux aussi, étaient en or. Nous entrâmes dans le jardin, qu'ornaient de jolis petits arbres, des fleurs variées et des roses d'une beauté et d'une senteur ineffables. Plus je contemplais, plus je m'émerveillais de cette beauté, de cette senteur et de l'abondance de fruits sur les arbres. Ils en avaient tant qu'ils penchaient vers le sol, sans, néanmoins, subir aucun dommage : ces arbres se trouvaient toujours dans le même état, car ils appartenaient au Ciel et étaient immortels ! Je les contemplais et restais comme en extase. Théodora me dit : « Si ces arbres te laissent ébloui et extasié, que ressentirais-tu à la vue du Paradis planté en Orient par le Seigneur ? Car celui-ci n'est rien en comparaison de celui-là ! Autant le Ciel est loin de la terre, autant celui-là diffère de celui-ci ! ».

Comme je la priais de me montrer ce Paradis encore plus merveilleux, elle me répliqua : « Mon enfant, il ne t'est pas possible de voir ces choses mystérieuses tant que tu es encore dans le monde éphémère. Ce que tu as vu jusqu'ici, c'est ce qui a été donné à notre Père Basile en récompense de ses labeurs et de ses peines : il a mené le bon combat dès son enfance et jusqu'en sa vieillesse, dans le jeûne, les veilles et la fatigue. En récompense de ses labeurs, Dieu lui a fait don de ces palais royaux et de ces jardins, afin qu'il y demeure avec ses enfants spirituels, qui ont mené le bon combat et gardé les commandements du Seigneur. Efforce-toi, tant que tu es encore dans le monde, de mener le bon combat afin de venir ici, toi aussi, et que nous nous réjouissions ensemble jusqu'au Second Avènement de notre Seigneur. Car, après la résurrection, ainsi que l'écrit l'Apôtre Paul, le Seigneur a des biens incomparablement meilleurs à nous offrir : « *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, et ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment* » (1 Co 2,9) .

Je restais sidéré d'entendre que j'étais présent non avec mon corps, mais avec mon âme seulement, et j'essayai de palper mon corps pourvoir si j'avais de la chair et des os, mais en vain ! C'était comme vouloir saisir un rayon de soleil : ma main ne put rien saisir !

Ainsi donc, j'eus cette grande vision pendant mon sommeil. Je possédais tout mon sens et je m'émerveillais de ce que je voyais. Il me sembla que nous passâmes ensuite dans la cour, par la porte par laquelle nous étions entrés, et nous trouvâmes la table vide : il n'y avait plus personne. Je revins alors à moi et fus délivré de cette vision terrible et prodigieuse.

Je me mis à réfléchir et à m'interroger sur ce que j'avais vu, ce qui m'avait été enseigné et s'était si bien gravé dans mon esprit. Je me levai donc et me rendis à la cellule de mon saint *Géronda*, tout en me disant en moi-même : « Nous allons bien voir si ces visions merveilleuses viennent du diable ou de Dieu ! ». Arrivé à la cellule de mon *Géronda*, je lui fis comme d'habitude une métanie, puis, ayant reçu sa bénédiction, je m'assis à ses côtés. Il me dit avec un visage joyeux : « Grégoire, mon enfant, sais-tu que, cette nuit, nous étions ensemble au Paradis ? ». Pour voir ce qu'il allait me dire, je fis semblant de ne rien savoir et répliquai : « Moi, *Géronda*, j'étais cette nuit dans ma cellule et je dormais ! ». Nous étions seuls dans sa cellule, et il me répondit d'une voix basse : « Je sais bien, mon enfant, qu'avec ton corps tu dormais dans ta cellule, mais avec ton âme et ton esprit, tu te promenais en d'autres lieux ! Ne considère pas ce que je t'ai montré cette nuit comme un rêve, mais comme une vision authentique ! N'es-tu pas allé voir Théodora ? N'as-tu pas atteint ma demeure céleste ? N'as-tu pas couru pour me rattraper et n'es-tu pas arrivé devant la grande porte ? Théodora ne t'a-t-elle pas accueilli avec grande joie ? Ne t'a-t-elle pas raconté son agonie et sa mort, comment elle avait franchi avec tremblement, et en luttant, les féroces et sombres péages des airs, comment je l'ai aidée en plusieurs endroits, si bien qu'elle a été totalement délivrée des péages ? À mon ordre, n'es-tu pas entré avec Théodora dans la cour ? N'as-tu pas vu la merveilleuse table, sa décoration, les choses extraordinaires et les beaux fruits qu'elle contenait ? N'as-tu pas contemplé les fleurs admirables et odoriférantes et les jeunes gens qui servaient ? N'étais-tu pas sidéré de la beauté de ces merveilleux palais célestes ? Ne t'es-tu pas présenté

devant moi et ne t'ai-je pas montré Théodora, au sujet de laquelle tu m'avais supplié maintes fois ? À mon ordre, ne t'a-t-elle pas conduit dans le merveilleux jardin ? N'as-tu pas tenu ces branches en or entre tes mains et ne t'es-tu pas extasié de la beauté de leurs fruits ? N'as-tu pas vu tout cela la nuit dernière ? Comment peux-tu donc affirmer que tu étais dans ta cellule et que tu n'as rien vu ? ».

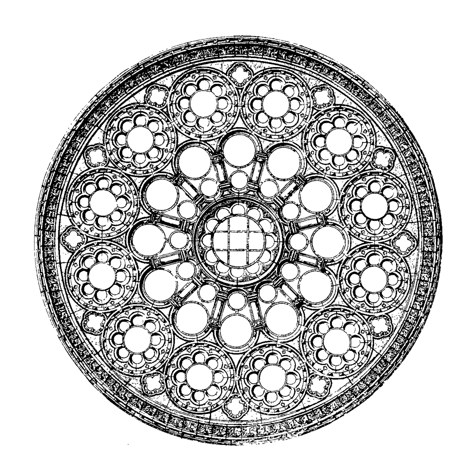
À ces paroles, qui me semblaient sortir de la bouche du Saint comme une flamme, et sachant que ce qu'il me disait était vrai, je défaillis et demeurai sans voix. Réfléchissant à la haute sainteté et aux merveilles accomplies par mon *Géronda*, je versai des torrents de larmes, si bien que mon visage fut inondé. Je songeai qu'il était un Ange terrestre, qu'il avait été au Paradis avec son corps également, et qu'il connaissait tout.

Le Saint me dit : « Mon enfant, si toute ta vie tu observes les commandements du Christ, si tu évites le mal et cultives les vertus, je t'accueillerai après ta mort dans les demeures que le Seigneur m'a données dans Sa Bonté. Car je vais quitter sous peu ce monde de vanité, et toi — ainsi que le Seigneur me l'a révélé —, tu me suivras bientôt, en présentant à Dieu une vie vertueuse et des bonnes œuvres. Veille, mon enfant, à ne rien révéler de ce que tu as vu tant que je suis encore vivant. Tu auras ensuite à écrire mon humble vie et à laisser mes œuvres au monde pour le profit de ceux qui les liront Quant à moi, mon désir est, selon la Volonté de Dieu, de me trouver en ces demeures ».

Après ces paroles, mon saint *Géronda* m'ordonna de rentrer chez moi et d'avoir soin du salut de mon âme.

Ici s'achève, Pères et Frères vénérables, le récit de la mort de Théodora, écrit par le sage Grégoire. Le manuscrit contient de nombreux autres miracles et révélations du Saint : comment le Christ lui montra le terrible Jugement, les chœurs des Anges, leur ordre admirable et leur béatitude. Il contient également d'autres écrits que nous avons omis, pour couper court, nous bornant à ne relater que la mort de Théodora. Elle présente, en effet, un intérêt plus grand pour les âmes et le sage Grégoire l'a écrite dans le but suivant : pour que, lisant ce texte, les hommes se rappellent la mort, ainsi que le danger couru par l'âme avant de pouvoir dépasser les péages des airs, et pour qu'ils purifient leurs âmes par le repentir et la confession.

À Dieu appartiennent la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration pour les siècles. Amen.





Père Gheorghe Calciu-Dumitreasa

En dialogue avec Marcel Petrișor et Iulian Grigoriu

Une expérience abyssale [III/III]

P. Calciu : Plus tard, lorsque je suis sorti de prison, j'ai été assigné à résidence. J'avais 40 agents qui me gardaient, repartis en trois équipes. Il y avait aussi des soldats, avec des fusils, des chiens, etc. Je ne sais pas pourquoi ils sont venus, je pense qu'ils sont venus pour eux, pas pour moi. Leur but : me tenir à l'écart. Cependant, les gens arrivaient jusqu'à moi. Et celui-là — dit Calciu en riant et en montrant Petrișor — qui est ce qu'il est (il ne l'a pas traité d'idiot), celui-là n'avait peur de rien. Et nous étions tout le temps ensemble, il venait à moi, j'allais à lui. Certaines personnes ont été autorisées à venir me voir, et certains anciens étudiants sont également venus, et ils ont été très prévenants. Le père Păun, par exemple, est venu, s'est assis sur les marches du bloc et a dit : « Je ne partirai pas d'ici tant que je n'aurai pas vu le père ». Et finalement, ils l'ont laissé partir.

I.G. : Avez-vous pu faire des courses en ville ?

P. Calciu : Je pouvais aller faire des courses, j'allais à l'église, ma femme allait au travail et faisait des courses, mon fils allait à l'école et à la maison, mais tout le monde était surveillé.

Marcel Petrișor : À cette époque, j'ai réussi à l'emmener en Transylvanie. Nous étions isolés dans une maison de montagne et une nuit, vers trois heures (allez, allez, il faut la raconter celle-là, intervient le p. Calciu), quelqu'un frappe à la porte. Nous savions que nous étions entourés par la sécurité, mais nous nous sommes demandé qui cela pouvait être. J'ouvre la porte et c'est un paysan de Vidra, de l'autre côté de la montagne, à 50 kilomètres de là. C'était l'hiver, il faisait un froid glacial, il y avait de la neige et la Securitate sillonnait les routes. Le paysan est arrivé vers trois heures du matin, quand les coqs dormaient, et quand j'ai ouvert la porte, la première chose que je lui ai dite, c'est « qui êtes-vous ? ». Et le paysan dit : « Je ne suis pas passé chez Hérode »… (Nous rions… Extraordinaire, nous nous exclamons tous à nouveau…)

C'était un paysan de l'Armée du Seigneur, poursuit Petrișor. Et les frères avaient entendu dire que le Père Calciu était là et l'ont envoyé le voir. C'est tout, il voulait le voir et il est reparti, dit Petrișor. « Afin de savoir si j'étais en bonne santé », confirme le père Calciu. C'est tout et il est reparti.

I.G. : Y a-t-il une continuité dans votre conception de la nation, du roumanisme ? Que signifie aujourd'hui la nation et le fait d'être roumain ?

P. Calciu : Mon point de vue, pour lequel je me dispute toujours avec Marcel, est que la nation est un terme politique et que le peuple est un terme mystique. Le peuple ! Je suis pour le peuple. Et j'utilise le terme « nationalisme », mais dans le sens chrétien, c'est-à-dire de respect pour toute nation, et d'affirmation sur le plan international ou mondial, par une présence « personnelle » de notre peuple, et non par la dissolution. Ni par l'agression. Telle est ma position, ma foi, ma ressource : L'Église, la Bible. Enfin, au chapitre 25 de l'Évangile

selon Saint Matthieu, il est dit qu'à l'avènement du Sauveur, les peuples seront appelés en jugement, il n'est pas dit les nations, il est dit les peuples [Et congregabuntur ante eum omnes gentes Mt 25 32 Ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐν τῇ δόξῃ αὐτοῦ, καὶ πάντες οἱ ἅγιοι ἄγγελοι μετ' αὐτοῦ, τότε καθίσει ἐπὶ θρόνου δόξης αὐτοῦ, καὶ συναχθήσεται ἔμπροσθεν αὐτοῦ πάντα τὰ ἔθνη, καὶ ἀφοριεῖ αὐτοὺς ἀπ' ἀλλήλων, ὥσπερ ὁ ποιμὴν ἀφορίζει τὰ πρόβατα ἀπὸ τῶν ἐρίφων, καὶ στήσει τὰ μὲν πρόβατα ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ, τὰ δὲ ἐρίφια ἐξ εὐωνύμων Mt 25 31-33]. Si j'avais pu inventer un autre terme à la place de nationalisme, à partir de la dérivation de « peuple », j'aurais utilisé celui-là. Mais ce n'est pas possible.

Marcel Petrișor : Pour lui, il s'agit de l'identité de la notion de nation avec celle de peuple. À l'époque, il n'y avait pas de notion de nation. Mais le peuple était le support ontologique pour fournir l'argument écrasant du nationalisme. La nation n'est pas une catégorie historique. Elle apparaît dans l'histoire, mais son fondement ontologique est le peuple.

I.G. : Mais en tant qu'idéal historique, par exemple, être Roumain en 1918 signifiait vouloir la Grande Roumanie. Maintenant, qu'est-ce que cela signifierait d'être roumain ?

– La Roumanie forte... dit **Calciu** sérieusement. Mais dure dans l'âme. On ne badine pas avec les Américains. Fort de tes convictions et de ta vision historique.

I.G. : Pères, en 1989, une partie du peuple roumain était coupable. A-t-il eu la possibilité de se débarrasser de cette culpabilité et de vivre en accord avec la vérité ?

– Il l'a eu, dit **Calciu**, mais des forces diaboliques l'en ont empêché... Je ne parle pas, je ne sais pas, de complots internationaux... il y a eu des forces diaboliques à l'intérieur qui ont empêché cette rédemption de la culpabilité. Et ces forces s'exprimaient aussi par la tromperie, la faiblesse morale, par des gens qui prenaient le contrôle... Ils n'étaient rien d'autre que des objets, des instruments (du diable). Même Constantinescu était un instrument. Il a en quelque sorte trompé les attentes du peuple, et la tromperie s'est encore accrue par la suite. Non pas qu'il ait été un homme de mauvaise foi. Ce n'est pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est qu'il était incapable, qu'il ne correspondait pas au moment historique. Bien qu'à l'époque beaucoup d'entre nous aient mis leur espoir en lui et.... je ne dis pas qu'il aurait dû faire des miracles, mais au moins donner de l'espoir, au moins fortifier les choses ? (ou les esprits ? aurait dit le père ?). Bien que j'aie appris plus tard de son entourage qu'il se considérait comme un messager de Dieu. Mais un messager de Dieu qui, je ne sais pas comment le dire, n'a pas réalisé la dimension historique du moment. Il a trahi cet investissement historique. Et ce fut sa « contribution » à la victoire des forces diaboliques.

I-G. : J'ai entendu Ticu Dumitrescu dire à un moment donné que la Révolution a été gagnée par la Securitate. Parlons maintenant de la loi de Ticu dans le domaine de l'église... vous connaissez le désir de ne pas voir les dossiers de ceux qui étaient dans le giron de l'église, afin de ne pas discréditer le sacrement de la confession et notre foi, celle du peuple fidèle. Pensez-vous que ce soit une bonne chose ?

(**Marcel Petrișor** répond) : Laissez-moi vous dire. Si vous regardez dans nos dossiers...

Avez-vous vu vos dossiers ?

Calciu dit non, cela ne l'intéresse pas.

Petrișor poursuivi : Je les ai vus et (cela devait nous suffire) nous sommes tous mis dans le même pot... À l'époque, tout responsable d'une institution était tenu de fournir des informations et était examiné par un homme de la Securitate. Il devait faire un rapport. Par exemple : j'ai entendu dire, mon père, que dans votre paroisse, il y a untel ou untel. Le père Cristescu, par exemple, a répondu : « Oui, j'ai entendu parler de lui, mais je ne sais pas ce qu'il fait. » Et l'officier de sécurité écrivait : cet homme que nous avons pu interroger, à un moment donné, n'a plus voulu nous donner d'informations — même si la personne suivie était de sa paroisse — parce qu'il est tombé malade. Il a plaidé la maladie. Le pauvre prêtre, qui avait peur d'autres questions, a plaidé la maladie. Puis-je dire du prêtre de mon village, ce prêtre Cristescu, qu'il était un mouchard ? Non ! Mais tous les prêtres étaient obligés de recevoir des visiteurs. Ce qu'ils disaient est important. S'ils ont déformé des informations et s'ils ont dit ou signé quelque chose que la Securitate leur a demandé, alors, oui, il y a une sorte de culpabilité ou de lâcheté, parce qu'ils ne pouvaient pas dire non !

– Je pose la question : Les choses sont donc tellement mélangées qu'elles ne seraient plus pertinentes.

On me répond : – Bien sûr que non !

I.G. : Je voulais encore vous demander une chose. Vous vivez en Amérique. Comment avez-vous

quitté ce pays ? Un an après votre résidence forcée, vous avez quitté...

P. Calciu : Un jour, je me suis retrouvé avec l'ambassade américaine chez moi ; ils m'ont dit : « Mon Père, allez tout de suite chercher votre passeport, parce qu'ils ne savaient pas si Ceaușescu allait changer d'avis... la femme et l'enfant ont fait pression sur moi, nous sommes partis, nous avons pris nos passeports et en trois jours nous avons quitté le pays, car les passeports nous attendaient depuis deux ans ».

I.G. : Comment avez-vous été accueilli en Amérique ?

P. Calciu : J'ai été très bien reçu, grâce à Dieu, j'ai eu un évêque qui s'est occupé de moi, qui n'a pas tenu compte de mon interdiction de célébrer et j'ai été une sorte de prêtre missionnaire, à Detroit je suis allé à la paroisse et j'ai parlé, je suis allé en Europe, puis j'ai été accrédité auprès de l'église ici à Washington, le garçon a terminé ses études, il a étudié le droit et il est avocat...

I.G. : La *securitate* a dû vous suivre...

P. Calciu : Oui, il y a eu une tentative d'assassinat, alors la CIA (FBI) m'a dit de quitter Washington, et je suis allé quelque part dans un autre état et je suis resté avec quelques amis, alors j'ai appris d'un transfuge, Liviu Turcu, qui était avec les services en Amérique, qu'il y avait effectivement un complot, mais lui, qui était responsable, s'est opposé à mon assassinat, parce que cela aurait gâché encore plus l'image de la Roumanie. Je dis ce qu'on m'a dit. Je pense que si je n'étais pas parti, il ne se serait rien passé.

I.G. : En parlant de l'Amérique d'aujourd'hui, en tant qu'arbitre mondial, en tant que force qui défend la paix, la démocratie — je sympathise sincèrement avec eux, parce que j'ai survécu à l'ère communiste grâce à leurs produits culturels. Je lisais, j'écoutais leur musique... Ce qu'ils font aujourd'hui, pensez-vous que ce soit justifié ? Leurs interventions dans différentes régions... du monde...

P. Calciu : Ce qui m'a bouleversé, c'est leur intervention au Kosovo. J'ai écrit de nombreux articles et j'ai manifesté, et me suis exprimé par écrit, avec tous nos évêques orthodoxes, je les ai envoyés à la Maison Blanche et aux journaux, mais ils n'ont rien publié, ce qui signifie que la censure est la même qu'ici. Ils n'ont rien publié et n'ont répondu d'aucune manière. J'étais très en colère contre eux. Et sur la guerre aujourd'hui, Bush, qui n'est pas un intellect brillant, avouons-le, est sous l'influence des fondamentalistes protestants, mais il est croyant.

I.G. : Oui, je l'ai souvent entendu citer Isaïe, par exemple...

P. Calciu : – Oui, mais d'autres lui écrivent ces choses, mais il les admet, c'est donc un homme de foi. Et ils le poussent à soutenir Israël, parce qu'Israël doit être purifié pour hâter la venue du Sauveur, comme ils le prétendent. Il voit donc une sorte de mission apocalyptique dans son action là-bas. C'est pourquoi il s'est tourné vers l'Irak, non pas parce que l'Irak représente le plus grand danger, mais parce qu'en vue de cette purification, l'Irak est un danger pour Israël. Que, par exemple, en Irak, 3 % de la population est chrétienne orthodoxe, un ministre et un vice-ministre sont chrétiens orthodoxes... ce qu'en Arabie Saoudite, vous ne pouvez pas être, ils vous pendent immédiatement si vous avez une Bible. Ce ne sont donc pas les chrétiens qui sont persécutés, c'est l'inimitié entre l'Irak et Israël, et le dernier qui est menacée. Israël doit être défendu et purifié, car tant qu'Israël ne sera pas converti au christianisme, la fin ne viendra pas. C'est ce qu'ils essaient de faire, c'est-à-dire de sauver Israël. Cette idée existe depuis longtemps. Lorsque je suis arrivé en Amérique, j'ai entendu cette idée et j'ai été très troublé. Je veux dire que les Palestiniens doivent être chassés d'Israël, que la purification d'Israël de tous les peuples doit être accomplie, afin que la venue du Sauveur puisse être préparée. Bien sûr, je suis convaincu qu'au-delà de cette justification des milieux fondamentalistes américains, il y a des intérêts économiques et politiques, ceux qui jouent sur ce thème sans y croire. Mais j'accorde à Bush cette circonstance. Je pense qu'il est également animé par des intentions religieuses, dans une large mesure...

I.G. : Sont-elles de bon augure ?

P. Calciu : Elles ne sont pas de bon augure, parce que l'Eglise ne reconnaît pas la guerre. Car sinon l'armée romaine aurait conquis les païens et les aurait « christianisés » par la force...

I.G. : Donc Bush est une sorte de zélote, donc...

P. Calciu : – Qu'est-ce qui se passe alors ? Dans les guerres d'aujourd'hui, ce n'est plus seulement armée contre armée. C'est toute la population civile qui souffre. Comme en Serbie. L'armée serbe a très peu souffert. Elle ne s'est pas battue, elle ne s'est pas battue face à face. Et en Irak, je suis convaincu que les civils, les enfants, les femmes

vont souffrir. Surtout s'ils utilisent les civils comme bouclier.

Marcel Petrișor :... ils ne vous donnent même pas ce répit, je veux dire qu'ils vous bombardent à Pâques. Même les païens respectaient les fêtes et jusqu'aux les heures des repas. Les animaux sauvages n'attaquent pas au point d'eau. Dans les guerres que nous avons eues avec les musulmans, on cessait le feu pendant les fêtes. Maintenant, ils ne respectent plus rien. Comment peux-tu être d'accord avec eux quand ceux que tu as attendus si longtemps te bombardent le jour de Pâques.

P. Calciu : Lorsque nous avons protesté, nous avons demandé que les bombardements cessent le jour de Pâques. Parce que c'est ce qui s'est passé lorsque Bush père a bombardé l'Irak ; le jour de Pâques, il a arrêté les bombardements. C'est aussi ce qui a été invoqué. Si certains païens bénéficient de la paix pour leurs fêtes, les chrétiens orthodoxes devraient en faire autant. Au contraire, les bombardements ont été plus intenses. Le comble du cynisme : ils lâchent une bombe sur laquelle ils ont écrit « Joyeuses Pâques ».

I.G. : Terminons par un conseil spirituel, une parole de lumière...

P. Calciu : – Au-delà de toutes les incapacités humaines, au-delà du jeu cruel de l'histoire, Dieu a un plan ! Et je crois que peuple roumain peut accomplir ce plan, sa mission divine, dans le monde oriental. Je suis convaincu que Dieu travaillera dans notre peuple. Parce que je pensais ainsi : pendant la persécution communiste, pendant laquelle des compromis ont été faits, de la part de l'Église, de la part de chaque citoyen, Dieu a envoyé les plus grands maîtres. Des figures d'abbés qui n'ont jamais été égalées : un Cleopa, un Paisie Olaru, un Papacioc, un Argatu, sont des phares extraordinaires. Vous devez savoir qu'aucune autre nation — parce que je suis en contact avec toutes ces églises de convertis américains, et je les envoie en Roumanie, en Russie, ils sont allés partout — aucune autre nation n'a eu autant de pères spirituels que nous. Nous avons été favorisés par Dieu en dépit de toutes les persécutions. C'est pourquoi Dieu prendra soin de notre nation. Croyons en Dieu et gardons l'espoir....

– Dieu aide !

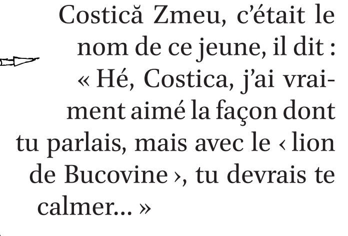
– Et l'amour !, conclut le père.

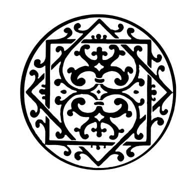
Pendant l'entretien, j'ai eu l'impression que les deux amis que j'avais sous les yeux, côte à côte, comme dans un moment favorable du destin, se connaissaient si bien qu'ils savaient non seulement les mots et les phrases qu'ils allaient dire, mais aussi leurs pensées respectives. J'ai éteint le magnétophone et, pour combler le moment de silence qui a suivi, j'ai dit aux deux invités que notre génération les considère comme des martyrs de la nation roumaine... Ce à quoi Marcel Petrișor, sous le regard complice et brillant du père Calciu, a répondu :

Je dis qu'il faut se calmer avec le martyre !

Lisant la consternation sur mon visage, Marcel Petrișor me dit alors :

Cela s'est passé ainsi : il y avait le vieux Ierhan dans une cellule avec un garçon plus jeune. Et à un moment donné, le vieux Ierhan est emmené au cachot, je ne sais pas pour quelle raison. Finalement, après quelques jours, les gardes le ramènent dans sa cellule. Le pauvre homme, affaibli, à quatre-vingt et quelques années, ne sait que dire... mais son jeune compagnon de cellule n'en peut plus et commence à dire : *Regardez ce que vous avez fait à ce lion de Bucovine, vous êtes coupables* et je ne sais quoi, et *vous êtes des assassins*... et après cela, le peloton, le colonel, Gheorghiu ou Goiciu, qui que ce soit d'autre, est sorti de la cellule... et le vieux Ierhan dit à Costică Zmeu, c'était le nom de ce jeune, il dit : « Hé, Costica, j'ai vraiment aimé la façon dont tu parlais, mais avec le ‹ lion de Bucovine ›, tu devrais te calmer... »





Saint Séraphim de Platina [†1982]

La révélation de Dieu au cœur de l'homme [II/III]

Conférence du Père Seraphim Rose à l'Université de Californie
Santa Cruz - 15 mai 1981

Fr. Seraphim Rose, *God's Revelation to the Human Heart*
St. Herman of Alaska Brotherhood, Platina, 2014, p. 29-39 ¦ traduction: hesychia.eu

La souffrance

Il y a environ un an, j'ai eu une longue conversation avec un jeune Américain pendant un voyage en train. Il m'a rencontré apparemment par hasard (bien sûr, il n'y a pas de hasard dans la vie) et m'a dit qu'il apprenait le russe. C'était un chercheur spirituel qui avait fréquenté toutes sortes de groupes soi-disant chrétiens, qui n'avait trouvé partout qu'hypocrisie et fausseté et qui était prêt à renoncer complètement à la religion. Mais il a entendu dire qu'en Russie, des gens souffraient pour leur foi. Là où il y a de la souffrance, pensait-il, il y a probablement quelque chose de vrai, et il n'y a pas d'imposture comme en Amérique. Il étudia donc le russe dans le but d'aller en Russie et de rencontrer des gens qui étaient de vrais chrétiens. En tant que prêtre orthodoxe russe, j'étais étonné d'entendre cela, car il n'avait jamais vu de pasteur orthodoxe ni assisté à un office orthodoxe. Nous avons eu une longue discussion sur la religion, et j'ai vu que son idée était tout à fait saine : l'idée que la *souffrance* pouvait produire quelque chose d'authentique, alors que notre vie indulgente produit facilement du faux.

Au quatrième siècle, un grand théologien orthodoxe, saint Grégoire de Nazianze (également appelé « le Théologien »), a qualifié notre religion d'« orthodoxie souffrante » - et il en a été ainsi depuis le début, tout au long de l'histoire de l'Église. Les disciples du Dieu crucifié ont souffert de persécutions et de tortures. Presque tous les apôtres sont morts en martyrs, Pierre ayant été crucifié la tête en bas et André sur une croix en forme de « X ». Au cours des trois premiers siècles du christianisme, les croyants se sont réfugiés dans les catacombes et ont enduré d'énormes souffrances. C'est dans les catacombes que les offices divins de l'Église — que nous célébrons aujourd'hui sous une forme qui n'a guère changé depuis cette époque — ont été élaborés dans une atmosphère d'attente constante

de la mort. Après l'âge des catacombes, il y eut la lutte pour conserver la pureté de la foi, lorsque de nombreux hiérarques tentèrent de substituer des opinions personnelles aux enseignements divinement révélés par notre Seigneur Jésus-Christ. Au cours des siècles suivants, les pays orthodoxes ont été envahis par les Arabes, les Turcs, d'autres peuples non chrétiens et, enfin, de nos jours, par les communistes. Le communisme, qui a persécuté la religion comme elle ne l'avait jamais été auparavant, s'est d'abord attaqué précisément aux terres orthodoxes de l'Europe de l'Est. Comme on le voit, notre Foi est donc une Foi *souffrante*, et dans cette souffrance, il se passe quelque chose qui aide le cœur à recevoir la révélation de Dieu.

Qu'est-ce que l'orthodoxie souffrante de la Russie — la religion souffrante que le jeune homme susmentionné voulait voir — a à nous dire aujourd'hui ? La vérité est-elle révélée en Russie à des cœurs aimants ? Selon la logique du monde, il n'y a aucune chance que cela se produise. Le communisme règne d'une main de fer depuis plus de soixante ans et, dès le début, son idée a été d'« éradiquer » la religion. Pendant un certain temps, à la fin des années 1930, il a presque réussi à atteindre cet objectif, laissant très peu d'églises ouvertes. Si l'invasion hitlérienne n'avait pas obligé le peuple russe à devenir patriote et à avoir un autre espoir dans la vie que celui de l'idéologie communiste, l'Église aurait pu être entièrement réduite à la clandestinité. Aujourd'hui, la situation s'est quelque peu améliorée, mais les croyants sont toujours soumis à une forte pression. Dans les années soixante, sous Khrouchtchev, la persécution a repris et environ trois quarts des églises ouvertes à l'époque ont été fermées. À l'heure actuelle [1981], en dehors des villes fréquentées par les touristes (à Moscou ou à Leningrad, par exemple, vous verrez peut-être trente ou quarante églises ouvertes), il y a de grandes villes de province où il n'y a que peu ou pas d'églises. Ainsi, si un croyant veut faire baptiser son enfant, il devra parfois parcourir des centaines de kilomètres.

Je voudrais ici dire un mot sur la façon dont Dieu se révèle actuellement aux chrétiens qui souffrent en Russie. Vous avez probablement tous entendu parler d'Alexandre Soljenitsyne, un grand romancier et penseur russe qui a été exilé de son pays natal en 1975 pour avoir dit la vérité sur la Russie telle qu'il la voyait. Son âge correspond presque exactement à l'âge du régime communiste lui-même, et on ne peut donc pas l'accuser d'avoir des préjugés hérités de son enfance. Il a vécu une vie typique de l'Union soviétique. Né un an après la révolution, il a perdu son père pendant la première guerre mondiale, a étudié les mathématiques pour obtenir un emploi pratique, a servi comme soldat pendant la Deuxième Guerre mondiale et est parti avec l'armée soviétique en Allemagne. En 1945, il a été arrêté pour avoir écrit des remarques irrespectueuses sur la « moustache » (c'est-à-dire Staline) dans des lettres privées, et a passé huit ans dans un camp de concentration.

À la fin de cette peine, en 1953, il a été exilé (ce qui signifie qu'il n'était pas exactement en prison, mais qu'il n'était pas non plus libre d'aller n'importe où) dans une ville du sud du Kazakhstan, à la limite du désert. Il y a contracté un cancer et a failli en mourir, mais il a été guéri dans une clinique de cancérologie (sur laquelle il a écrit un roman, *Le Pavillon des cancéreux*). Dans ce lieu d'exil, il enseigne les mathématiques et la physique, et écrit en secret des romans et des récits. Après la mort de Staline, il y a eu une période temporaire de « dégel » ou « d'adoucissement », et il a été libéré et autorisé à publier un livre en Russie, en 1961. On découvrit alors qu'il était plus « dissident » que le gouvernement communiste ne le souhaitait, et il ne fut plus autorisé à publier quoi que ce soit d'autre. Ses romans ont toutefois commencé à être publiés en dehors de la Russie. Cela en fit une célébrité très gênante pour les autorités soviétiques, en particulier lorsqu'il reçut le prix Nobel en 1970 et ne fut pas autorisé à le recevoir en personne. En 1975, il est finalement exilé de force, avec un préavis de quelques jours, et envoyé en Allemagne de l'Ouest.

Soljenitsyne vit aujourd'hui dans le Vermont, où il continue à écrire. Il s'est adressé à l'Occident sur un sujet très important : la signification de l'expérience athée en Russie. Il considère cette expérience non pas d'abord d'un point de vue politique, mais d'un point de vue plus terre-à-terre et même spirituel. D'une certaine manière, il est un symbole du renouveau orthodoxe contemporain en Russie, parce qu'il a subi les souffrances de plus de soixante ans du peuple russe, et qu'il en est sorti indemne. Il a une foi chrétienne très forte et un message au monde basé sur son expérience. Son livre monumental, l'*Archipel du Goulag*, devrait être lu par tous ceux qui souhaitent comprendre l'athéisme tel qu'il a été pratiqué en Russie et ce qu'il fait à l'âme humaine.

Soljenitsyne n'est pas amer à propos de ses expériences dans le camp de prisonniers et celles vécues par la suite : il en est sorti vainqueur parce qu'il a acquis la foi chrétienne. Il voit que le système de l'athéisme n'est pas seulement quelque chose de russe, mais une catégorie universelle de l'âme humaine. Une fois que vous avez l'idée que l'athéisme est vrai et qu'il n'y a pas de Dieu, alors

— comme Dostoïevski l'a écrit dans ses romans — tout devient permis : il devient possible d'expérimenter tout ce qui vous vient à l'esprit, toute nouvelle inspiration, toute nouvelle façon de voir les choses, tout nouveau type de société.

L'intérêt de Soljenitsyne est qu'il montre qu'une fois que l'athéisme devient la philosophie dominante et qu'apparaît l'idée que toute religion doit être exterminée (ce qui est le centre de l'idéologie communiste), alors il doit y avoir des camps de prisonniers. L'homme veut la religion, et si elle lui est interdite, il faut l'en débarrasser d'une manière ou d'une autre. Par conséquent, puisque l'athéisme est fondé sur le mal dans la nature de l'homme, le système carcéral du « Goulag » est l'expression naturelle de l'expérience athée en Russie.

Mais c'est là un point secondaire. Je voudrais surtout parler de ce qui est arrivé à Soljenitsyne (au sens religieux du terme) lorsqu'il est allé en prison, car c'est là que Dieu lui a été révélé. En même temps que le Goulag révèle le mal dans la nature de l'homme, il est aussi le point de départ de la renaissance spirituelle de l'homme. C'est ce qui rend la renaissance spirituelle qui se produit actuellement en Russie beaucoup plus profonde que les divers « renouveaux spirituels » qui se produisent dans le monde libre. Soljenitsyne lui-même raconte comment il est venu à la foi :

> *Dans ce retour sur mon passé, je m'aperçus que, durant toute ma vie consciente, je n'avais jamais compris ni mon être ni mes aspirations. Longtemps j'ai pris pour un bien ce qui causait ma perte, et sans cesse j'allais à l'encontre de ce qui m'était réellement utile. Mais, comme les vagues de la mer renversent le baigneur inexpérimenté et le rejettent sur la grève, de même les coups douloureux du sort me ramenaient sur la terre ferme. C'est à ce prix seulement que j'ai pu parcourir le chemin que j'avais, en fait, toujours voulu.*
>
> *L'échine courbée, presque brisée, j'ai pu tirer de mes années de prison la connaissance suivante : comment l'homme devient bon ou méchant. Enivré par les succès de jeunesse, me sentant infaillible, je fus souvent cruel. Abusant du pouvoir, j'ai tué et violé. Dans mes pires actions, j'étais persuadé de bien agir, bardé d'arguments solides. Sur la paille pourrissante de la prison, j'ai ressenti pour la première fois le bien remuer en moi. Peu à peu j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Cette ligne est mobile, elle oscille en nous avec les années. Dans un cœur envahi par le mal, elle préserve un bastion du bien. Dans le meilleur des cœurs — un coin d'où le mal n'a pas été déraciné.* ✠

✠ Alexandre Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag*, 1918-1956, Troisième et quatrième parties, France Loisirs, Paris, 1974, p. 459

Cette observation est bien plus profonde que tout ce que nous, Occidentaux, pourrions dire sur la base de notre propre expérience. Elle est plus profonde parce qu'elle est fondée sur la *souffrance*, qui est la réalité de la condition humaine et le début de la véritable vie spirituelle. Le Christ lui-même est venu à une vie de souffrance et à la Croix ; et l'expérience en Russie permet à ceux qui la vivent de le voir profondément. C'est pourquoi le réveil chrétien en Russie est une chose si profonde.

La renaissance

Je voudrais maintenant dire un mot sur un homme plus simple, Yuri Mashkov, qui raconte sa conversion en Russie. Il a été exilé de force de Russie il y a trois ans et, alors qu'il avait encore une quarantaine d'années, il a été atteint d'un cancer et est décédé l'année dernière. Trois mois après son arrivée dans ce pays, il a donné une conférence dans laquelle il a raconté comment il est venu à la foi, c'est-à-dire comment Dieu lui a été révélé à travers ses souffrances. Il avait été invité à prendre la parole lors d'une conférence russe dans le New Jersey en 1978, et lorsqu'il est venu à cette conférence, il a dit aux gens qu'avant de venir, il ne savait pas ce qu'il allait dire. « J'étais troublé », a-t-il déclaré. « Il me semblait que je n'avais rien à vous dire. J'ai passé la première moitié de ma vie à étudier et la seconde moitié dans les prisons et les camps de concentration politique du Goulag. En effet, que puis-je dire à des gens qui sont plus instruits que moi, plus érudits et encore mieux informés sur les événements de l'Union soviétique ? »

Nous pouvons voir ici un contraste avec ce qui se passe en Occident. Il est vrai que de nombreuses personnes en Occident se convertissent à l'orthodoxie. En général, ils ont une large connaissance théorique de l'orthodoxie, mais pas cette expérience de la souffrance et du fait de devoir vraiment « payer pour ce que l'on obtient ». Yuri, quant à lui, ne parle pas à partir de livres, mais à partir de sa propre expérience.

« C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas écrire mon discours, mais de dire tout ce que Dieu mettrait dans mon âme. Et alors que nous nous éloignions à toute vitesse de Bridgeport, Connecticut, dans une splendide voiture roulant sur une autoroute étonnante au milieu d'une nature luxuriante, j'ai compris que toute ma vie spirituellement tourmentée dans le ‹ paradis › communiste, mon cheminement de l'athéisme et du marxisme à la foi orthodoxe… sont les seules informations précieuses qui peuvent vous intéresser. Ma vie n'a d'intérêt que dans la mesure où elle est une goutte d'eau dans l'océan de la renaissance religieuse russe ».

Yuri raconte ensuite sa vie :

> *« Je suis né en cette année sanglante de 1937 dans le district de Ramenskiy, village de Klicheva, à 45 kilomètres de Moscou (vers Riazan). Mon père, forgeron de profession, a disparu pendant la guerre et je ne me souviens pas de lui ; ma mère, ouvrière, était, à mon avis, indifférente à la religion. Ma grand-mère, il est vrai, était croyante ». (En fait, en Russie, on trouve presque toujours une grand-mère ou une mère religieuse qui ramène souvent la famille à la foi). « … mais elle n'avait aucune autorité à mes yeux, car elle était totalement analphabète. Bien sûr, j'ai été baptisé dans mon enfance, mais au cours de ma scolarité, j'ai enlevé ma croix et jusqu'à l'âge de 25 ans, j'ai été un athée convaincu. Après avoir terminé une école de sept ans, j'ai eu la chance d'entrer à l'école supérieure d'art et d'industrie de Moscou (l'ancienne école Stroganov), où j'ai étudié cinq ans sur sept. Ainsi, extérieurement, ma vie a commencé avec succès. Le fait que j'aie réussi, à 15 ans, à entrer à l'école des beaux-arts, malgré l'énorme concurrence, était considéré par tous comme une chance, qui ne revenait qu'à très peu de gens. Avec le temps, je devais obtenir un diplôme d'artiste (architecte d'intérieur) et travailler dans mon domaine de prédilection. »*

Il s'agit là d'une biographie universitaire soviétique typique. En Union soviétique, la vie universitaire est prise très au sérieux : si vous réussissez, vous obtenez un « billet ouvert » pour de nombreuses bonnes choses dans la vie soviétique, et si vous échouez, vous obtenez un emploi tel que le nettoyage des rues.

> *« Mais la vie soviétique ennuyeuse et l'insatisfaction spirituelle, poursuit Yuri, ne me donnaient pas la paix, et quelque part à la fin de 1955, dans ma dix-neuvième année, il s'est produit un événement, extérieurement imperceptible, qui a cependant bouleversé ma vie et m'a (finalement) amené ici. Cet événement s'est produit dans mon âme et a consisté dans le fait que j'ai compris dans quel type de société je vivais. Mais la vie soviétique ennuyeuse et l'insatisfaction spirituelle ne me laissaient pas de répit et, à la fin de l'année 1955, alors que j'avais 19 ans, il s'est produit un événement, imperceptible extérieurement, qui a pourtant bouleversé ma vie et m'a amenée ici. Cet événement s'est produit dans mon âme : j'ai réalisé dans quel type de société je vivais. Contrairement à toute la propagande soviétique enragée, j'ai réalisé que je vivais dans un régime d'impuissance et de cruauté absolues.*
>
> *De nombreux étudiants sont arrivés à cette conclusion à l'époque et, avec le temps, j'ai trouvé des gens qui partageaient mes idées et qui, comme moi, considéraient qu'il était de leur devoir d'informer les gens de leur découverte et de contrecarrer, d'une manière ou d'une autre, le mal qui triomphait. » (Cela reflète bien sûr le courant idéaliste de la jeunesse, que l'on retrouve également dans le monde occidental). « Mais le KGB surveille de très près tous les citoyens de l'URSS, et lorsque nous nous sommes réunis le 7 novembre 1958, lors de la réunion d'organisation pour aborder la question du samizdat clandestin, six d'entre nous ont été arrêtés et tous ceux qui ne se sont pas repentis ont été condamnés à la peine la plus lourde pour propagande antisoviétique — sept ans de camp de concentration. C'est ainsi qu'a commencé un nouveau chemin dans ma vie. »*

Jusqu'ici, il convient de noter qu'il n'y a aucune conversion religieuse. Youri n'est encore qu'un jeune idéaliste qui a soudainement été « écrasé » et envoyé au goulag.

> *« Nous étions tous athées et marxistes de l'obédience « eurocommuniste », c'est-à-dire que nous pensions que le marxisme était la bonne doctrine, celle qui menait le peuple vers un avenir radieux, vers le royaume de la liberté et de la justice, et pour une raison ou une autre, les méchants de Moscou ne voulaient pas mettre en œuvre cette doctrine dans la vie. C'est ainsi qu'au camp de concentration, cette perception en chacun de nous est morte complètement et pour toujours. »*

Je n'aborderai pas ici la question ou la philosophie du communisme, mais je me contenterai de noter que Youri était réduit à un état de désespoir. Il a perdu la foi en ce qu'il avait cru pendant sa formation : le communisme est un enseignement idéaliste qui apporte le bonheur et la paix. Il a vu que, dans la pratique, le communisme n'était pas

ce qu'il prétendait être. C'est alors que quelque chose a commencé à se produire dans son âme.

« Je voudrais vous parler un peu du processus de réveil spirituel, afin que vous puissiez voir avec quelle inévitabilité il se produit chez les Russes. Après tout, nous ne sommes pas les seuls, moi et mes associés, à avoir parcouru le chemin spirituel qui mène du marxisme à la foi religieuse. Le hiérodiacre Varsonofii [Игу́мен Варсоно́фий], bien connu en Occident, n'est autre que Boris Khaibulin [Бори́с Хайда́рович Хайбу́лин], qui est arrivé au camp en tant qu'athée et marxiste, mais a été libéré en tant que chrétien orthodoxe ; l'ancien éditeur du magazine « Vetche » [Вече] Vladimir Osipov [Влади́мир Никола́евич О́сипов] est également arrivé au camp en tant qu'athée et marxiste, mais a quitté le camp en tant que croyant (pour les autres, que vous ne connaissez pas, nous n'avons pas le temps d'en parler maintenant). Il s'agit d'un phénomène typique des camps politiques soviétiques.

Que se passe-t-il donc pour le peuple russe ? Le processus de renaissance spirituelle se déroule en deux étapes. Tout d'abord, nous reconnaissons l'essence du marxisme et nous nous libérons de toute illusion à son sujet. Par une analyse profonde et réfléchie, nous apprenons que le marxisme, dans son essence, est un enseignement complet du totalitarisme, c'est-à-dire de l'esclavage communiste absolu, et que tout parti communiste, dans n'importe quel pays, qui entreprend de mettre en œuvre le programme marxiste, devra répéter tout ce que les communistes de Moscou ont fait et font, ou devra abandonner le marxisme et se liquider lui-même. Ayant compris cette vérité, généralement simple, nous perdons le terrain idéologique qui nous servait de fondation pour nous opposer à l'esclavage marxiste. Nous tombons dans un vide spirituel, qui entraîne une crise encore plus profonde. »

Youri raconte ensuite comment il a lui-même commencé à entrer dans cette crise profonde : « après la libération du camp, la perspective pour nous est telle qu'on ne peut la souhaiter même à nos ennemis : soit d'être renvoyés au camp et d'y rester jusqu'à la fin de la vie, soit de mourir dans un établissement psychiatrique, soit d'être tués sans procès par les tchékistes. »

« Dans cette situation de crise spirituelle et de désespoir, l'homme russe est inévitablement confronté à la question principale de son rôle dans le monde : pourquoi, en fait, vivre, s'il n'y a pas de salut ?

Et quand arrive ce moment terrible, chacun de nous sent que la mort l'a vraiment pris à la gorge : s'il n'y a pas un sursaut spirituel, la vie est finie, car sans Dieu, non seulement « tout est permis », mais la vie en tant que telle n'a pas de valeur et pas de sens. J'ai observé dans le camp comment les gens devenaient fous et se suicidaient. Moi-même, j'ai clairement ressenti que si, à la fin, j'arrive à la conviction ferme et définitive que Dieu n'existe pas, je serai simplement obligé de me suicider, parce qu'un être raisonnable a honte et est humilié de se livrer à un tel processus de cannibalisation douloureuse et dépourvue de sens.

Ainsi, à la deuxième étape de la renaissance spirituelle, nous apprenons que l'athéisme, pensé jusqu'à sa fin logique, conduit inévitablement une personne à la mort, parce qu'il s'agit d'une doctrine complète de l'immoralité, du mal et de la mort. Et j'étais également préparé à une issue tragique (suicide ou folie), si, par chance, le 1er septembre 1962 ne se produisait pas dans ma vie le plus grand des miracles. Ce jour-là, il n'y a pas eu d'événement, rien d'extérieur, j'étais seul à réfléchir à mon problème : « être ou ne pas être ? » À cette époque, j'avais déjà pleinement réalisé le salut par la foi en Dieu, je voulais vraiment croire en Lui — mais... je ne pouvais pas me duper moi-même : il n'y avait pas de foi. Et soudain, il y a eu une seconde où, comme si c'était la première fois, j'ai eu une révélation (comme si la porte d'une pièce sombre s'ouvrait sur une rue ensoleillée), et dans la seconde suivante, j'ai su avec certitude que Dieu existe et que Dieu est Jésus-Christ de l'orthodoxie, et non un dieu hindou, bouddhiste ou autre. J'appelle ce moment le plus grand miracle parce que cette connaissance exacte m'est venue non pas par la raison (je le sais avec certitude), mais d'une autre manière, et je ne peux pas expliquer ce moment de manière rationnelle. En outre, la croyance même en Dieu, la connaissance exacte et inébranlable de la réalité de Dieu est également inexplicable rationnellement : c'est un miracle incontestable. C'est ainsi qu'a commencé ma nouvelle vie spirituelle, qui m'a aidé à supporter treize années supplémentaires de vie en camp et en prison, d'émigration forcée et qui, je l'espère, m'aidera à supporter toutes les difficultés de la vie d'émigrant.

Et ce « moment de foi », ce grand miracle, est aujourd'hui vécu par des milliers de personnes en Russie, et pas seulement dans les camps de concentration et les prisons. Après tout, Igor Ogurtsov [И́горь Вячесла́вович Огурцо́в], le fondateur de l'Union chrétienne sociale, n'a pas trouvé la foi dans un camp, mais à l'université. Le renouveau religieux est un phénomène typique de

la Russie d'aujourd'hui. Tout ce qui est spirituellement vivant retourne inévitablement à Dieu. Et il est évident qu'un tel miracle salvateur, en dépit de toute la puissante politique communiste, ne peut être le fait que du Dieu tout-puissant, qui n'a pas laissé notre peuple dans de terribles souffrances et sans défense contre de nombreux ennemis. »

Voici ce que je vous conseille, ce que je ne cesserai pas de vous conseiller, à savoir, que vous ne vous borniez pas à écouter ce qu'on vous dit ici, mais que, rentrés à la maison, vous vaquiez assidûment à la lecture des divines Ecritures. Je n'ai jamais manqué d'inculquer cette habitude à tous ceux qui ont eu avec moi des rapports particuliers. Et qu'on ne m'apporte pas d'insipides et blâmables excuses : « Je suis cloué au tribunal, je manie les affaires publiques, j'ai une femme, j'élève des enfants, j'ai le souci d'un train de maison, je suis homme du monde: lire les saintes Ecritures ! ce n'est pas mon affaire; cela regarde les personnes qui ont dit adieu au monde, qui se sont retirées au sommet des montagnes pour y mener une vie de perpétuelle tranquillité ! ... » Que dites-vous là, mon cher? Ce n'est pas votre affaire, parce que vous êtes tiraillé par mille sollicitudes ! Mais c'est votre affaire bien plus que celle des solitaires : ceux-ci n'ont pas besoin du secours des saintes Ecritures comme vous, qui êtes enveloppé par le tourbillon des soucis temporels. Les moines, débarrassés du forum et de ses agitations, les moines, qui ont fixé leur tente au désert et renoncé au commerce des autres hommes, les moines, qui consacrent à la méditation leur vie libre, sereine et tranquille, les moines, parvenus en quelque sorte au port de la vie, sont en possession d'un état pleinement assuré; mais nous, ballottés par les flots de la pleine mer, entravés bon gré mal gré par d'innombrables péchés , nous avons besoin de chercher dans les Ecritures un secours incessant.

Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur Lazare,* 3 1

ІС·ХС НІ·КА

Yuri Mashkov [1937-1980] [Машков Юрий Тимофеевич]

« Une voix en provenance de la mère patrie »

Discours au 2e Congrès de la Communauté orthodoxe russe

La Renaissance Russe — Русское козрождение, ПАРИЖ · МОСКВА · НЬЮ-ЙОРК, 1978, no. 4, pp. 12-19

Honorables Pères et chers compatriotes !

J'ai émigré de l'Union soviétique il y a un an et je ne suis en Amérique que depuis trois mois. Pendant la première moitié de ma vie, j'ai étudié, et pendant la seconde moitié, j'ai séjourné dans les prisons et les camps de concentration politique du Goulag. Aujourd'hui, les seules informations précieuses qui peuvent vous intéresser concernent ma vie spirituelle dans le « paradis » communiste, ma conversion de l'athéisme et du marxisme à la foi orthodoxe et au nationalisme russe. Ma vie n'est intéressante que dans la mesure où elle est une goutte d'eau dans la mer du renouveau religieux et national russe.

Je suis né en cette année sanglante de 1937 dans le district de Ramenskiy, village de Klicheva, à 45 kilomètres de Moscou (vers Riazan). Mon père, forgeron de profession, a disparu pendant la guerre et je ne me souviens pas de lui ; ma mère, ouvrière, était, à mon avis, indifférente à la religion. Ma grand-mère, il est vrai, était croyante, mais elle n'avait aucune autorité à mes yeux, car elle était totalement analphabète. Bien sûr, j'ai été baptisé dans mon enfance, mais au cours de ma scolarité, j'ai enlevé ma croix et jusqu'à l'âge de 25 ans, j'ai été un athée convaincu. Après avoir terminé une école de sept ans, j'ai eu la chance d'entrer à l'école supérieure d'art et d'industrie de Moscou (l'ancienne école Stroganov), où j'ai étudié cinq ans sur sept. Ainsi, extérieurement, ma vie a commencé avec succès. Le fait que j'aie réussi, à 15 ans, à entrer à l'école des beaux-arts, malgré l'énorme concurrence, était considéré par tous comme une chance, qui ne revenait qu'à très peu de gens. Avec le temps, je devais obtenir un diplôme d'artiste (architecte d'intérieur) et travailler dans mon domaine de prédilection. Mais la vie soviétique ennuyeuse et l'insatisfaction spirituelle ne me laissaient pas de répit et, à la fin de l'année 1955, alors que j'avais 19 ans, il s'est produit un événement, imperceptible extérieurement, qui a pourtant bouleversé ma vie et m'a amenée ici. Cet événement s'est produit dans mon âme : j'ai réalisé dans quel type de société je vivais. Contrairement à toute la propagande soviétique enragée, j'ai réalisé que je vivais dans un régime d'impuissance et de cruauté absolues.

De nombreux étudiants sont arrivés à cette conclusion à l'époque et, avec le temps, j'ai trouvé des gens qui partageaient mes idées et qui, comme moi, considéraient qu'il était de leur devoir d'informer les gens de leur découverte et de contrecarrer, d'une manière ou d'une autre, le mal qui triomphait. Mais le KGB surveille de très près tous les citoyens de l'URSS, et lorsque nous nous sommes réunis le 7 novembre 1958, lors de la réunion d'organisation pour aborder la question du samizdat

clandestin, six d'entre nous ont été arrêtés et tous ceux qui ne se sont pas repentis ont été condamnés à la peine la plus lourde pour propagande antisoviétique — 7 ans de camp de concentration. C'est ainsi qu'a commencé un nouveau chemin dans ma vie.

Nous étions tous athées et marxistes de l'obédience « eurocommuniste », c'est-à-dire que nous pensions que le marxisme était la bonne doctrine, celle qui menait le peuple vers un avenir radieux, vers le royaume de la liberté et de la justice, et pour une raison ou une autre, les méchants de Moscou ne voulaient pas mettre en œuvre cette doctrine dans la vie. C'est ainsi qu'au camp de concentration, cette perception en chacun de nous est morte complètement et pour toujours.

Je voudrais vous parler un peu du processus de réveil spirituel, afin que vous puissiez voir avec quelle inévitabilité il se produit chez les Russes. Après tout, nous ne sommes pas les seuls, moi et mes associés, à avoir parcouru le chemin spirituel qui mène du marxisme à la foi religieuse. Le hiérodiacre Varsonofii [Игу́мен Варсоно́фий], bien connu en Occident, n'est autre que Boris Khaibulin [Бори́с Хайда́рович Хайбу́лин], qui est arrivé au camp en tant qu'athée et marxiste, mais a été libéré en tant que chrétien orthodoxe ; l'ancien éditeur du magazine « Vetche » [Вече] Vladimir Osipov [Влади́мир Никола́евич О́сипов] est également arrivé au camp en tant qu'athée et marxiste, mais a quitté le camp en tant que croyant (pour les autres, que vous ne connaissez pas, nous n'avons pas le temps d'en parler maintenant). Il s'agit d'un phénomène typique des camps politiques soviétiques.

Que se passe-t-il donc pour le peuple russe ? Le processus de renaissance spirituelle se déroule en deux étapes. Tout d'abord, nous reconnaissons l'essence du marxisme et nous nous libérons de toute illusion à son sujet. Par une analyse profonde et réfléchie, nous apprenons que le marxisme, dans son essence, est un enseignement complet du totalitarisme, c'est-à-dire de l'esclavage communiste absolu, et que tout parti communiste, dans n'importe quel pays, qui entreprend de mettre en œuvre le programme marxiste, devra répéter tout ce que les communistes de Moscou ont fait et font, ou devra abandonner le marxisme et se liquider lui-même. Ayant compris cette vérité, généralement simple, nous perdons le terrain idéologique qui nous servait de fondation pour nous opposer à l'esclavage marxiste. Nous tombons dans un vide spirituel, qui entraîne une crise encore plus profonde.

Une fois dans le camp, nous, Russes, nous nous retrouvons entourés d'ennemis, car les nationalistes de tous bords (Ukrainiens, Baltes, Arméniens, Ouzbeks et autres), n'ayant pas compris l'unicité historique de la dictature marxiste, ont pris le chemin du moindre effort mental, identifiant la puissance internationale à la monarchie orthodoxe et nous accusant, nous, Russes, de chauvinisme. Ainsi, vous ne voyez nulle part le salut : d'un côté, les communistes nous détruisent, de l'autre, les nationalistes nous préparent la même chose. Et après la libération du camp, la perspective pour nous est telle qu'on ne peut la souhaiter même à nos ennemis : soit d'être renvoyés au camp et d'y rester jusqu'à la fin de la vie, soit de mourir dans un établissement psychiatrique, soit d'être tués sans procès par les tchékistes. Dans cette situation de crise spirituelle et de désespoir, l'homme russe est inévitablement confronté à la question principale de son rôle dans le monde : pourquoi, en fait, vivre, s'il n'y a pas de salut ?

Et quand arrive ce moment terrible, chacun de nous sent que la mort l'a vraiment pris à la gorge : s'il n'y a pas un sursaut spirituel, la vie est finie, car sans Dieu, non seulement « tout est permis », mais la vie en tant que telle n'a pas de valeur et pas de sens. J'ai observé dans le camp comment les gens devenaient fous et se suicidaient. Moi-même, j'ai clairement ressenti que si, à la fin, j'arrive à la conviction ferme et définitive que Dieu n'existe pas, je serai simplement obligé de me suicider, parce qu'un être raisonnable a honte et est humilié de se livrer à un tel processus de cannibalisation douloureuse et dépourvue de sens.

Ainsi, à la deuxième étape de la renaissance spirituelle, nous apprenons que l'athéisme, pensé jusqu'à sa fin logique, conduit inévitablement une personne à la mort, parce qu'il s'agit d'une doctrine complète de l'immoralité, du mal et de la mort. Et j'étais également préparé à une issue tragique (suicide ou folie), si, par chance, le 1er septembre 1962 ne se produisait pas dans ma vie le plus grand des miracles. Ce jour-là, il n'y a pas eu d'événement, rien d'extérieur, j'étais seul à réfléchir à mon problème : « être ou ne pas être ? » À cette époque, j'avais déjà pleinement réalisé le salut par la foi en Dieu, je voulais vraiment croire en Lui — mais… je ne pouvais pas me duper moi-même : il n'y avait pas de foi. Et soudain, il y a eu une seconde où, comme si c'était la première fois, j'ai eu une révélation (comme si la porte d'une pièce sombre s'ouvrait sur une rue ensoleillée), et dans la seconde suivante, j'ai su avec certitude que Dieu existe et que Dieu est Jésus-Christ de l'orthodoxie, et non un dieu hindou, bouddhiste ou autre. J'appelle ce moment le plus grand miracle parce

que cette connaissance exacte m'est venue non pas par la raison (je le sais avec certitude), mais d'une autre manière, et je ne peux pas expliquer ce moment de manière rationnelle. En outre, la croyance même en Dieu, la connaissance exacte et inébranlable de la réalité de Dieu est également inexplicable rationnellement : c'est un miracle incontestable. C'est ainsi qu'a commencé ma nouvelle vie spirituelle, qui m'a aidé à supporter treize années supplémentaires de vie en camp et en prison, d'émigration forcée et qui, je l'espère, m'aidera à supporter toutes les difficultés de la vie d'émigrant.

Et ce « moment de foi », ce grand miracle, est aujourd'hui vécu par des milliers de personnes en Russie, et pas seulement dans les camps de concentration et les prisons. Après tout, Igor Ogurtsov [И́горь Вячесла́вович Огурцо́в], le fondateur de l'*Union chrétienne sociale*, n'a pas trouvé la foi dans un camp, mais à l'université. Le renouveau religieux est un phénomène typique de la Russie d'aujourd'hui. Tout ce qui est spirituellement vivant retourne inévitablement à Dieu. Et il est évident qu'un tel miracle salvateur, en dépit de toute la puissante politique communiste, ne peut être le fait que du Dieu tout-puissant, qui n'a pas laissé notre peuple dans de terribles souffrances et sans défense contre de nombreux ennemis. À cet égard, je voudrais vous faire part de certaines de mes réflexions.

Lorsque j'ai été amené dans un camp de concentration pour la première fois en 1959, j'ai rencontré des jeunes hommes russes qui cherchaient passionnément la vérité, c'est-à-dire des réponses aux questions les plus brûlantes sur le sens de la vie, en particulier à la question : « Qu'est-ce que le pouvoir soviétique ? » Et parmi les nombreuses réponses, j'ai été frappé par l'une d'entre elles : le pouvoir soviétique est une expérience visant à vérifier si l'homme a été créé par Dieu et si la foi religieuse est son principal besoin, ou si l'homme descend d'un animal et s'il peut redevenir un animal. Cette hypothèse m'a alors terriblement indigné : pensez seulement ! tant d'atrocités et de crimes commis par les communistes, tant de sang versé par eux — et tout cela au nom d'une quelconque expérience ?! Mais lorsque je pense maintenant au glorieux anniversaire du 1000e anniversaire du baptême de notre peuple, cette hypothèse se bouscule compulsivement dans mon esprit, et je crois maintenant comprendre pourquoi. En effet, indépendamment de la volonté et contre la volonté des communistes, une expérience historique de grande importance a eu lieu. Après avoir imposé leur pouvoir despotique impie à notre peuple, les communistes se sont fixé comme objectif principal la destruction de la foi en Dieu et la création d'un homme « nouveau », c'est-à-dire, comme le montrent soixante années d'expérience, la création d'une bête prédatrice, prête à commettre n'importe quel crime pour son propre bénéfice.

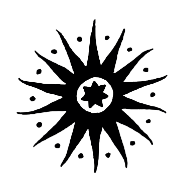
C'est sur de tels prédateurs que l'esclavage communiste est maintenu, et ils voudraient transformer l'humanité entière en un troupeau d'animaux, afin que leur pouvoir cruel se répande sur toute la planète et soit perpétué à jamais. Dans l'histoire de l'humanité, il y a eu et il y a déjà eu des régimes despotiques, mais jamais le but n'a été aussi décisif et direct : détruire sur la terre l'œuvre de Dieu — sa Sainte Église, la Sainte Russie et tout ce qu'il y a de divin dans la personne humaine. Et c'est dans ce but que les dictateurs ont fait tout ce qu'il est possible de faire sur ce terrain, avec une autorité absolue : presque toutes les églises de Russie sont détruites ou transformées pour tromper les étrangers ; la prêtrise et le monachisme fidèles à Dieu sont détruits ou bannis ; toute la littérature religieuse est retirée ; la prédication religieuse est persécutée comme le crime le plus dangereux, et la propagande athée basée sur le mensonge et la calomnie est menée 24 heures sur 24 par tous les moyens d'information (plus précisément - de désinformation) depuis plus de 60 ans ; notre peuple est privé de pastorat spirituel, et des bêtes prédatrices tourmentent et tuent toutes les personnes spirituellement vivantes et douées de créativité ; des enfants sont enlevés à des parents pieux afin de molester leurs âmes dans des pensionnats fermés, et les parents, pour leur piété, sont cachés dans des prisons. Quel peuple a toléré de telles tortures, de tels abus ?! En vérité, une telle entreprise diabolique est la meilleure preuve de l'élection du peuple russe par Dieu ! Et qu'ont obtenu les serviteurs de Satan ? Ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils n'ont pas pu vaincre la foi russe et l'Église russe. Malgré toute la puissance terrestre et diabolique, ils n'ont pas atteint leur objectif principal ! Ils n'ont pas réussi à transformer l'homme russe en une bête sans âme, en un exécutant aveugle de plans infâmes. Au contraire, il existe un processus inexorable de retour à Dieu. Les succès extérieurs et temporaires des communistes ne font que souligner leur défaite spirituelle totale. Oui, ils torturent et tuent le corps et l'âme de la Russie, mais ils ne peuvent pas tuer et conquérir l'Esprit immortel de la Russie et, sans le vouloir, ils ne font que déposer la couronne royale de la Vie éternelle sur les têtes des martyrs russes. N'est-ce pas là une victoire de la Sainte Russie sur le diable et ses serviteurs ?! N'est-ce pas le triomphe de la foi du Christ sur le darwinisme du diable ? Et, attirant dans leurs rangs tous les morts spirituels, les communistes ne font que nettoyer notre peuple, de la

même façon que l’aimant nettoie la farine de blé, en attirant à lui les résidus métalliques.

Lorsque je pense au 1000e anniversaire du baptême de la Russie, je constate que notre histoire passe entre deux pôles spirituels extrêmes : la libre adhésion de notre peuple à Dieu par l’intermédiaire du saint prince Vladimir et l’asservissement sanglant de la Russie par le diable, avec l’aide de l’impie marxiste Vladimir Lénine. Deux Vladimir, deux esprits — un saint et l’autre impie — déterminent notre destin historique. Saint Vladimir nous a donné la garantie de la vie éternelle avec Dieu, l’impie essaie de détruire l’œuvre du saint et de détruire notre peuple pour toujours. Et pas seulement notre peuple : le nom même de « Vladimir » (владеть миром) prédit l’issue ultime de la lutte des deux Vladimir, pour le destin de l’humanité entière (l’esprit qui, à la fin, triomphera sur tout l’univers). Et la forme plus ancienne de ce nom (« Володимер » , владеющий мерой) indique que le prince et le marxiste incarnaient en eux une pleine mesure de sainteté et de démonisme, l’esprit de Dieu et l’esprit du diable. Et en effet, qui pourrait dire que « toute idée religieuse, toute idée de n’importe quel petit bon dieu, toute coquetterie même avec un petit bon dieu est une inénarrable abomination, accueillie avec une tolérance particulière (et souvent même favorablement) par la bourgeoisie *démocratique*, voilà pourquoi justement c’est la plus dangereuse abomination, la plus ignoble ‹ contagion › » ✠, sinon un véritable représentant du diable.

Les marxistes affirment jour et nuit que la cause de Marx et de Lénine vit et vivra éternellement. Mais il s’agit là d’un mensonge communiste. En fait, la croyance dans le marxisme-léninisme, dans l’œuvre du diable, est restée en Russie le fief d’individus de peu d’esprit. La cause du Vladimir démoniaque est depuis longtemps spirituellement morte, et les murs de l’empire du diable ne tiennent que par des baïonnettes et des tromperies. Et l’Église de Dieu, la Sainte Russie, invaincue et invincible par toute puissance diabolique, non seulement vit dans les mâchoires de la bête, mais croît et se renforce grâce à l’afflux de jeunes forces qui reviennent à Dieu après des errances stériles et ruineuses dans les bidonvilles et les déserts marxistes. En fait, en Russie, seule la cause de saint Vladimir est vivante et le restera jusqu’au Jugement de Dieu. Et le fait que nous, les orthodoxes russes, soyons entourés de toutes parts par des esprits malveillants et des ennemis, et comme laissés par Dieu sans protection, ne devrait pas nous embarrasser une minute : c’est la preuve que nous suivons les traces de Jésus-Christ et que nous souffrons les mêmes tourments de la croix qui ont fait s’exclamer douloureusement le Seigneur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ? » [Mt **27** 46] Et notre petitesse devrait plutôt nous réjouir comme l’un des signes de notre appartenance à Dieu, car, voulant réconforter son Église dans ses inévitables souffrances terrestres, le Seigneur a dit : « ne crains pas, petit troupeau, les portes de l’enfer ne prévaudront pas contre toi » [Lc **12** 32, Mt 16 18]. Ne craignons pas la multitude d’ennemis et leurs attaques, car la miséricorde de Dieu est avec nous pour toujours ! Dans notre pays, dans notre peuple, Satan a déjà perdu la bataille spirituelle et s’est couvert de honte : la Sainte Russie est vivante, la Sainte Russie renaît, et personne ne pourra la détruire jusqu’au Jugement dernier, car le Seigneur est fidèle, fidèle à sa promesse — les portes de l’enfer ne prévaudront pas contre elle ! Et même si nous paraissons pauvres et sans défense, nous n’avons rien à craindre, tant que nous gardons fidèlement la foi du Christ, sans attenter à sa permanence et à son intégrité, car Dieu est avec nous, nous sauvant à tout moment et en tout lieu — pour l’Éternité. Et nous pouvons remercier le Seigneur du fond du cœur.

✠ V. I. Lénine à A.M. Gorki, novembre 1913 - Lénine et Gorki, ***Lettres, souvenirs, documents,*** Éditions du Progrès, Moscou, 1958, p. 115



Lettre de V. I. Lénine à A.M. Gorki, novembre 1913

Lénine et Gorki, *Lettres, souvenirs, documents*, Éditions du Progrès, Moscou, 1958, p. 115

Cher Alexéi Maximovitch,

Mais que faites-vous donc ? vraiment, c'est épouvantable, tout simplement !

Hier, j'ai lu dans la *Retch* votre réponse aux « hurlements » en faveur de Dostoïevski et j'étais prêt à me réjouir, mais aujourd'hui arrive le journal liquidateur *où est publié un paragraphe de votre article* qui ne figurait pas dans la *Retch*. Voici ce paragraphe :

« Mais il faut *provisoirement* « (provisoirement, pas plus ?) « remettre à plus tard la ‹ recherche de dieu › ; c'est une occupation inutile : il n'y a pas à chercher là où l'on n'a rien mis. On ne récolte pas sans avoir semé. Vous n'avez pas de dieu, vous ne l'avez pas *encore* (encore !) créé. On ne cherche pas les dieux, *on les crée* ; on n'invente pas la vie, on la crée. »

Il en résulte que vous n'êtes contre « la recherche de dieu » que « provisoirement » ! ! Il en résulte que vous n'êtes contre la recherche de dieu *que* pour la remplacer par la construction de dieu ! !

Eh bien, n'est-ce pas épouvantable qu'il en résulte pour vous une chose pareille ?

La recherche de dieu ne se distingue de la construction de dieu, ou de la fondation de dieu, ou de la création de dieu, etc., pas plus qu'un diable jaune ne se distingue d'un diable bleu. Parler de la recherche de dieu non pour se prononcer contre *toute espèce* de diables et de dieux, contre toute espèce de nécrophilie idéologique (n'importe quel petit bon dieu, c'est de la nécrophilie, fût-il le plus propret, le plus idéal des petits bons dieux, non pas recherché mais édifiable, peu importe), mais pour préférer le diable bleu au jaune, c'est cent fois pire que de ne pas parler du tout.

Dans les pays les plus libres, dans les pays où il est *totalement* déplacé de faire appel « à la démocratie, au peuple, à l'opinion publique et à la science », dans de tels pays (Amérique, Suisse, etc.), on abêtit le peuple et les ouvriers avec une ardeur particulière grâce justement à l'idée d'un petit bon dieu propret, rempli de ritualité, édifiable. Justement, parce que toute idée religieuse, toute idée de n'importe quel petit bon dieu, toute coquetterie même avec un petit bon dieu est une inénarrable abomination, accueillie avec une tolérance particulière (et souvent même favorablement) par la bourgeoisie *démocratique*, voilà pourquoi justement c'est la plus dangereuse abomination, la plus ignoble « contagion ». Un million de péchés, d'abjections, de violences et de contagions *physiques* sont bien plus facilement décelés par la foule et sont, par conséquent, bien moins dangereux que l'idée d'un petit bon dieu, subtile, emplie de spiritualité, parée des plus beaux atours « idéologiques ». Le curé catholique déflorant des jeunes filles (je viens de le lire, par hasard, dans un journal allemand) est *beaucoup moins* dangereux pour la « démocratie » qu'un prêtre sans soutane, un prêtre sans religion

grossière, un prêtre démocrate ayant une idéologie, prêchant la création et la constitution d'un petit bon dieu. Car s'il est *facile* de démasquer le premier prêtre, de le condamner et de le chasser, on ne peut chasser le second aussi simplement, il est mille fois plus difficile de le démasquer, aucun philistin « frêle et pitoyablement instable » ne consentira à le « condamner ».

Et vous, connaissant « la fragilité et la pitoyable instabilité » de l'âme *petite-bourgeoise* (russe : pourquoi russe ? l'italienne est-elle meilleure ??), vous troublez cette âme avec le poison le plus sucré et le plus recouvert de bonbons et de toutes sortes de papiers bariolés ! !

Vraiment, c'est épouvantable.

« Assez de ces autodénigrements qui chez nous remplacent l'autocritique. »

Mais la construction de dieu n'est-elle pas *la pire* espèce d'autodénigrement ?? Tout individu se livrant à la construction de *dieu* ou même ne faisant qu'admettre une telle construction *se couvre de crachats* de la pire manière, car au lieu de se consacrer aux « actions », il se livre *justement* à l'autocontemplation, l'auto-admiration, et à cette occasion un tel individu « contemple » les plus sales, les plus obtus, les plus serviles des traits ou petits traits de son « moi », déifiés par la construction de dieu.

Au point de vue non pas personnel, mais social, *toute* construction de dieu représente justement *une autocontemplation* amoureuse du béotisme obtus, des frêles esprits étroits, de l'« autodénigrement » rêveur des philistins et des petits bourgeois, « désespérés et fatigués » (comme vous avez bien voulu l'exprimer à juste titre à propos de l'âme, seulement il ne faudrait pas dire « russe », mais *petite-bourgeoise*, car qu'elle soit juive, italienne, anglaise, *c'est du pareil au même*, le répugnant béotisme est ignoble partout au même degré, et le « philistinisme démocratique », qui se livre à la nécrophilie idéologique l'est tout particulièrement).

En approfondissant *votre article* et en *cherchant* à savoir d'où a pu venir *votre lapsus*, je reste perplexe. Qu'est-ce que cela ? Des vestiges de la *Confession* que *vous* n'approuviez pas *vous-même* ?? Des répercussions ??

Ou autre chose, par exemple, une tentative mal venue de vous *rabaisser* jusqu'au point de vue de la *démocratie en général* au lieu du point de vue prolétarien ? Peut — être, pour vous entretenir avec « la démocratie en général », vous avez voulu (passez-moi l'expression) zézayer comme on le fait avec les enfants ? peut-être, pour « vulgariser » à l'intention des *philistins*, avez-vous voulu admettre un instant son ou ses préjugés (des philistins) ??

Mais, voyons, c'est un procédé *erroné* à tous points de vue et sous tous les rapports !

J'ai écrit plus haut que, dans les pays *démocratiques*, un appel « à la démocratie, au peuple, à l'opinion publique, à la science » *serait tout à fait* déplacé de la part d'un écrivain prolétarien. Et chez nous, en Russie ? Un tel appel *n'est pas tout à fait* à sa place, car il flatte aussi d'une certaine manière les préjugés petits-bourgeois. L'appel est en quelque sorte général, jusqu'à se perdre dans les brumes ; chez nous même Izgoïev de la *Rousskaïa Mysl* le signerait *des deux mains*. Pourquoi donc prendre des mots d'ordre que *vous bien sûr,* discernez parfaitement des idées d'Izgoïev, *mais que le lecteur*, lui, ne saurait discerner ? ? Pourquoi mettre un voile démocratique pour le lecteur au lieu d'établir une *nette* distinction entre *les petits bourgeois* (frêles, pitoyablement instables, fatigués, désespérés, contemplateurs d'eux-mêmes, contemplateurs de dieu, constructeurs de dieu, indulgents envers dieu, se dénigrant eux-mêmes, *désordonnément anarchisants*, quel mot magnifique !! etc., etc.) et les *prolétaires* (qui savent avoir de l'entrain autrement qu'en paroles, qui savent distinguer « la science et le sens social » de la *bourgeoisie* des leurs, la démocratie bourgeoise de la démocratie prolétarienne) ?

Pourquoi faites-vous cela ?

C'est affreusement navrant.

Votre V. I.

P.S. Nous avons envoyé le roman sous pli recommandé. L'avez-vous reçu ?

P. P. S. *Soignez-vous* plus sérieusement, vraiment, pour pouvoir voyager en hiver sans prendre froid (en hiver c'est dangereux).

Votre V. Oulianov.

Rédigée à la mi-novembre 1913
Expédiée de Cracovie à Capri (Italie)



Archiprêtre Michel POLSKY

Monseigneur Nicodème (Kononov) évêque de Belgorod, nouveau martyr

Священномученик Никодим (Кононов), епископ Белгородский [†1918]

Les nouveaux martyrs de la Terre russe, Traduction abrégée et adaptée de Marie Ellenberger-Romensky, Éditions Résiac, Montsurs, 1976, p. 30-33

La séparation de l'Église et de l'État fut interprétée d'une manière toute spéciale par les Bolcheviks, à qui elle servit de prétexte pour interdire la prédication dans les églises. Le martyre de l'évêque Nicodème le prouve clairement.

Monseigneur Nicodème, évêque de Biélgorod, a laissé derrière lui un lumineux souvenir, tant comme guerrier intrépide du Christ que comme père spirituel, toujours prêt à donner sa vie pour ses brebis. Son ministère ne fut pas très long mais, dès le premier jour, il sut s'attirer l'amour de son troupeau.

Monseigneur arriva à Biélgorod peu de temps avant la canonisation du bienheureux Josaphat, qui fut évêque de cette ville au dix-huitième siècle et il apporta une large contribution à la préparation de cet événement, si remarquable pour la ville. C'est lui qui composa, avec une sainte piété, les litanies en l'honneur du nouveau saint, paroles et musique. L'évêque organisa aussi, dans la chambre du saint, où reposait la châsse contenant son corps inaltéré, un petit musée d'objets et de documents se rapportant à lui et l'on essaya de rendre à la demeure son aspect d'autrefois.

Monseigneur était tellement uni mystiquement à son saint prédécesseur qu'il parut vraiment comme un successeur de celui-ci, protégé par lui. Il écrivit, enfin, un ouvrage très documenté sur la vie du bienheureux et sur les innombrables miracles accomplis grâce à son intervention.

Dans la direction de son évêché, l'évêque Nicodème était ferme et ne se laissait pas influencer par ses collaborateurs mais par les ordres de sa conscience épiscopale ; il savait se montrer inflexible ou charitablement indulgent suivant les circonstances, et il prévoyait toujours sans erreur ce qu'il fallait faire dans n'importe quelle partie de son administration.

Sur le plan charitable aussi, Monseigneur suivit les traces de son saint prédécesseur. Il fonda des Maisons d'assistance pour personnes âgées et pour orphelins et apporta son soutien à celles qui existaient déjà. Il prit aussi personnellement à sa charge les frais d'éducation de deux élèves des écoles du clergé.

Monseigneur Nicodème savait parler et enseigner. Ses sermons se distinguaient par leur extraordinaire puissance de vérité théologique, par leur beauté, leur force d'expression et de conviction. Chaque sermon de l'évêque gravait dans l'esprit, d'une manière ineffaçable, la pensée principale du sujet développé.

Quand arriva l'époque de persécution contre l'Eglise, l'intrépide évêque prit la défense de la vérité chrétienne et, de sa bouche, sortirent des paroles nettes, condamnant la puissance athée.

De l'estrade d'où il parlait dans l'église, Monseigneur Nicodème, comme personne n'osa le faire, ni alors, ni après lui, prononçait des paroles brûlantes, accusait, prévenait, expliquait.

On le sentait vraiment inspiré, lorsqu'il donna lecture de la déclaration du Patriarche contre les sans-Dieu, en l'expliquant comme le lui dictait sa conscience d'apôtre du Christ.

Ses amis lui disaient de faire attention et ses fidèles le suppliaient d'être prudent. Ce fut en vain.

L'évêque, fidèle à son devoir, amplifia ses efforts pour exposer à ceux qui se faisaient des illusions ou même qui se laissaient séduire, les plans préparés, avec une ruse diabolique, pour mener à sa perte le pays et perdre les âmes.

Au cours des sermons de l'évêque, certains de ses concélébrants se retiraient doucement de côté, pour ne pas être vus. Monseigneur Nicodème demeurait seul devant tous les regards, pour accuser les ennemis de l'Église et de Dieu.

Outre ses sermons, l'évêque faisait régulièrement des causeries sur des sujets religieux ou moraux, ou bien il commentait les Écritures Saintes. Ces causeries attiraient beaucoup de monde.

En semaine il célébrait personnellement, le mercredi, les litanies de la Très Sainte Vierge, le jeudi celles de Saint-Nicolas, le vendredi celles de Saint Josaphat.

Lorsqu'il célébrait la Divine Liturgie, il s'absorbait tellement en Dieu que ses concélébrants ne le reconnaissaient plus. On aurait dit un ange du ciel venu sur la terre.

Au mois de mars 1918, les Bolcheviks, repliés sur Biélgorod par suite de l'invasion allemande, se mirent, avec rage, à perquisitionner dans les couvents. L'arrestation de l'évêque semblait imminente, mais ils l'oublièrent ! Il continua son ministère jusqu'en automne.

À ce moment-là, il dut se rendre à Kiev pour prendre part à l'assemblée des évêques de la Russie méridionale.

Son retour à Biélgorod semblait presque impossible, à cause de la retraite allemande, mais il n'hésita pas et il réussit à traverser le front pour être chez lui à Noël, à la stupéfaction des siens.

Le jour de Noël, après le service religieux, Monseigneur Nicodème avait invité les membres de son clergé à venir prendre une tasse de thé chez lui. Tout le monde était réuni quand, soudain, un homme apparut dans la salle à manger ; c'était le commissaire Sayenko, bien connu comme bourreau et individu sadique. Il venait tout juste d'être nommé à Biélgorod avec mission d'y organiser les services spéciaux de la police.

Chapeau en tête, il ordonna grossièrement à l'évêque de le suivre afin de donner certaines explications.

Monseigneur demanda à ses invités de rester calmes, leur disant que tout s'arrangerait et suivit Sayenko. Tout le monde avait compris.

Le commissaire emmena son prisonnier dans l'ex-Palais de rassemblée provinciale, devenu la « tanière » des nouveaux dirigeants.

La nouvelle de cette arrestation se répandit instantanément par toute la ville, et ses habitants, n'ayant aucune confiance en la parole de Sayenko, décidèrent d'aller tous ensemble demander la libération de leur évêque. On forma des délégations dans ce but. L'une d'elles, composée d'élèves du lycée, était conduite par leur directrice Maria Kiyanovskaïa.

Ces délégations de croyants prirent la direction du Palais provincial. Là, les soldats leur barrèrent le passage en déclarant que cette démonstration était une révolte contre le pouvoir soviétique. Les délégués restèrent sur place. Aidé par des gardes rouges, un commissaire fit alors arrêter quelques-uns des « meneurs », au nombre desquels se trouvait la directrice du lycée. La foule protesta, fut menacée, puis chassée.

Cette démonstration se révéla pourtant utile : quelques heures plus tard, on relâchait l'évêque, mais pas pour longtemps.

Cette même nuit, la directrice Maria Kiyanovskaïa était assassinée dans les sous-sols du Palais.

Le lendemain, deuxième jour de Noël, l'évêque célébra sa dernière Messe. Le soir, au cours des Matines, les gardes rouges vinrent arrêter Monseigneur dans la cathédrale. Ils entrèrent directement dans le sanctuaire et, l'ayant pris près de l'autel, ils le firent sortir par une porte annexe pour ne pas être vus par les fidèles. On ne sait où il fut emmené. Plus tard seulement on eut quelques détails.

Durant les interrogatoires et les tortures qu'on lui fit subir, Monseigneur Nicodème resta enfermé dans le sous-sol du Palais provincial.

Il subit le martyre le quatrième jour de la semaine de Noël, jour qui est consacré à la mémoire des premiers martyrs chrétiens et prit la tête de la longue procession des nouveaux martyrs que devait fournir son diocèse où, depuis les temps anciens, a fleuri la foi Orthodoxe.

L'évêque fut tué dans la cour du corps des pompiers.

Lorsqu'on l'amena devant le peloton d'exécution, composé de Chinois, car il y en avait dans l'armée rouge, Monseigneur Nicodème, après avoir prié, donna à ses bourreaux sa bénédiction épiscopale. Cela les frappa tellement qu'ils refusèrent catégoriquement de tirer, malgré les menaces. Monseigneur fut alors ramené dans la caserne pendant qu'on choisissait d'autres exécuteurs.

Pour éviter une répétition de ce qui s'était passé, l'évêque fut revêtu d'une capote militaire. C'est ce qu'a rapporté un témoin oculaire appartenant au corps des pompiers.

Monseigneur Nicodème fut enterré ainsi que d'autres tués, en un endroit tenu secret mais qui finit par être connu des croyants.

La fosse commune où son corps reposait se trouvait dans un cimetière des environs de la ville.

Ce « tombeau » changeait tout le temps d'aspect. On le voyait orné de verdure et de fleurs, puis on le retrouvait nu et piétiné. Finalement, les mains déprédatrices se lassèrent. Une croix fut placée sur la tombe fleurie ; des icônes et des petites veilleuses allumées y prirent place.

Beaucoup de personnes venaient à la dérobée, au cours d'une promenade, rendre hommage aux martyrs et prier, loin des yeux de lynx de la police secrète.

Un instant, on put croire que la lumière de la liberté allait à nouveau briller et que le peuple russe pourrait éviter la mort physique et spirituelle ; ce fut quand Biélgorod se trouva libérée par les contre-révolutionnaires blancs. La fosse fut alors ouverte, plusieurs corps reconnus et mis ailleurs.

Le corps de Monseigneur Nicodème, revêtu de ses ornements sacerdotaux, fut placé dans la chapelle du cimetière et son cercueil recouvert de la mante épiscopale. Après quoi, on l'inhuma au monastère de la Sainte-Trinité, avec le concours de tout le clergé de la ville de Biélgorod, en présence de tout le peuple chrétien.

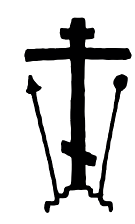
C'est dans l'église-cathédrale du couvent, non loin des reliques de saint Josaphat, que Monseigneur fut enterré.

Un an après la mort du martyr, les sans-Dieu enlevèrent les reliques de Saint Josaphat pour les mettre dans un musée de Moscou.

La cathédrale a été rasée sur « demande du peuple » et les restes de l'évêque Nicodème sont doublement ensevelis sous ses décombres.

« Son souvenir restera pour toujours dans le cœur de ses fidèles et l'Église glorifiera ses bonnes actions ».





La geste du sang

Apollonius vers l'an 185, à Rome

La geste du sang, textes choisis et traduits par A. Hamman o.f.m.
Librairie Arthème Fayard, Paris, 1951, p. 46-59

On amena Apollonius.

Le proconsul Pérennis lui demanda : « Apollonius, es-tu chrétien ? »

Apollonius : Oui, je suis chrétien, c'est pourquoi j'honore et je crains Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent.

Le proconsul Pérennis : Rétracte-toi, Apollonius, crois-moi. Jure par la fortune de notre seigneur, l'empereur Commode.

Apollonius : Écoute, Pérennis. Ma défense sera sérieuse et conforme aux lois. L'homme qui change d'idée pour ne plus observer les commandements justes, salutaires et admirables de Dieu, celui-là est coupable, criminel et vraiment impie. Mais celui qui change, qui renonce à l'injustice, au désordre, à l'idolâtrie et aux desseins pervers, qui évite jusqu'à la moindre faute et tourne pour toujours le dos à ces misères, celui-là est un honnête homme, crois-moi, Pérennis, crois à mon plaidoyer. Ces beaux et magnifiques commandements, nous les tenons du Verbe de Dieu, qui connaît toutes les pensées des hommes. Il nous a prescrit de ne jamais jurer, mais de dire toujours la vérité. C'est un grand serment que la vérité affirmée dans un oui. Voilà pourquoi il est honteux pour un chrétien de jurer. Le mensonge est né de la défiance, et de la défiance est né le serment. Veux-tu cependant m'entendre jurer que nous honorons l'Empereur et que nous prions pour sa puissance ? Je le jurerais volontiers en appelant à témoin le vrai Dieu, celui qui existait avant les siècles, celui que des mains d'homme n'ont point fabriqué, celui qui a choisi un homme sur terre pour commander aux autres hommes.

Le proconsul Pérennis : Fais ce que je te dis, rétracte — toi, Apollonius. Sacrifie aux dieux et à l'image de l'empereur Commode.

Apollonius sourit et reprit : Je me suis expliqué, Pérennis, sur deux points : le changement d'idée et le serment. Écoute-moi, maintenant, sur ce qui regarde le sacrifice. Tous les chrétiens, et moi avec eux, nous offrons un sacrifice non sanglant et sans tache au Dieu tout-puissant, au maître du ciel, de la terre et de tout ce qui respire. Ce sacrifice de prière nous l'offrons en particulier pour les hommes doués d'intelligence et de raison, faits à l'image de Dieu, choisis par la Providence de Dieu pour régner sur la terre. Aussi, pour obéir, aux ordres de Dieu, prions-nous chaque jour le Dieu du ciel pour l'empereur Commode qui règne en ce monde. Nous le savons, ce n'est point par une volonté humaine, mais à cause de la seule volonté du Dieu invincible, que l'Empereur règne sur l'univers.

Le proconsul Apollonius : Je te donne un jour de répit pour réfléchir. Il y va de ta vie.

Trois jours après, nouvel interrogatoire. C'était au milieu d'un grand nombre de sénateurs, de membres du conseil et de savants philosophes. Le proconsul fit appeler le prévenu et dit : « Qu'on donne lecture des actes d'Apollonius ».

La lecture terminée, *Pérennis* demanda : « Eh bien, qu'as-tu décidé, Apollonius ? »

Apollonius : De rester fidèle à Dieu, comme tu l'avais prévu et consigné dans les actes.

Le proconsul : Change d'avis, crois-moi. Le décret du sénat est formel. Rends hommage aux dieux et adore-les, comme nous le faisons tous, et tu pourras continuer à vivre avec nous.

Apollonius : Je connais le décret du sénat, Pérennis. Mais j'ai appris à adorer Dieu, je ne puis donc honorer les idoles faites de main d'homme. Aussi n'adorerai-je jamais or ni argent, bronze ni fer, pas plus que de prétendues divinités de bois ou de pierre, qui ne peuvent ni voir ni entendre, mais sont l'œuvre d'ouvriers, d'orfèvres, de tourneurs ou de ciseleurs et qui n'ont pas de vie. Moi, c'est le Dieu du ciel que je sers, c'est lui seul que j'adore, lui qui a donné à tous les hommes une âme vivante, et qui, chaque jour, en eux entretient la vie. Non, Pérennis, je ne m'avilirai pas, en l'abaissant plus bas que vos misères ; c'est une honte pour nous d'adorer ce qui est à mesure d'homme ou pire que les démons. Ils pèchent, les malheureux hommes, quand ils adorent ce qui est matière, une idole taillée dans une pierre froide, ou dans un bois desséché, un métal poli ou des ossements sans vie. Quelle folie dans cet égarement. C'est la même sottise que celle des Égyptiens qui adorent, — entre bien d'autres infamies, — un baquet, ou comme on dit vulgairement un bain de pieds. Quel ridicule dans ce manque d'éducation ! Les Athéniens, aujourd'hui encore, vénèrent une tête de bœuf qu'ils appellent la Fortune d'Athènes. Ils ne peuvent même plus prier leurs propres dieux ! Toutes ces choses ne peuvent que faire du mal aux âmes qui y croient. Quelle différence y a-t-il entre ces idoles et de l'argile cuite ou une coquille brisée ? Ils prient des statues de dieux qui ne peuvent pas entendre comme nous, ne peuvent rien réclamer, rien accorder. Leur apparence est une duperie. *Ils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas, des mains, mais elles ne palpent pas, des pieds, qui ne marchent pas.* Leur apparence trompe sur la réalité. Socrate devait se moquer, il me semble, des Athéniens, quand il jurait sur le platane, un arbre des champs. En second lieu, les hommes pèchent encore contre le ciel, quand ils adorent des végétaux, comme l'oignon et l'ail, devenus des dieux à Péluse : toutes choses qui passent dans l'estomac et sont rejetées au cloaque. En troisième lieu, les hommes pèchent contre le ciel, quand ils adorent des animaux, le poisson, la colombe ou, comme chez les Égyptiens, le chien et le singe, le crocodile et le bœuf, l'aspic et le loup, autant d'images de leurs propres mœurs. En quatrième lieu, les hommes pèchent contre le ciel, quand ils adorent des êtres doués de parole, des hommes devenus des démons malfaisants. Ils appellent dieux des hommes d'autrefois, comme l'attestent leurs propres légendes : Dionysos mis en pièces, Héraclès brûlé vif et Zeus enseveli en Crète. Ils cherchent à expliquer les noms des dieux par le sens des mythes. Les noms eux-mêmes de leurs divinités reposent sur des légendes. De toute cette impiété, je n'en veux pas !

Pérennis: Apollonius, le décret du Sénat interdit d'être chrétien.

Apollonius : Le décret de Dieu ne peut céder devant celui des hommes. Plus vous tuez, au mépris de la justice et des lois et malgré leur innocence, ceux qui ont foi en Dieu, plus Dieu grossira leur nombre. Je veux, Pérennis, que tu saches une chose : pour tous les hommes sans distinction, rois, sénateurs ou puissants de la terre, riches ou pauvres, hommes libres ou esclaves, grands, philosophes ou ignorants, Dieu a décrété la mort, et après la mort, le jugement. Mais la manière de mourir n'est pas la même. Chez nous, les disciples du Verbe meurent tous les jours aux plaisirs ; ils mortifient leurs passions par la tempérance, pour conformer leur vie à la volonté de Dieu. Tu peux me croire, Pérennis, je ne mens pas. En notre vie, il n'est pas de jouissance qui ne soit réprimée ; nous détournons nos regards quand un spectacle honteux les sollicite, et nos oreilles de toute parole dangereuse, afin de garder pures nos âmes. En pratiquant une telle règle de vie, nous ne jugeons pas terrible de mourir pour le vrai Dieu. Nous lui devons d'être ce que nous sommes. Voilà pourquoi nous portons tout avec patience, afin de ne pas mourir de la mort éternelle. Dans la vie comme dans la mort, nous sommes au Seigneur. D'ailleurs la dysenterie ou la fièvre peuvent nous tuer à tout moment. Tuez-moi, ce sera pour moi comme si je mourais d'une de ces maladies.

Pérennis : Avec ces idées-là, Apollonius, tu dois aimer la mort ?

Apollonius : J'aime la vie, Pérennis, mais l'amour de la vie ne me fait pas craindre la mort. Rien n'est meilleur que la vie, mais la vie éternelle, la vie qui devient immortalité pour l'âme qui a bien vécu ici-bas.

Pérennis : Je ne comprends pas ce que tu dis ; je ne connais pas tout ce que tu me vantes de ta religion.

Apollonius: Comment nos âmes pourraient-elles se rencontrer, Pérennis ? Tu comprends si peu les merveilles de la grâce ! Il faut que l'âme s'ouvre à la lumière pour découvrir le Verbe du Seigneur, comme les yeux pour apercevoir la clarté. La parole est vaine pour ceux qui ne peuvent comprendre, comme est vaine la lumière pour les aveugles.

Alors intervint un philosophe cynique : « Apollonius, garde tes injures pour toi. Tu es en train de divaguer, en te croyant profond. »

Apollonius : J'ai appris à prier, non à injurier. Ton propos atteste l'aveuglement de ton cœur, malgré les vains discours que tu pourrais nous faire. Il faut ne rien comprendre pour voir dans la vérité une injure.

Pérennis : Nous savons, nous aussi, que le Verbe de Dieu engendre l'âme et le corps des justes. Il a parlé et enseigné comme il plaisait à Dieu.

Apollonius: Ce Verbe est notre sauveur, Jésus — Christ. Comme homme il est né en Judée. Il était juste en toute chose et rempli de la sagesse de Dieu. Par amour des hommes, il nous a fait connaître le Dieu de l'univers, savoir quel idéal de vertu convenait à nos âmes pour mener une vie sainte. Par sa Passion, il a brisé l'emprise du péché. Il nous a enseigné comment maîtriser les passions, mesurer les désirs, discipliner le goût des plaisirs, couper court à nos souffrances. Sa doctrine était d'entrer en communion avec le prochain, d'accroître toujours la charité, d'écarter la vaine gloire et de pardonner les injures. Par respect de la justice, il nous a demandé de mépriser la mort, non point que nous soyons coupables, mais pour supporter l'injustice des coupables. Le Christ nous a demandé encore de respecter sa loi, d'honorer l'Empereur, de n'adorer que le Dieu immortel, de croire à l'immortalité de l'âme, d'attendre le jugement promis par Dieu à ceux qui ont vécu dans la piété. Voilà ce que nous a clairement enseigné le Christ, en l'appuyant de preuves nombreuses. Lui-même acquit un grand renom de vertu. Mais il s'est attiré la haine des ignorants, comme avant lui justes et philosophes. Les justes gênent les méchants. D'après l'Écriture, les insensés s'écrient dans leur injustice : Emprisonnons le juste, parce qu'il nous gêne. De même chez les Grecs, on cite ce mot d'un philosophe : « Le juste sera fouetté, torturé, emprisonné. On lui brûlera les yeux, et après tous ces maux, on l'empalera. » Les délateurs d'Athènes avaient fait condamner injustement Socrate, en trompant le peuple. Quelques scélérats ont fait condamner de même notre Maître et Sauveur, après l'avoir outragé. Tel fut aussi le traitement réservé aux prophètes, qui avaient prédit de grandes merveilles au sujet de cet homme : « Un homme, disaient-ils, doit venir, qui sera juste et vertueux en tout ; il répandra ses bienfaits sur tous les hommes, leur enseignera la vertu et les persuadera d'adorer le Dieu de l'univers. » Ce Dieu-là, nous l'honorons avec ferveur. De lui nous avons appris à marcher selon la loi sainte que jusqu'alors nous ignorions. Et nous ne nous sommes pas égarés. Admettons même que ce soit une erreur, comme vous le dites, de croire à l'immortalité de l'âme, au jugement après la mort, à la récompense dans la résurrection et au jugement de Dieu. Eh bien, nous emporterions volontiers avec nous cette illusion, à laquelle nous devons d'avoir appris à bien vivre et d'attendre la réalisation de nos espérances, malgré les maux présents.

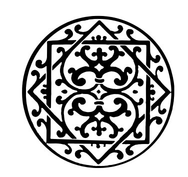
Pérennis : Je pensais, Apollonius, que désormais tu renoncerais à ces idées et que tu honorerais les dieux avec nous.

Apollonius : Et moi, j'espérais que ces éclaircissements sur ma religion t'aideraient ; que mes explications ouvriraient en toi les yeux de l'âme et que ton esprit porterait des fruits. Je pensais t'amener à adorer le Dieu qui a créé toutes choses et que chaque jour vers lui seul tu ferais monter tes prières et le sacrifice non — sanglant et pur à ses yeux, par des actes de pitié et d'humanité.

Pérennis: Je voudrais te rendre la liberté, Apollonius, mais les décrets de l'empereur Commode s'y opposent. Je veux du moins te traiter humainement dans la mort.

Et il le condamna à être décapité.

Apollonius : Je rends grâces à mon Dieu, proconsul Pérennis, avec tous ceux qui ont confessé le Dieu tout-puissant, son Fils unique Jésus-Christ et le Saint-Esprit, pour ta sentence qui m'apporte le salut !



Sulpice Sévère

Vie de saint Martin le Miséricordieux, apôtre de la Gaule, évêque de Tours



III/VII

DIALOGUES DE SULPICE SÉVÈRE SUR LES MIRACLES DE SAINT MARTIN

Dialogue I

CHAPITRE XXIII - *SUCCÈS EXTRAORDINAIRE DU LIVRE DE SULPICE SÉVÈRE SUR LA VIE DE SAINT MARTIN*

- « Eh quoi ! dis-je. Sur mon cher Martin, mon livre ne te suffit pas ? Tu sais bien toi-même que j'ai publié un ouvrage sur sa vie et ses miracles ».
– « Cela, je le reconnais, dit Postumianus. Et même, ton livre, je l'ai toujours sous la main. Tiens, si tu le reconnais, le voici, ajouta-t-il en découvrant et montrant le volume qui était caché sous son vêtement. Le voici, ton livre. Il a été mon compagnon sur terre et sur mer, mon confident et mon consolateur pendant tout mon voyage. Mais je veux t'énumérer en détail les pays où a pénétré ton livre. Il n'y a presque aucun lieu au monde, où la matière d'une histoire si riche ne soit répandue et connue. Celui qui le premier a introduit ton livre dans la ville de Rome, c'est ton grand ami Paulin (de Nole). Là, dans toute la ville, on s'arrachait le volume. J'y ai vu les libraires exulter, déclarant que rien n'était pour eux une meilleure affaire, que rien ne s'enlevait plus vite et ne se vendait plus cher. Quand je m'embarquai, ton livre avait devancé de beaucoup mon navire. Arrivé en Afrique, je constatai qu'on le lisait dans Carthage entière. Seul, mon prêtre cyrénéen ne l'avait pas ; mais, comme je le lui communiquai, il en prit copie. Et que dire d'Alexandrie ? Là, presque tout le monde connaît ton livre, peut-être mieux que toi. Il a traversé toute l'Égypte, la Nitrie, la Thébaïde, tout le royaume de Memphis. Au désert, je l'ai vu lire par certain vieillard. Comme je lui disais que j'étais ton ami intime, lui et beaucoup de frères m'ont chargé d'une mission : si jamais, m'ont-ils dit, je revenais en ton pays et te trouvais en bonne santé, je devais te presser de compléter ton œuvre, en ajoutant ce que, dans ton livre en question, tu déclarais avoir omis sur les miracles du bienheureux Martin. « Eh bien donc ! Ce que je désire maintenant entendre de toi, ce n'est pas ce que tu as raconté par écrit, car c'est assez là-dessus ; mais c'est ce que tu as omis alors, simplement, je crois, dans la crainte de fatiguer les lecteurs. Cela, bien des gens avec moi te demandent de le raconter »

CHAPITRE XXIV - *SAINT MARTIN EST SUPÉRIEUR À TOUS LES ANACHORÈTES DE L'ORIENT*

– « Pour moi, dis-je, Postumianus, quand tout à l'heure j'écoutais avec attention ce que tu nous rapportais sur les miracles de tes saints, je me taisais, mais par la pensée je revenais vite à mon cher Martin. Je constatais à bon droit que, toutes ces merveilles faites séparément par chacun de tes héros, il les a faites toutes à lui seul, et, sans contredit, au grand complet. Sans doute, tu nous as rapporté de grandes choses : pourtant, qu'il me soit permis de le dire sans offenser tes saints, je ne t'ai rien entendu dire qui prouve, sur un point quelconque, l'infériorité de Martin.

« Donc je proclame qu'assurément la vertu de personne n'est comparable aux mérites de ce grand homme. Mais il convient encore de remarquer ceci, que la comparaison établie entre lui et les ermites, ou même les anachorètes, ne se fait pas dans des conditions égales. En effet, les solitaires sont libres de toute entrave, sans autres témoins que le ciel et les anges, quand ils opèrent ces merveilles dont on nous parle. Martin, au contraire, vivait au milieu de la société des hommes, du monde, de la foule, au milieu de clercs hostiles, au milieu d'évêques déchaînés, au milieu de scandales presque quotidiens qui le tiraillaient de côté et d'autre : et cependant, solide sur la base de sa vertu inexpugnable, il tenait tête à tout, et il opérait des miracles supérieurs à ceux de ces fameux solitaires qui vivent ou ont vécu au désert. Si même ceux-ci avaient fait des miracles égaux, quel juge serait assez injuste pour ne pas juger que Martin l'emporte sur eux en mérite ? Martin est comme un soldat qui a combattu dans une position défavorable, et qui pourtant en est sorti vainqueur. Les solitaires, eux aussi, peuvent se comparer à des soldats, mais à des soldats qui ont lutté de plain pied ou même avec l'avantage de la position. Eh bien ! Si tous ont été également victorieux, tous n'ont pas droit à une gloire égale. Et encore, dans tes récits sur les merveilles accomplies par tes saints, je ne vois pas qu'aucun d'eux ait ressuscité un mort : cela seul force à reconnaître que personne n'est comparable à Martin.

CHAPITRE XXV - *RAISONS DE LA SUPÉRIORITÉ DE SAINT MARTIN*

« Sans doute, on doit admirer cet Égyptien que la flamme n'a pas touché : mais Martin, lui aussi, a souvent commandé aux incendies. Si tu nous rappelles que les anachorètes ont vaincu et dompté des bêtes féroces, eh bien ! Martin triomphait aisément de la rage des bêtes et du venin des serpents. Si tu lui compares le saint qui chassait les esprits immondes, et qui d'un mot impérieux ou même par la vertu de ses franges guérissait les possédés, en cela non plus, Martin n'était pas inférieur, il y en a bien des preuves. Même si tu recours au solitaire, vêtu seulement de ses poils, qui passait pour être visité par les anges, eh bien ! Martin conversait chaque jour avec les anges.

« Et puis, à la vanité, à la présomption, Martin opposait une âme invincible, au point que, ces défauts, personne ne les méprisait plus fortement. Et cependant, il chassait les esprits immondes, guérissant même les possédés sans être là ; et il commandait non seulement à des comtes, à des préfets, mais aux empereurs eux-mêmes. C'est là, sans doute, le moindre de ses mérites ; mais je te prie de croire qu'il résistait comme personne, non seulement à la vanité, mais encore aux causes et aux occasions de vanité. C'est une bien petite chose que je vais raconter, cependant je ne dois pas l'omettre ; car on doit louer aussi l'homme qui, investi d'une souveraine puissance, a montré pour le bienheureux tant de pieuse déférence et de vénération. Je songe au préfet Vincentius, un vir egregius, sur qui personne dans les Gaules ne l'emporte en tous les genres de vertu. Quand Vincentius passait par Tours, il demanda souvent à Martin de lui donner à dîner dans son monastère : pour cela, il alléguait l'exemple du saint évêque Ambroise, qui en ces temps-là, disait-on, recevait fréquemment à sa table les consuls et les préfets. Mais Martin, dans sa profonde sagesse, craignait de laisser se glisser en lui, à cette occasion, quelque vanité, quelque orgueil : toujours il refusa.

« Donc, tu es contraint de l'avouer : si l'on trouve réunies en Martin les vertus de tous les saints que tu as énumérés, en revanche, ils n'ont pas eu, à eux tous, les vertus de Martin ».

CHAPITRE XXVI - *LA SUPÉRIORITÉ DE SAINT MARTIN EST RECONNUE PARTOUT, SAUF EN GAULE, OU IL A BIEN DES ENVIEUX ON PRIE SON DISCIPLE GALLUS DE COMPLÉTER LES RÉCITS ANTÉRIEURS DE SULPICE SÉVÈRE SUR SAINT MARTIN*

– « Pourquoi, dit Postumianus, pourquoi t'en prendre ainsi à moi ? Comme si, là-dessus, je n'étais pas et n'avais pas toujours été de ton avis. Sans doute, tant que je vivrai et que j'aurai mon bon sens, je vanterai les moines d'Égypte, je louerai les anachorètes, j'admirerai les ermites : mais Martin, je le mettrai toujours à part. Je n'ose lui comparer aucun des moines, ni, à coup sûr, des évêques. C'est ce qu'avouent l'Égypte et la Syrie ; c'est ce qu'a appris l'Éthiopien, ce qu'a entendu dire l'Indien, ce que savent le Parthe et le Perse ; c'est ce que n'ignore pas l'Arménie, ce que connaît le Bosphore séparé de notre monde, ce que connaissent enfin les habitants, s'il y en a, des Iles Fortunées ou de l'Océan glacial.

« D'autant plus malheureux est notre pays. Nos compatriotes, qui ont eu si près d'eux un si grand homme, n'ont pas mérité de le connaître. Dans cette accusation, toutefois, je n'implique pas les gens du peuple : seuls les clercs, seuls les évêques, ignorent Martin. Et ce n'est pas sans raison qu'ils n'ont pas voulu le connaître, ces envieux : car, s'ils avaient connu ses vertus, ils auraient dû reconnaître leurs vices. Je répète avec horreur ce que j'ai naguère appris : un misérable, je ne sais lequel, aurait dit que toi, dans ton beau livre, tu avais menti sur bien des points. Ce mot-là n'est pas d'un homme, mais du diable. Parler ainsi, ce n'est pas dénigrer Martin, c'est refuser de croire aux Évangiles. En effet, le Seigneur a Lui-même attesté que des miracles de ce genre, comme ceux de Martin, peuvent être faits par tous les fidèles. Donc, nier que Martin les ait faits, c'est nier que le Christ ait ainsi parlé. Mais ces misérables, ces dégénérés, ces endormis, rougissent de reconnaître que Martin a fait ce qu'eux-mêmes ne peuvent faire. Ils aiment mieux nier ses miracles que confesser leur impuissance.

« Mais nous avons hâte d'arriver à autre chose. Laissons donc là toute allusion à ces envieux. Revenons à toi. Comme depuis longtemps je le désire, raconte-nous le reste des miracles de Martin »

- « Moi, dis-je, je pense qu'il vaut mieux demander ce récit à Gallus. D'abord, il connaît là-dessus plus de choses ; car il n'a pu ignorer les actes de son maître, lui un disciple. Puis, en toute justice, c'est son tour de parler. Il le doit, non seulement à Martin, mais encore à nous deux, puisque, moi, j'ai déjà publié un livre là-dessus, et que, toi, tu viens de nous raconter les hauts faits des Orientaux. Maintenant, d'après les lois de notre conversation entre amis, c'est à Gallus de faire ce récit. Comme je l'ai dit, il nous doit de prendre à son tour la parole. D'ailleurs, je crois qu'il le fera volontiers pour son cher Martin, dont il aura plaisir à commémorer les hauts faits. »

CHAPITRE XXVII - *TOUT EN PROTESTANT DE SON INSUFFISANCE, GALLUS ACCEPTE*

- « Assurément, dit Gallus, c'est pour mes forces un trop lourd fardeau. Cependant, les exemples d'obéissance cités tout à l'heure par Postumianus m'empêchent de me récuser devant la tâche que vous m'imposez. Mais à la pensée que moi, un pur Gaulois, je vais parler entre deux Aquitains, je crains que mon langage trop rustique n'offense vos oreilles trop délicates de citadins. Vous m'écouterez pourtant, comme un homme à l'esprit engourdi, au langage sans fard, ignorant des façons du cothurne tragique. Si vous m'avez accordé que je suis un disciple de Martin, concédez-moi aussi le droit de suivre son exemple en méprisant le vain clinquant du style et les ornements des mots ».

- « Eh bien ! dit Postumianus, parle celtique, ou, si tu aimes mieux, parle gaulois, pourvu que tu parles de Martin. Mais je crois que, même si tu étais muet, les mots ne te manqueraient pas pour parler de Martin éloquemment : ta langue se délierait, comme celle de Zacharie pour prononcer le nom de son fils Jean. Au reste, tu es avocat, et, en bon avocat, tu uses ici d'un artifice : tu excuses ton impéritie, parce que tu débordes d'éloquence. Vraiment, il ne convient ni à un moine d'avoir tant d'astuce, ni à un Gaulois d'avoir tant de ruse. Mais laissons cela, et commence ; fais-nous le récit qui t'est réservé. Voilà bien du temps perdu à d'autres choses. Déjà le soleil baisse : l'ombre qui s'allonge nous avertit que le jour touche à sa fin, que la nuit approche ».

Tous les trois, ensuite, nous gardâmes le silence. Au bout de quelques instants, Gallus commença en ces termes : – « Avant tout, je crois, je dois me garder de répéter, sur les miracles de Martin, ce que dans son livre a raconté notre ami Sulpicius. Je passe donc sur ce que Martin a fait au début, pendant son service militaire. Je ne toucherai pas non plus à ce qu'il a fait étant laïque ou moine. Enfin je dirai, non pas ce que j'ai appris des autres, mais ce que moi-même j'ai vu.

DIALOGUE II

CHAPITRE PREMIER - *RÉCIT DE GALLUS*
LEÇON DE CHARITÉ DONNÉE PAR SAINT MARTIN A SON ARCHIDIACRE

« Donc, c'était au temps où je venais de quitter les écoles et de m'attacher au bienheureux. Quelques jours plus tard, comme il allait à l'église, nous le suivions. À ce moment vint à sa rencontre un pauvre homme, qui était à demi-nu pendant ces mois d'hiver, et qui le supplia de lui donner un vêtement. Alors l'évêque appela l'archidiacre, et lui ordonna de faire vêtir immédiatement ce malheureux qui grelottait. Puis il entra dans la sacristie, où il se tint seul selon sa coutume. En effet, même à l'église, il se ménageait ces moments de solitude, en laissant toute liberté aux clercs. Les prêtres siégeaient dans une autre sacristie, recevant des visites, ou occupés à donner audience pour des affaires ; Martin, au contraire, jusqu'à l'heure fixée par la coutume pour l'office public, s'enfermait dans sa solitude. À ce propos, je n'omettrai pas de remarquer que, si Martin s'asseyait dans la sacristie, ce n'était jamais dans la chaire. Même à l'église, jamais on ne l'a vu siéger dans sa chaire, tandis que naguère, et non sans honte, Dieu m'en est témoin, j'ai vu certain évêque juché en l'air sur un trône, sur un siège si élevé qu'on eût dit l'estrade d'un empereur. Quand Martin s'asseyait, c'était sur un escabeau rustique, semblable à ceux des esclaves, un de ces sièges que nous autres, Gaulois rustiques, nous appelons des tripecciae (tabourets), et que vous autres lettrés, ou du moins toi qui arrives de Grèce, vous appelez des trépieds.
« Ce jour-là fut troublée la solitude du bienheureux Martin. Le pauvre en question, voyant que l'archidiacre tardait à lui donner une tunique, fit irruption dans la sacristie, se plaignant d'être oublié par le clerc, pleurant et criant qu'il avait froid. Aussitôt le saint, sans être vu du mendiant et en se cachant de lui, écarta son surplis et de dessous tira sa tunique, dont il couvrit le pauvre en le congédiant. Peu après, entra l'archidiacre : selon l'usage, il avertit l'évêque que le peuple attendait dans l'église, et que le moment était venu de s'avancer vers l'autel pour célébrer l'office. En réponse, Martin déclara, faisant allusion à lui-même, qu'il devait auparavant vêtir le pauvre : il ne pouvait s'avancer dans l'église, tant que le pauvre n'aurait pas reçu le vêtement. L'archidiacre ne comprit pas : l'évêque, en dessus, étant vêtu de son surplis, on ne voyait pas qu'en dessous il était nu. Finalement, l'archidiacre s'excusa de sa négligence, alléguant que le pauvre avait disparu. « Eh bien ! dit Martin, puisque le vêtement est prêt, qu'on me l'apporte : je trouverai bien le pauvre à vêtir ». Alors le clerc, forcé d'obéir, mais déjà la bile en mouvement, courut à une boutique voisine, y prit un vêtement de Bigorre, court et velu, l'acheta cinq pièces d'argent, l'emporta, et, tout colère, vint le jeter aux pieds de Martin, en disant : « Voici le vêtement, mais le pauvre n'est pas là ». L'évêque, sans nullement s'émouvoir, ordonna à l'archidiacre de l'attendre un peu devant la porte. Il voulait se ménager quelques instants de solitude, le temps de couvrir sa nudité avec le vêtement. Il s'appliquait ainsi, de toutes ses forces, à tenir secret ce qu'il avait fait. Mais les saints ont beau faire : comment cacheraient-ils tout cela ? Qu'ils le veuillent ou non, tout finit par se savoir.

CHAPITRE II - *LA MESSE DE SAINT MARTIN*
GUÉRISON MIRACULEUSE DE DEUX MALADES

« Donc, ainsi vêtu, Martin s'avança dans l'église, pour offrir le sacrifice à Dieu. Or, ce jour-là, se produisit un fait merveilleux que je vais raconter. Comme l'évêque, suivant le rite, bénissait l'autel, nous avons vu jaillir de sa tête un globe de feu, qui s'éleva dans les airs avec un rayonnement lumineux, comme une très longue chevelure de flammes. Cela, nous l'avons vu un jour de grande affluence, au milieu d'une grande multitude de peuple ; et cependant, les seules personnes qui l'aient vu, c'est une des vierges, un des prêtres, trois seulement parmi les moines. Pourquoi tous les autres ne l'ont-ils pas vu ? De cela, nous ne saurions être juges.
« Vers le même temps, Evanthius, mon oncle maternel, un homme profondément chrétien malgré ses occupations mondaines, fut en proie à une très grave maladie. Étant à l'extrémité, en danger de mort, il fit appeler Martin. Sans tarder, celui-ci accourut. Mais, avant que le bienheureux eût fait la moitié du chemin, la vertu de son approche se fit sentir : le malade recouvra aussitôt la santé, et s'avança lui-même au-devant de nous.
« Le lendemain, comme Martin voulait s'en retourner, Evanthius le retint à force de prières. Sur ces entrefaites, un des esclaves de la maison fut piqué à mort par un serpent. Le malheureux, par l'effet du venin, était déjà comme inanimé. Alors, Evanthius lui-même le prit sur

ses épaules, et alla le déposer aux pieds du saint homme, à qui, croyait-il, rien n'était impossible. Déjà le mal, serpentant dans tous les membres, s'était répandu partout : on pouvait voir sur toutes les veines la peau enflée, et les organes vitaux tendus comme une outre. Martin étendit la main, toucha tous les membres de l'esclave, fixa son doigt près de la petite blessure par où la bête avait infusé son venin. Alors, se produisit encore un fait merveilleux, que je vais dire. Nous avons vu le venin, appelé de toute part, accourir sous le doigt de Martin. Ensuite, par ce trou exigu de la plaie, l'humeur empoisonnée coula en abondance avec le sang, comme des mamelles des chèvres ou des brebis, pressées par la main des bergers, coule à flots un long filet de lait. L'esclave se leva guéri. Et nous, stupéfaits d'un si grand miracle, contraints par l'évidence même de la vérité, nous proclamions que personne, sous le ciel, ne pouvait imiter Martin.

CHAPITRE III - *LE CHARIOT ENCHANTÉ*

« Peu de temps après, nous cheminions avec Martin, qui visitait ses paroisses. Nous autres, je ne sais pour quelle raison, nous avions dû nous arrêter ; l'évêque nous avait un peu devancés. À ce moment, sur la chaussée publique, venait un chariot du fisc, plein de gens de la milice. En apercevant Martin, qui était enveloppé dans un vêtement à poils rudes, un pallium noir et pendant, les mules attelées de son côté prennent peur, et se rejettent un peu de l'autre côté. Par là, elles emmêlent les traits, et mettent le désordre dans cette longue file d'attelages, où l'on groupe, comme vous l'avez vu souvent, ces malheureux animaux. On les dégage non sans peine : cause de retard pour des gens pressés. Fâchés de ce contretemps, les gens de la milice sautent précipitamment à terre. Puis ils se mettent à frapper Martin à coups de fouets et de bâtons. Lui reste muet, et, avec une incroyable patience, présente le dos à ses bourreaux. Par là, il redouble la folie des misérables, d'autant plus furieux qu'il avait l'air de ne pas sentir les coups et de les mépriser. Enfin, nous le rejoignons : nous le trouvons affreusement ensanglanté, meurtri sur toutes les parties du corps, étendu sur le sol, comme inanimé. Aussitôt, nous le remettons sur son âne, et, maudissant le lieu de cet attentat, nous nous éloignons en toute hâte.

« Cependant, les gens de la milice, une fois leur fureur assouvie, reviennent à leur chariot ; ils ordonnent de poursuivre la route, en poussant les mules. Mais toutes les bêtes restent fixées au sol, raides comme des statues d'airain. En vain, les conducteurs élèvent la voix, font claquer leurs fouets à droite et à gauche : les bêtes ne bougent pas. Alors, tous les voyageurs se lèvent pour frapper ensemble : sur le dos des mules à châtier, s'usent les fouets gaulois. On va dépouiller tous les arbres du voisinage, on assomme les bêtes avec de vraies poutres : les mains des bourreaux n'y font rien, et toujours au même endroit restent les mules, immobiles comme des statues. Les malheureux hommes ne savent plus que faire. Ils ne peuvent plus dissimuler leur terreur : malgré leur brutalité, ils reconnaissent qu'une puissance divine les retient en place.

« Enfin, ils rentrent en eux-mêmes : ils commencent à se demander quel était cet homme, tout à l'heure maltraité par eux au même endroit. Ils interrogent des passants : ils apprennent que l'homme si cruellement frappé par eux, c'était Martin. Alors apparaît à tous la cause évidente de leur aventure : ils ne peuvent plus ignorer qu'ils sont retenus à cause de leur attentat contre cet homme-là. Donc tous, à pas rapides, s'élancent à notre suite. Conscients de leur forfait et de leur crime, honteux et confus, pleurant, la tête et le visage couverts d'une poussière dont ils s'étaient souillés eux-mêmes, ils se jettent aux genoux de Martin, implorant leur pardon, lui demandant la permission de s'en aller. Ils avaient été assez punis, disaient-ils, par les remords de leur conscience ; ils avaient assez compris que sur place la terre aurait pu les engloutir vivants, ou plutôt qu'ils auraient dû perdre tout sentiment et être changés en durs rochers immobiles, comme ils avaient vu leurs bêtes clouées au sol ; ils priaient, ils suppliaient Martin de leur pardonner leur crime et de leur accorder l'autorisation de s'en aller.

« Même avant l'arrivée de ces gens, le bienheureux savait qu'ils étaient retenus là-bas ; et il nous l'avait dit lui-même auparavant. Il n'en eut pas moins la bonté de leur pardonner ; et il leur permit de s'en aller, leurs animaux étant remis en état.

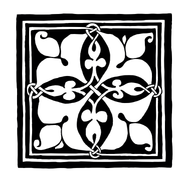
CHAPITRE IV - *SAINT MARTIN RESSUSCITE UN ENFANT*

« Je l'ai souvent remarqué, Sulpicius, Martin te répétait souvent que, depuis son épiscopat, il n'avait plus le don des miracles avec autant d'abondance qu'il se rappelait l'avoir eu auparavant. Si cela est vrai, ou plutôt, comme cela est vrai, nous pouvons conjecturer quels grands miracles il opéra étant moine, seul et sans témoin, lui que nous avons vu, pendant son épiscopat, faire de si grands miracles sous les yeux de tous. Beaucoup de ces prodiges antérieurs ont été portés à la connaissance du monde et n'ont pu être cachés ; mais innombrables sont, dit-on, ceux que, par souci d'éviter la vanité, il a tenus secrets et n'a pas laissés parvenir à la connaissance des hommes. Il s'était élevé au-dessus de la nature humaine ; dans la conscience qu'il avait de sa puissance, il foulait aux pieds la gloire du monde, ne voulant de témoin que le ciel. La vérité de cette assertion, nous pouvons en juger même d'après les prodiges qui nous sont connus, et qui n'ont pu rester secrets. Avant son épiscopat, Martin rendit à la vie deux morts, comme ton livre l'a raconté en détail ; mais depuis son épiscopat, et je m'étonne que tu aies passé cela sous silence, il en a ressuscité encore un, un seul. De la chose, je suis témoin, si toutefois vous ne doutez pas de la valeur de mon témoignage. Ce miracle, comment il s'est accompli, je vais vous l'expliquer.

« Je ne sais pour quelle raison, nous nous rendions à l'oppidum des Carnutes (Chartres). Comme nous traversions un bourg peuplé d'une multitude d'habitants, une foule énorme vint au-devant de nous. Elle était entièrement composée de païens ; Car personne, dans ce bourg, ne connaissait un chrétien. Mais, à la nouvelle du passage d'un si grand homme, toute la campagne au loin s'était couverte d'une multitude de gens, affluant de toutes parts. Martin sentit qu'il fallait opérer. L'Esprit saint s'annonçant en lui, il eut un frémissement. D'une voix surhumaine, il prêchait aux Gentils le verbe de Dieu, et souvent demandait en gémissant pourquoi une si grande foule ne connaissait pas le Seigneur Sauveur. Cependant, comme une multitude incroyable nous entourait, une femme, dont le fils venait de mourir, présenta au bienheureux, sur ses bras tendus, le corps inanimé, en disant : « Nous savons que tu es ami de Dieu. Rends-moi mon fils ; car c'est mon fils unique ». Toute la foule se joignit à elle, mêlant ses cris aux prières de la mère. Alors Martin vit que pour le salut des spectateurs dans l'attente, comme plus tard il nous le disait lui-même, il pouvait obtenir un miracle. Il prit dans ses bras le corps du défunt. Sous les yeux de tous, il s'agenouilla. Sa prière terminée, il se leva, et remit à la mère son petit enfant rendu à la vie.

« Alors, toute la multitude poussa jusqu'au ciel de grands cris, proclamant que le Christ était Dieu. Enfin tous, par groupes, commencèrent à se précipiter aux genoux du bienheureux, demandant avec foi qu'il les fît chrétiens. Sans tarder, au milieu du champ où ils étaient, Martin leur imposa les mains à tous et les fit tous catéchumènes. Se tournant vers nous, il disait qu'on pouvait bien en plein champ faire des catéchumènes, puisque là se faisait ordinairement la consécration des martyrs ».





Archevêque Platon de Kostroma et Galitch [†1877]

Règle brève pour la vie pieuse

Moniale Juliana, *Le père Alexis Métchev, starets de Moscou*
L'Âge d'homme, Lausanne, 2011, p. 227-232

Le matin

Force-toi à te lever tôt et à une heure précise; sans raison particulière, ne dors pas plus de sept heures. Aussitôt réveillé de ton sommeil, élève ta pensée vers Dieu et fais sur toi avec piété le signe de la croix, en pensant au Seigneur Jésus-Christ crucifié qui pour notre salut est mort sur la croix. Lève-toi aussitôt, habille-toi et ne te permets pas de te prélasser sur ton lit et de ne pas t'habiller. En t'habillant, souviens-toi que tu te trouves en présence du Seigneur Dieu et de ton ange gardien et souviens-toi de la chute d'Adam qui, par le péché, s'est privé du vêtement d'innocence, et demande humblement au Seigneur Jésus la grâce de Le revêtir, et ainsi de penser, de sentir, de parler et de faire comme Lui-même pensait, sentait, parlait et faisait. Ensuite, commence aussitôt les prières du matin, fléchissant le genou, prie paisiblement, calmement, attentivement, avec piété et avec la plus grande humilité comme on doit le faire sous le regard du Tout-Puissant; demande-Lui la foi, l'espérance, la charité et la bénédiction pour tes occupations de la journée; demande des forces pour accepter d'une âme égale tout ce qu'il Lui plaira de t'envoyer ou de laisser faire ce jour et pour pouvoir supporter toutes les difficultés, les infortunes, les confusions, les embûches, les chagrins et les maladies de l'âme et du corps avec fermeté, paisiblement et avec amour envers Jésus-Christ. Prends la ferme résolution de faire tout pour le Seigneur Dieu, de tout accepter de Sa main paternelle, et surtout la résolution particulière de faire précisément tel ou tel bien, d'éviter tel ou tel mal; offre-toi tout entier en victime vivante à Dieu. Songe que ce jour est peut-être le dernier jour de ta vie, et fais tout ce que tu voudrais faire, en te préparant à comparaître dès maintenant devant le tribunal de Dieu. Remercie le Seigneur Dieu de t'avoir gardé la nuit passée, d'être encore vivant et de ne pas être mort dans le péché. Que de gens sont morts la nuit passée, et ont comparu devant le tribunal redoutable du Seigneur ! Remercie aussi le Seigneur qu'il y ait encore pour toi un temps de la grâce de la miséricorde, et qu'il y ait encore un temps et le moyen de te repentir un peu, pour gagner le Ciel. Chaque matin, pense que tu commences seulement maintenant, que tu veux être un chrétien, et que le temps passé l'est irrémédiablement. Consacre au moins un quart d'heure chaque matin à une courte méditation sur les vérités de la foi, spécialement sur le mystère inaccessible de l'Incarnation du Fils de Dieu et de Son Second Avènement, le Jugement dernier, la Passion et le paradis. Après la prière et la méditation, si le temps dont tu disposes le permet, lis encore un livre spirituel, par exemple l'*Alphabet spirituel* de **saint Dimitri de Rostov** et *Le Trésor rassemblé dans le monde* de **saint Tikhon de Zadonsk**, et lis jusqu'au moment où ton cœur sera attendri. Lorsque tu as suffisamment réfléchi à un passage, continue ta lecture et sois très attentif à ce que le Seigneur dit à ton cœur.

La journée

Après cela, occupe-toi des affaires et ton travail sera pour la gloire de Dieu. Souviens-toi que Dieu te voit partout, voit toutes tes actions, tes occupations, tes sentiments, tes pensées et tes souhaits, et qu'Il te récompensera généreusement pour tes bonnes actions. Ne commence rien sans avoir d'abord prié Dieu, car tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons sans avoir prié, ensuite se révélera peccamineux, nuisible, et nous accusera par les œuvres d'une façon que nous ne connaissons pas. Le Seigneur Lui-même a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Le travail

Au travail, sois toujours joyeux et paisible, confies-en le succès à la bénédiction du Seigneur, te contentant d'avoir fait ton devoir. Ce qui t'est difficile, fais-le comme une épitimie pour tes péchés, dans un esprit de silence et d'humilité ; en travaillant, prononce des prières courtes, spécialement la Prière de Jésus, et imagine-toi Jésus travaillant à la sueur de Son front, avec Joseph, pour manger Son pain. Si ton travail est fructueux, selon le désir de ton cœur, rends grâces au Seigneur Dieu; si ce n'est pas le cas, souviens-toi que Dieu permet cela aussi et que Dieu fait tout bien. S'il reste du temps avant le repas, examine comment tu t'es acquitté de tes tâches du matin, de la lecture pieuse, ou du temps de la méditation.

Le déjeuner

Pendant le repas, imagine-toi le Père des Cieux ouvrant Sa main pour te nourrir. N'oublie jamais la prière avant le repas, et pendant le repas imagine-toi que Jésus mange avec toi; donne aux pauvres une part de ton repas. Après la table, considère-toi comme l'un de ces cinq mille que le Seigneur Jésus-Christ a nourris miraculeusement; remercie-Le de tout ton cœur et prie pour qu'Il ne te prive pas de la nourriture céleste de Sa parole et du Corps et du Sang du Christ. Si tu désires vivre en paix, confie-toi tout entier à Dieu. Tu ne trouveras pas la paix de l'âme tant que tu ne seras pas reposé dans le Dieu unique, en L'aimant Lui seul. Toujours et en tout, souviens-toi du Seigneur Dieu et de Son saint amour envers nous pécheurs. En tout, tâche d'accomplir la volonté de Dieu et de ne plaire qu'à Dieu seul. Ne fais rien contre les commandements de Dieu, ne cherche que Dieu, en travaillant et en supportant tout pour Dieu. Ne te soucie pas que les gens de ce siècle te respectent et t'aiment, mais soucie-toi seulement de plaire au Seigneur Dieu, pour que ta conscience ne t'accuse pas de péchés.

La vigilance

Si tu veux garder constamment le souvenir de Dieu, supporte les afflictions et les malheurs comme te frappant à juste titre. Sois vigilant envers toi-même, tes sentiments, tes pensées, tes mouvements du cœur, tes passions ; ne considère rien comme de peu d'importance lorsqu'il s'agit de ton salut éternel. Lorsque tu te souviens de Dieu, prie plus intensément pour que le Seigneur Se souvienne de toi quand tu L'oublieras. En tout, que soit ton maître le Seigneur Jésus-Christ: Le regardant avec les yeux de ton esprit, demande-toi plus souvent: qu'aurait fait, qu'aurait pensé, qu'aurait dit le Seigneur Jésus-Christ ? Exerce-toi, en tout ce que tu vois, à te représenter quelque chose de bon. Sois humble, silencieux, paisible, tais-toi et supporte à l'exemple de Jésus-Christ. Il ne te chargera pas d'une croix trop lourde, et Lui-même t'aidera à la porter. Ne pense pas acquérir une quelconque vertu sans affliction et sans douleur de l'âme. Demande au Seigneur Dieu la grâce d'accomplir aussi bien que possible Ses saints commandements, quand bien même ils te sembleraient très difficiles. Et si tu as exécuté un commandement, attends-toi à des tentations, car c'est en surmontant les obstacles qu'on prouve son amour pour le Christ.

Le paresseux périra

Ne reste pas, même un peu de temps, sans rien faire, mais sois toujours actif et occupé. Car le paresseux est indigne du nom d'homme et il périra nécessairement. Retire-toi à l'exemple du Christ Jésus, qui Se retirait à l'écart pour prier le Père des Cieux. Lorsque tu as des difficultés concrètes ou que se refroidit ta prière ou ton zèle pour toute occupation pieuse, ne délaisse par les œuvres de piété — ainsi le Seigneur Jésus-Christ pria trois fois lorsque Son âme était triste jusqu'à la mort. Fais tout au nom de Jésus et ainsi toutes les œuvres seront des œuvres de piété.

Évite même les plus petits péchés

Écoute plus que tu ne parles. Le bavardage ne te sauvera pas du péché. Demande pour toi au Seigneur la grâce de rester silencieux quand il faut et de parler quand il faut, mets une garde à ta bouche pour ne pas pécher par la langue, et surveille ton ouïe pour ne pas entendre des paroles détestables au Seigneur Dieu. Ne sois pas curieux des nouvelles: elles distraient l'esprit; discute plutôt sur des sujets qui en vaillent la peine. Même les plus petits péchés, évite-les, car celui qui ne s'écarte pas des petits péchés tombe forcément dans de grands et graves péchés. Si tu veux que des pensées mauvaises ne te troublent pas, accepte avec humilité les humiliations de l'esprit et les afflictions du corps, non pas en partie, mais en tout temps, en tout lieu et à tout propos. Écarte toute pensée qui t'éloigne du Seigneur, surtout les pensées de la chair, chasse-les de ton cœur le plus vite possible, comme on se débarrasse d'un vêtement sur lequel une étincelle est tombée. Quand une pensée pareille te vient à l'esprit, prie fermement : « Seigneur, aie pitié, Seigneur, aie pitié; Seigneur ne me tente pas, épargne-moi les tentations », ou quelque chose de ce genre. Mais parmi les tentations, ne sois pas confus. Celui qui envoie l'occasion du combat, Celui-là aussi donne les forces pour la victoire. Que ton esprit ne se trouble pas, aie confiance en Dieu; si Dieu est pour toi, qui sera contre toi ?

Ne conteste jamais, ne te défends pas trop, et n'invoque pas d'excuses

Demande à Dieu qu'Il t'enlève tout ce qui alimente ton orgueil, même si cette privation doit être pour toi la plus amère. Souhaite ne vivre et mourir que pour le Seigneur et Lui appartenir entièrement. Si on t'humilie, comprends que cela t'est envoyé par Dieu pour ta gloire, et ainsi tu seras dans le déshonneur sans tristesse et sans confusion, et dans la gloire quand elle viendra, mais tu seras fidèle et tu éviteras la condamnation. Si tu as la nourriture et le vêtement, sois content à l'image de Jésus, qui S'est fait pauvre pour nous. Ne conteste jamais, ne te défends pas trop, et n'invoque pas d'excuses; ne dis rien contre les chefs et ton prochain sans nécessité et sans y être obligé. Sois sincère et simple de cœur; accepte des autres les mandements, les exhortations et les accusations quand bien même tu serais très sage. Ne déteste pas, n'envie pas, sois extrêmement strict dans tes paroles et tes actes. Ce que tu ne veux pas pour toi, ne le fais pas aux autres, et ce que tu souhaites de la part des autres, commence par le faire toi-même aux autres. Si quelqu'un te visite, élève ton cœur vers le Seigneur Dieu et prie-Le de te donner un esprit doux, humble, concentré; sois affectueux, humble, prudent, raisonnable, aveugle et sourd selon les circonstances.

Les conversations

Souviens-toi que Jésus se trouve parmi ceux avec lesquels tu te trouves et tu discutes. Dissous tes paroles dans le sel de la sagesse, n'oublie jamais que le temps est court et que l'on devra rendre compte de toute parole inutile. À la conversation, imprime un but précis et essaie de la diriger pour le salut des âmes. Quand tu es utile à quelqu'un, reconnais en cela la grâce de Dieu. Quand tu te retrouves seul avec toi-même, éprouve-toi: n'as-tu pas été moins bon qu'avant, n'es-tu pas tombé dans tel ou tel péché que tu ne commettais pas auparavant ?

Tout péché laissé sans repentir est un péché pour la mort

Si tu pèches, demande immédiatement pardon à Dieu avec humilité d'un cœur contrit et en espérant Sa bonté, et hâte-toi d'apporter ton repentir devant ton père spirituel; car tout péché laissé sans repentir est un péché pour la mort et même un saint qui prie pour celui qui a commis un tel péché ne sera pas exaucé. Du reste, si tu ne te repens pas du péché commis par toi, tu retomberas vite dans ce même péché.

Cherche le bien non pour toi mais pour beaucoup

Tâche de faire du bien à tous autant que tu peux, sans te préoccuper s'ils apprécieront ou non, s'ils seront ou non reconnaissants. Et réjouis-toi non quand tu fais du bien à quelqu'un, mais quand sans rancune tu supportes les vexations, surtout de quelqu'un à qui tu as fait du bien. Si quelqu'un n'est pas obéissant dès les premiers mots, ne l'y contrains pas, et toi-même utilise le bien qu'il a perdu. Car l'absence de méchanceté te sera très profitable. Mais lorsque le mal de l'homme se répand sur beaucoup, alors ne le souffre pas, cherche le bien non pour toi mais pour beaucoup. Le bien commun est plus important que le bien personnel.

Le soir

À l'heure du dîner, souviens-toi de la dernière Cène de Jésus-Christ, et prie pour être rendu digne de la Cène céleste. Avant de te coucher, scrute ta conscience, demande la lumière de la connaissance de tous tes péchés, réfléchis-y, demande pardon pour eux, promets de te corriger, en déterminant clairement en quoi et comment tu penses te corriger. Ensuite, te confiant à Dieu, comme si tu devais cette nuit-même te présenter devant Lui, confie-toi à la Mère de Dieu, à ton Ange gardien, au saint dont tu portes le nom. Imagine-toi ton lit comme ton tombeau et ta couverture comme un linceul. Fais le signe de croix, baise la croix que tu portes, endors-toi sous la protection du pasteur d'Israël, Celui qui garde et ne dort ni ne sommeille (Ps 121, 4). Et si tu ne peux pas dormir, ou si tu veilles au milieu de la nuit, souviens-toi de cette parole : « au milieu de la nuit, un cri retentit : voici l'Époux » (Mt 25, 6) ou souviens-toi de cette dernière nuit, celle où Jésus a prié Son Père jusqu'à suer le sang ; prie pour les grands malades, pour ceux qui sont dans les angoisses de la mort, pour ceux qui souffrent et pour les défunts, et prie Dieu que l'obscurité éternelle ne te recouvre pas.

La maladie

Au temps de la maladie, mets d'abord ton espoir en Dieu, te souvenant souvent de la passion et de la mort du Christ Jésus, en les méditant, fais en sorte que ton cœur se raffermisse de plus en plus. Prie constamment, des prières que tu connais et que tu peux dire ; demande pardon au Seigneur Dieu pour tes péchés, et demande la patience au temps de la maladie. Abstiens-toi toujours de murmurer et d'être irritable, ce qui est si fréquent au temps de la maladie. Si le Seigneur a supporté pour notre salut les plus pénibles souffrances, les plus pénibles maladies, nous qu'avons-nous fait et qu'avons-nous supporté pour notre salut ?

Les offices divins

Fréquente le plus souvent possible les églises pour l'office, et en particulier, essaie d'être le plus souvent possible à la Liturgie. Le dimanche et les jours de fête, consacre-les obligatoirement à des œuvres de piété ; à l'église, représente-toi et n'oublie jamais que tu te trouves en présence de Dieu, des anges et de tous les saints ; le reste de la journée, après la Liturgie, consacre-le à des lectures pieuses ou à d'autres œuvres de piété et de charité.

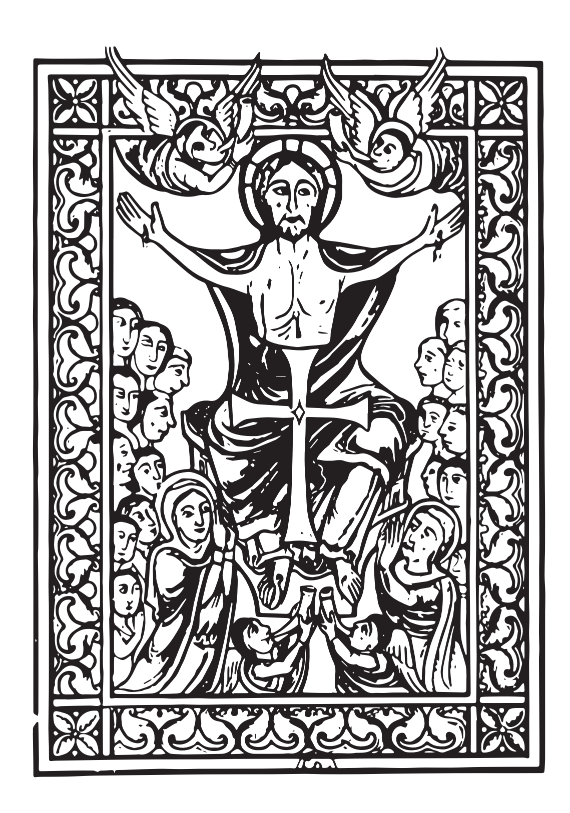
Ton anniversaire, consacre-le spécialement à des œuvres de piété. Chaque année et chaque mois, scrute rigoureusement ta conscience. Confesse-toi et communie le plus souvent possible. Approche-toi toujours de la communion aux Saints Mystères

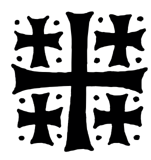
avec une faim authentique et avec une soif authentique de l'âme, d'un cœur contrit, avec piété, humilité, foi, espérance, charité.

Médite le plus souvent possible sur la passion et la mort du Christ Jésus, Le priant, par la tunique de Ses mérites, de recouvrir tous tes péchés et de te recevoir dans Son Royaume. Aie toujours à la bouche et dans le cœur le Nom de Jésus. Réfléchis le plus souvent possible au grand amour du Seigneur envers toi, afin que tu L'aimes de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes les forces, et ainsi tu vivras une vie paisible sur cette terre et une vie bienheureuse au Ciel dans les siècles des siècles.

Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec toi.

La Règle brève fut empruntée par le père Alexis à l'ouvrage *Bref mémorandum au prêtre sur ses obligations concernant le sacrement de confession*, 9e éd., 2e partie, Moscou, 1896, p. 31-32, de l'archevêque Platon (Fiveïsky, 1809-1877) de Kostroma et Galitch, diplômé de l'Académie ecclésiastique de Moscou et en son temps écrivain spirituel connu. Le texte fut recopié par le Père Alexis à Véréia, au cours de l'été 1920, à l'usage de ses enfants spirituels. Il est à remarquer que le starets Nectaire d'Optino donnait le même texte à ses enfants spirituels, comme en témoigne le père Adrian Rymarenko, par la suite archevêque André de Rockland (1893-1978), qui la reçut en 1925.





Vladimir Soloviev

L'Antichrist
II/III

Краткая повесть об антихристе



Vladimir Soloviev - *introduction et choix de textes*, traduction de J.-B. Séverac, Paris, Michaud, 1910

Sa nouvelle composition met de son côté un certain nombre de ses critiques et de ses adversaires d'hier. Ce livre écrit après l'incident du précipice, montre en lui une puissance de génie antérieurement inconnue. C'est une œuvre où toutes les contradictions sont embrassées et résolues. On y voit unis un noble respect pour les traditions et les symboles antiques avec un large et audacieux radicalisme en matière politique et sociale, une liberté de pensée illimitée avec une très profonde compréhension des choses mystiques, un individualisme inconditionné avec un dévouement ardent au bien commun, l'idéalisme le plus haut en matière de principes directeurs avec le sens parfait des nécessités pratiques de la vie. Et tout cela est assemblé et cimenté avec un art si génial que chaque penseur, chaque homme d'action, peut accepter l'ensemble en gardant son point de vue propre sans faire le moindre sacrifice à la vérité, sans se hausser pour elle au-dessus de son moi, sans renoncer le moins du monde à son esprit de parti, sans corriger en rien l'erreur de ses vues et de ses tendances, sans même les compléter dans ce qu'elles ont d'insuffisant. Ce livre étonnant est immédiatement traduit dans les langues de tous les peuples cultivés et même de quelques peuples sans culture. Dans toutes les parties du monde, mille journaux sont, pendant tout un an, remplis par les réclames des éditeurs, les articles enthousiastes des critiques. Des tirages à bon marché, avec portraits de l'auteur, se répandent par millions d'exemplaires, et tout le monde civilisé, c'est-à-dire, à cette époque-là, presque tout le globe terrestre, est plein de la gloire de l'homme incomparable, sublime, unique ! Nul n'oppose rien à ce livre, qui paraît à tous une révélation de la vérité intégrale. Le passé entier y est estimé avec une telle équité, le présent entier y est apprécié avec tant d'impartialité et de compréhension, l'avenir meilleur enfin y est si bien et si clairement relié au présent, que chacun dit : « Voilà bien ce qu'il nous faut ; voilà un idéal qui n'est pas utopique, voilà un dessein qui n'est pas chimérique. » Et le miraculeux écrivain non seulement séduit tout le monde, mais est agréable à chacun, de sorte que s'accomplit la parole du Christ :

« Je suis venu au nom de mon père et vous ne m'accueillez pas, un autre viendra en son propre nom et celui-là vous *l'accueillerez* ». Pour être *accueilli*, il faut, en effet, être *agréable*.

Certes, quelques hommes pieux, tout en louant chaudement ce livre, ont demandé pourquoi le nom du Christ n'y était pas écrit une seule fois ; mais les autres chrétiens ont riposté : « Dieu en soit loué ! dans les siècles passés, tout ce qui est saint a été assez traîné par des zélateurs sans vocation ;

aussi faut-il maintenant qu'un écrivain profondément religieux soit très prudent. Et puisque ce livre est animé de l'esprit vraiment chrétien d'amour actif et de bonne volonté, que désirez-vous de plus ? » Tout le monde est tombé d'accord. Peu après l'apparition de cet ouvrage qui a fait de son auteur le plus populaire de tous les hommes ayant vu jamais la lumière du jour, l'assemblée constituante internationale de l'union des États européens devait avoir lieu à Berlin. Fondée après la série des guerres extérieures et intestines liées à l'affranchissement de l'Europe du joug mongol et qui avaient entraîné un remaniement sensible de la carte de l'Europe, l'Union des États européens se trouvait menacée par le conflit non plus des nations, mais des partis politiques et sociaux. Les directeurs de la politique européenne, membres de la très puissante confrérie des franc-maçons, sentaient l'insuffisance du pouvoir exécutif. L'unité européenne qu'on avait réalisée avec tant de peine risquait à chaque minute de se briser. Dans le conseil de l'union (*Comité permanent universel*) il n'y avait pas unité de vues, parce que toutes les places n'avaient pas pu y être prises par de vrais maçons. Les membres indépendants du Comité formaient des coalitions séparatistes et une nouvelle guerre était imminente. On décida alors de confier l'exécutif à un seul homme jouissant de pouvoirs suffisants. Le candidat le plus sérieux fut le sur-homme, membre secret de l'ordre maçonnique. Il était la seule personne qui jouît d'une notoriété universelle. Étant de son métier savant officier d'artillerie, possédant de gros capitaux, il avait des amitiés dans les cercles financiers et militaires. En d'autres temps, on lui aurait fait un grief de ses origines douteuses. Il avait pour mère une personne très accueillante, et universellement connue, mais beaucoup trop d'hommes auraient pu avec des droits égaux prétendre être son père. Il va de soi que ces circonstances ne pouvaient être d'aucune valeur dans un siècle tellement avancé qu'il lui était réservé d'être le dernier. Le sur-homme fut choisi à la presque unanimité des voix comme président à vie des États-Unis d'Europe ; mais quand il eut paru à la tribune dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et de sa force, et qu'il eut exposé avec une éloquence inspirée son programme universel, l'assemblée ravie et enthousiasmée décida, sans même mettre la chose aux voix, de lui donner en signe d'honneur le titre d'empereur romain. Le congrès s'acheva au milieu de la joie universelle et le grand élu lança un manifeste qui commençait de la sorte : « Peuples de la terre ! Je vous donne ma paix ! » et qui s'achevait par ces mots : « Peuples de la terre ! Les promesses se sont accomplies ! La paix universelle et éternelle est assurée. Toute tentative pour la détruire rencontrera une opposition irréductible. Désormais, en effet, il existe sur la terre une puissance qui l'emporte sur toutes les autres mises ensemble. Cette puissance invincible et incomparable m'appartient à moi, l'élu de l'Europe, l'empereur de toutes les forces européennes. Le droit international dispose enfin de sanctions qu'il n'avait pas jusqu'à maintenant. Désormais aucun État n'osera dire : la guerre, lorsque je dirai : la paix. Peuples de la terre, la paix est à vous ». Ce manifeste produisit l'effet désiré. Partout hors d'Europe et particulièrement en Amérique, se formèrent de puissants partis impérialistes qui obligèrent leurs gouvernements à s'unir à des conditions diverses avec les États-Unis d'Europe sous l'autorité suprême de l'empereur romain. Quelques peuples et quelques monarques restaient encore indépendants dans certaines régions de l'Asie et de l'Afrique. L'empereur, avec une armée peu nombreuse, mais choisie, de régiments russes, allemands, polonais, hongrois et turcs, fait alors une promenade militaire de l'Asie orientale au Maroc, et, sans grande effusion de sang, réduit les insoumis. Dans tous les pays des deux continents, il prend pour vice-rois des princes indigènes élevés à l'européenne, et dévoués à sa personne. Dans tous les pays païens, les populations étonnées et ravies font de lui une divinité supérieure. En un an, il fonde une monarchie universelle, au sens précis du mot. Les germes de guerre sont tous détruits. La ligue internationale de la paix se réunit une dernière fois, fait un solennel panégyrique du grand pacificateur et, n'ayant plus de raison d'être, se dissout. Au premier anniversaire de son avènement, l'empereur romain lance un nouveau manifeste. « Peuples de la terre ! je vous avais promis la paix et je vous l'ai donnée. Mais la paix n'est belle que dans la prospérité. Pour qui est menacé par la misère, la paix n'est pas une joie. Venez donc à moi maintenant tous ceux qui avez faim et tous ceux qui avez froid, afin que je vous rassasie et vous réchauffe ». Il accomplit ensuite la réforme sociale simple et étendue qu'il avait indiquée dans son livre et qui avait déjà rallié tous les esprits nobles et sérieux. Grâce à la concentration dans ses mains des finances du monde entier et de colossales propriétés foncières, il put réaliser la réforme suivant les désirs des pauvres et sans dommage sensible pour les riches. Chacun reçut suivant sa capacité et chaque capacité suivant le travail fourni et les services rendus.

Le nouveau maître de la terre était avant tout un philanthrope compatissant ; il ne se contentait pas d'être l'ami des hommes, il était aussi *l'ami des bêtes* : il était végétarien. Il interdit la vivisection, établit un contrôle sévère des abattoirs et encouragea de toute manière les sociétés protectrices des animaux. Il établit solidement dans l'humanité

entière la plus importante des égalités, *l'égalité dans le rassasiement universel*. Cela fut accompli dans la seconde année de son règne. La question sociale économique était définitivement résolue. Mais si le rassasiement est pour ceux qui ont faim le premier objectif, ceux qui sont rassasiés veulent autre chose.

Les animaux eux-mêmes quand ils sont rassasiés veulent d'ordinaire non seulement dormir mais jouer. À plus forte raison les hommes, qui ont toujours exigé *post panem circenses*.

L'empereur-sur-homme comprend ce qu'il faut à la foule. À ce moment il reçoit à Rome la visite d'un grand faiseur de miracles venu de l'Extrême-Orient et entouré d'un épais nuage de légendes étranges et de contes sauvages. Suivant les bruits ayant cours parmi les néo-bouddhistes, c'était un être d'origine divine : le fils du dieu du soleil et d'une naïade.

Ce faiseur de miracles, appelé Apollonius, est incontestablement un homme de génie ; mi-asiatique, mi-européen, évêques catholique *in partibus infidelium*, il unit merveilleusement la connaissance des dernières conclusions et applications techniques de la science occidentale avec l'art d'utiliser tout ce qu'il y a de vraiment solide et de vraiment important dans les traditions mystiques de l'Orient. Les résultats de cette union sont étonnants. Apollonius possède, entre autres choses, l'art à demi scientifique et à demi magique d'attirer et de diriger à sa volonté l'électricité atmosphérique, et on dit dans le peuple qu'il *tire le feu du ciel*. Il se contente d'ailleurs de frapper l'imagination de la foule par des prodiges inouïs et n'emploie pas sa puissance en vue d'autre but. Tel est l'homme qui se présente au grand empereur. Il le salue comme le vrai fils de Dieu, lui déclare avoir vu son règne annoncé dans les livres secrets de l'Orient et lui offre de mettre son art à son service. L'empereur ravi l'accueille comme un don venu d'en haut, lui décerne les titres les plus pompeux et ne se sépare plus de lui. Et les peuples de la terre, après avoir reçu de leur maître la paix universelle et la satiété, ont en outre la possibilité de se réjouir constamment à la vue des miracles les plus divers et les plus inattendus. Ainsi s'est achevée la troisième année du règne du sur-homme.

Après l'heureuse solution de la question politique et de la question sociale, la question religieuse fut posée. L'empereur lui-même l'éveilla en commençant par le christianisme. Voici quelle était à cette époque la situation de cette religion. Elle avait perdu un grand nombre de fidèles — on ne comptait pas plus de quarante-cinq millions de chrétiens sur tout le globe terrestre ; — mais elle avait accru sa valeur morale et gagné en qualité ce qu'elle avait perdu en quantité. On ne rencontrait plus, parmi les chrétiens, d'hommes n'unissant pas au christianisme d'intérêt spirituel. Les diverses confessions chrétiennes avaient vu diminuer leurs effectifs à peu près dans la même proportion, de sorte qu'elles étaient à cet égard à peu près dans le même rapport qu'au XIXe siècle ; quant à leurs relations, si la haine n'avait pas fait place à un accord complet, du moins s'était-elle atténuée et les oppositions avaient perdu de leur âpreté. Les papes avaient été chassés de Rome depuis longtemps et, après de longs vagabondages, avaient trouvé un refuge à Pétersbourg, à condition qu'ils s'abstiendraient de toute propagande à l'intérieur du pays. La papauté en Russie s'était sensiblement simplifiée. Sans modifier dans son essence la composition nécessaire de ses collèges et de ses offices, elle avait dû spiritualiser leur action et réduire à leur plus simple expression son pompeux rituel et son cérémonial. Beaucoup de coutumes étranges et séduisantes disparurent d'elles-mêmes, sans qu'elles aient été formellement détruites. Dans tous les autres pays et particulièrement dans l'Amérique du Nord, la hiérarchie catholique comptait encore parmi ses représentants beaucoup d'hommes de volonté forte, d'énergie inlassable et indépendants ; ils étaient encore plus que leurs prédécesseurs partisans de l'unité de l'église catholique, à laquelle ils avaient conservé son caractère cosmopolite et sa valeur internationale. Pour ce qui est du protestantisme, à la tête duquel se trouvait toujours l'Allemagne et surtout depuis qu'une importante partie de l'église anglicane s'était réunie à l'église catholique, il s'était débarrassé de ses tendances extrêmes et négatrices, dont les partisans étaient ouvertement passés à l'indifférentisme religieux. L'Église évangélique ne comptait plus que des croyants sincères à la tête desquels se trouvaient des hommes unissant de larges connaissances à une profonde religiosité et au désir toujours plus vif de vivre sur le modèle des premiers chrétiens. L'orthodoxie russe, après que les événements de la politique lui eurent enlevé sa situation officielle, avait perdu de nombreux millions de faux membres, mais elle avait eu par contre la joie de s'unir avec la meilleure part des Vieux-Croyants et même avec de nombreuses sectes d'orientation vraiment religieuse. Sans grandir en nombre, cette église, ainsi rénovée, avait grandi en force spirituelle et l'avait surtout montré en luttant contre la multiplication de sectes extrêmes auxquelles n'était pas étranger un élément démoniaque et satanique.

Pendant les deux premières années du nouveau règne, tous les chrétiens, effrayés et fatigués par

les révolutions et les guerres antérieures, avaient accueilli le nouveau souverain et ses réformes pacifiques soit avec une bienveillante neutralité, soit avec une sympathie délibérée, soit même avec un vif enthousiasme. Mais quand, dans la troisième année du nouveau règne, était apparu le grand mage, beaucoup d'orthodoxes, de catholiques et de protestants éprouvèrent de sérieuses inquiétudes et une certaine antipathie pour le souverain. Les textes évangéliques et apostoliques qui parlent du prince du monde et de l'Antichrist, furent lus plus attentivement et commentés avec passion. L'empereur devina à certains signes qu'un orage se préparait et décida d'éclaircir l'affaire au plus vite. Au début de la quatrième année de son règne, il lança un manifeste adressé aux vrais chrétiens de toutes les confessions, pour les inviter à élire ou à désigner leurs représentants à un concile œcuménique qu'il présiderait. La résidence impériale avait été transportée de Rome à Jérusalem. La Palestine était alors un pays autonome peuplé et administré surtout par des Juifs. Jérusalem libre était devenue ville impériale. Les Lieux Saints avaient été respectés ; mais sur toute la large plateforme de Kharam-ech-Cherif, depuis Birket-Israïn et les casernes, d'une part, jusqu'à la mosquée d'El-Aksa et les « écuries de Salomon », d'autre part, se dressait un énorme édifice comprenant, outre deux petites mosquées anciennes, le large « temple » impérial destiné à l'union de tous les cultes et deux superbes palais impériaux avec leurs bibliothèques, leurs musées et leurs bâtiments spéciaux consacrés aux expériences et aux exercices magiques. L'église évangélique n'ayant pas à proprement parler de clergé, les hiérarques catholiques et orthodoxes, conformément au désir de l'empereur et pour donner une certaine homogénéité à la représentation de toutes les fractions de la chrétienté, décidèrent de laisser participer au concile un certain nombre de leurs laïcs, connus par leur piété et leur dévouement aux intérêts de leur église ; en acceptant les laïcs, on ne pouvait pas exclure le bas clergé, régulier et séculier. Il en résulta que le nombre des membres du concile dépassa trois mille ; et près d'un demi-million de pèlerins envahirent Jérusalem et toute la Palestine. Les trois plus remarquables représentants de la chrétienté étaient le pape Pierre II, le père Ioann et le professeur Ernst Pauli. Le pape Pierre II était de droit le chef de la fraction catholique du concile. Son prédécesseur était mort en se rendant au concile et un conclave réuni à Damas avait élu à l'unanimité le cardinal Simone Barionini qui avait pris le nom de Pierre. C'était un Napolitain sorti du peuple et qui s'était fait connaître comme prédicateur de l'ordre des Carmélites en rendant de grands services dans la lutte contre une secte satanique, qui s'était répandue à Pétersbourg et aux environs et qui attirait à elle non seulement des orthodoxes mais aussi des catholiques. Fait archevêque de Mohilev et puis cardinal, il était désigné depuis longtemps pour la tiare. C'était un homme de soixante-cinq ans, de taille moyenne, solidement bâti, au visage rouge, au nez recourbé, aux sourcils épais. Il était ardent et impétueux, parlait avec feu et en faisant de grands gestes ; il entraînait ses auditeurs plus qu'il ne les convainquait. Le nouveau pape était assez mal disposé pour le maître du monde et n'avait guère confiance en lui, surtout depuis que le pape défunt cédant aux instances de l'empereur avait fait cardinal l'évêque exotique Apollonius, chancelier de l'empire et grand mage de l'univers. Le nouveau pape tenait en effet Apollonius pour un catholique douteux et un trompeur avéré. Le père Ioann était le chef véritable, sinon officiel, des orthodoxes ; il était très connu du peuple russe. Bien qu'il eût officiellement le titre d'évêque « retiré », il n'habitait aucun monastère et voyageait constamment en tous sens. Diverses légendes couraient sur son compte. Certains affirmaient qu'il était Théodore Kouzmitch ressuscité, c'est-à-dire Alexandre Ier dont la naissance remontait à trois siècles. D'autres allaient plus loin encore et certifiaient qu'il était le vrai père Ioann, c'est-à-dire l'Apôtre Ioann Bogoslov, qui n'était pas mort et avait reparu ces derniers temps. Lui-même ne parlait jamais de ses origines et de sa jeunesse. C'était maintenant un homme très vieux, mais vaillant, aux cheveux et à la barbe jaunâtres et même verdâtres, de haute taille, au corps maigre, mais avec des joues pleines et légèrement rosées, aux yeux brillants et vifs, aux paroles et à l'expression du visage pleines de bonté et de douceur ; il était toujours vêtu d'une soutane et d'un manteau blancs. Le professeur Ernst Pauli, savant théologien allemand, était le chef de la fraction protestante du concile. C'était un vieillard petit et sec, au front énorme, au nez aigu et au visage rasé et lisse. Ses yeux se faisaient remarquer par leur regard où se mêlaient d'une manière tout à fait particulière la ruse et la bonhomie. À tout instant, il se frottait les mains, hochait la tête, fronçait étrangement les sourcils et avançait les lèvres ; de plus, tout en clignant les yeux, il prononçait d'un air morose des mots entrecoupés : so! nun! ja! so also! Il portait un costume solennel : col blanc et longue redingote pastorale ornée de décorations.



Fédor Dostoïevski

Le grand inquisiteur III/III

Les Frères Karamazov, Traduction par Henri Mongault, NRF, 1935

Cependant, tu aurais pu alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don ? En suivant ce troisième conseil du puissant Esprit, tu réalisais tout ce que les hommes cherchent sur la terre : un maître devant qui s'incliner, un gardien de leur conscience et le moyen de s'unir finalement dans la concorde en une commune fourmilière, car le besoin de l'union universelle est le troisième et dernier tourment de la race humaine. L'humanité a toujours tendu dans son ensemble à s'organiser sur une base universelle. Il y a eu de grands peuples à l'histoire glorieuse, mais à mesure qu'ils se sont élevés, ils ont souffert davantage, éprouvant plus fortement que les autres le besoin de l'union universelle. Les grands conquérants, les Tamerlan et les Gengis-Khan, qui ont parcouru la terre comme un ouragan, incarnaient, eux aussi, sans en avoir conscience, cette aspiration des peuples vers l'unité. En acceptant la pourpre de César, tu aurais fondé l'empire universel et donné la paix au monde. En effet, qui est qualifié pour dominer les hommes, sinon ceux qui dominent leur conscience et disposent de leur pain ? Nous avons pris le glaive de César et, ce faisant, nous t'avons abandonné pour le suivre. Oh ! il s'écoulera encore des siècles de licence intellectuelle, de vaine science et d'anthropophagie, car c'est par là qu'ils finiront, après avoir édifié leur tour de Babel sans nous. Mais alors la bête viendra vers nous en rampant, léchera nos pieds, les arrosera de larmes de sang. Et nous monterons sur elle, nous élèverons en l'air une coupe où sera gravé le mot : « Mystère ! » Alors seulement la paix et le bonheur régneront sur les hommes. Tu es fier de tes élus, mais ce n'est qu'une élite, tandis que nous donnerons le repos à tous. D'ailleurs, parmi ces forts destinés à devenir des élus, combien se sont lassés enfin de t'attendre, combien ont porté et porteront encore autre part les forces de leur esprit et l'ardeur de leur cœur, combien finiront par s'insurger contre toi au nom de la liberté ! Mais c'est toi qui la leur auras donnée. Nous rendrons tous les hommes heureux, les révoltes et les massacres inséparables de ta liberté cesseront. Oh ! nous les persuaderons qu'ils ne seront vraiment libres qu'en abdiquant leur liberté en notre faveur. Eh bien, dirons-nous la vérité ou mentirons-nous ? Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles, mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : « Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous ; sauvez-nous de nous-mêmes ! » Sans doute, en recevant de nous les pains, ils verront bien que nous prenons les leurs, gagnés par leur propre travail, pour les distribuer, sans aucun miracle ; ils verront bien que nous n'avons pas changé les pierres en pain, mais ce qui leur fera plus de plaisir que le pain lui-même, ce sera de le recevoir de nos mains ! Car ils se souviendront que jadis le pain même, fruit de leur travail, se changeait en pierre dans leurs mains, tandis que, lorsqu'ils revinrent à nous, les pierres se muèrent en pain. Ils comprendront la valeur de la soumission définitive. Et tant que les hommes ne l'auront pas comprise,

ils seront malheureux. Qui a le plus contribué à cette incompréhension, dis-moi ? Qui a divisé le troupeau et l'a dispersé sur des routes inconnues ? Mais le troupeau se reformera, il rentrera dans l'obéissance et ce sera pour toujours. Alors nous leur donnerons un bonheur doux et humble, un bonheur adapté à de faibles créatures comme eux. Nous les persuaderons, enfin, de ne pas s'enorgueillir, car c'est toi, en les élevant, qui le leur as enseigné ; nous leur prouverons qu'ils sont débiles, qu'ils sont de pitoyables enfants, mais que le bonheur puéril est le plus délectable. Ils deviendront timides, ne nous perdront pas de vue et se serreront contre nous avec effroi, comme une tendre couvée sous l'aile de la mère. Ils éprouveront une surprise craintive et se montreront fiers de cette énergie, de cette intelligence qui nous auront permis de dompter la foule innombrable des rebelles. Notre courroux les fera trembler, la timidité les envahira, leurs yeux deviendront larmoyants comme ceux des enfants et des femmes ; mais, sur un signe de nous, ils passeront aussi facilement au rire et à la gaieté, à la joie radieuse des enfants. Certes, nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfant, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes. Oh ! nous leur permettrons même de pécher, car ils sont faibles, et à cause de cela, ils nous aimeront comme des enfants. Nous leur dirons que tout péché sera racheté, s'il est commis avec notre permission ; c'est par amour que nous leur permettrons de pécher et nous en prendrons la peine sur nous. Ils nous chériront comme des bienfaiteurs qui se chargent de leurs péchés devant Dieu. Ils n'auront nuls secrets pour nous. Suivant leur degré d'obéissance, nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs femmes ou leurs maîtresses, d'avoir des enfants ou de n'en pas avoir, et ils nous écouteront avec joie. Ils nous soumettront les secrets les plus pénibles de leur conscience, nous résoudrons tous les cas et ils accepteront notre décision avec allégresse, car elle leur épargnera le grave souci de choisir eux-mêmes librement. Et tous seront heureux, des millions de créatures, sauf une centaine de mille, leurs directeurs, sauf nous, les dépositaires du secret. Les heureux se compteront par milliards et il y aura cent mille martyrs chargés de la connaissance maudite du bien et du mal. Ils mourront paisiblement, ils s'éteindront doucement en ton nom, et dans l'au-delà ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret ; nous les bercerons, pour leur bonheur, d'une récompense éternelle dans le ciel. Car s'il y avait une autre vie, ce ne serait certes pas pour des êtres comme eux. On prophétise que tu reviendras pour vaincre de nouveau, entouré de tes élus, puissants et fiers ; nous dirons qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes, tandis que nous avons sauvé tout le monde. On prétend que la fornicatrice, montée sur la bête et tenant dans ses mains la *coupe du mystère*, sera déshonorée, que les faibles se révolteront de nouveau, déchireront sa pourpre et dévoileront son corps « impur ». Je me lèverai alors et je te montrerai les milliards d'heureux qui n'ont pas connu le péché. Et nous, qui nous serons chargés de leurs fautes, pour leur bonheur, nous nous dresserons devant toi, en disant : « Je ne te crains point ; moi aussi, j'ai été au désert, j'ai vécu de sauterelles et de racines ; moi aussi j'ai béni la liberté dont tu gratifias les hommes, et je me préparais à figurer parmi tes élus, les puissants et les forts en brûlant de « compléter le nombre ». Mais je me suis ressaisi et n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis revenu me joindre à ceux qui ont *corrigé ton œuvre*. J'ai quitté les fiers, je suis revenu aux humbles, pour faire leur bonheur. Ce que je te dis s'accomplira et notre empire s'édifiera. Je te le répète, demain, sur un signe de moi, tu verras ce troupeau docile apporter des charbons ardents au bûcher où tu monteras, pour être venu entraver notre œuvre. Car si quelqu'un a mérité plus que tous le bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. *Dixi.* »

Ivan s'arrêta. Il s'était exalté en discourant ; quand il eut terminé, un sourire apparut sur ses lèvres.

Aliocha avait écouté en silence, avec une émotion extrême. À plusieurs reprises il avait voulu interrompre son frère, mais s'était contenu.

« Mais… c'est absurde ! s'écria-t-il en rougissant. Ton poème est un éloge de Jésus, et non un blâme… comme tu le voulais. Qui croira ce que tu dis de la liberté ? Est-ce ainsi qu'il faut la comprendre ? Est-ce la conception de l'Église orthodoxe ?… C'est Rome, et encore pas tout entière, ce sont les pires éléments du catholicisme, les inquisiteurs, les Jésuites !… Il n'existe pas de personnage fantastique, comme ton inquisiteur. Quels sont ces péchés d'autrui dont on prend la charge ? Quels sont ces détenteurs du mystère, qui se chargent de l'anathème pour le bonheur de l'humanité ? Quand a-t-on vu cela ? Nous connaissons les Jésuites, on dit d'eux beaucoup de mal, mais sont-ils pareils aux tiens ? Nullement !… C'est simplement l'armée romaine, l'instrument de la future domination universelle, avec un empereur, le pontife romain, à sa tête… Voilà leur idéal, il n'y a là aucun mystère, aucune tristesse sublime… la soif de régner, la vulgaire convoitise des vils biens terrestres… une sorte de servage futur où ils deviendraient propriétaires fonciers… voilà tout. Peut-être même ne croient-ils pas en Dieu. Ton inquisiteur n'est qu'une fiction…

— Arrête, arrête ! dit en riant Ivan. Comme tu t'échauffes ! Une fiction, dis-tu ? Soit, évidemment. Néanmoins, crois-tu vraiment que tout le mouvement catholique des derniers siècles ne soit inspiré que par la soif du pouvoir, qu'il n'ait en vue que les seuls biens terrestres ? N'est-ce pas le Père Païsius qui t'enseigne cela ?

— Non, non, au contraire. Le Père Païsius a bien parlé une fois dans ton sens… mais ce n'était pas du tout la même chose.

— Ah, ah, voilà un précieux renseignement, malgré ton « pas du tout la même chose » ! Mais pourquoi les Jésuites et les inquisiteurs se seraient-ils unis seulement en vue du bonheur terrestre ? Ne peut-on rencontrer parmi eux un martyr, qui soit en proie à une noble souffrance et qui aime l'humanité ? Suppose que parmi ces êtres assoiffés uniquement des biens matériels, il s'en trouve un seul comme mon vieil inquisiteur, qui a vécu de racines dans le désert et s'est acharné à vaincre ses sens pour se rendre libre, pour atteindre la perfection ; pourtant il a toujours aimé l'humanité. Tout à coup il voit clair, il se rend compte que c'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté, que ces révoltés débiles ne pourront jamais achever leur tour, et que ce n'est pas pour de telles oies que le grand idéaliste a rêvé son harmonie. Après avoir compris tout cela, mon inquisiteur retourne en arrière et… se rallie aux gens d'esprit. Est-ce donc impossible ?

— À qui se rallier, à quels gens d'esprit ? s'écria Aliocha presque fâché. Ils n'ont pas d'esprit, ne détiennent ni mystères ni secrets… L'athéisme, voilà leur secret. Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu.

— Eh bien, quand cela serait ? Tu as deviné, enfin. C'est bien cela, voilà tout le secret, mais n'est-ce pas une souffrance, au moins pour un homme comme lui qui a sacrifié sa vie à son idéal dans le désert et n'a pas cessé d'aimer l'humanité ? Au déclin de ses jours il se convainc clairement que seuls les conseils du grand et terrible Esprit pourraient rendre supportable l'existence des révoltés débiles, « ces êtres avortés, créés par dérision ». Il comprend qu'il faut écouter l'Esprit profond, cet Esprit de mort et de ruine, et pour ce faire, admettre le mensonge et la fraude, mener sciemment les hommes à la mort et à la ruine, en les trompant durant toute la route, pour leur cacher où on les mène, et pour que ces pitoyables aveugles aient l'illusion du bonheur. Note ceci : la fraude au nom de Celui auquel le vieillard a cru ardemment durant toute sa vie ! N'est-ce pas un malheur ? Et s'il se trouve, ne fût-ce qu'un seul être pareil, à la tête de cette armée « avide du pouvoir en vue des seuls biens vils », cela ne suffit-il pas à susciter une tragédie ? Bien plus, il suffit d'un seul chef pareil pour incarner la véritable idée directrice du catholicisme romain, avec ses armées et ses jésuites, l'idée supérieure. Je te le déclare, je suis persuadé que ce type unique n'a jamais manqué parmi ceux qui sont à la tête du mouvement. Qui sait, il y en a peut-être eu quelques-uns parmi les pontifes romains ? Qui sait ? Peut-être que ce maudit vieillard, qui aime si obstinément l'humanité, à sa façon, existe encore maintenant en plusieurs exemplaires, et cela non par l'effet du hasard, mais sous la forme d'une entente, d'une ligue secrète, organisée depuis longtemps pour garder le mystère, le dérober aux malheureux et aux faibles, pour les rendre heureux. Il doit sûrement en être ainsi, c'est fatal. J'imagine même que les francs-maçons ont un mystère analogue à la base de leur doctrine, et c'est pourquoi les catholiques haïssent tant les francs-maçons ; ils voient en eux une concurrence, la diffusion de l'idée unique, alors qu'il doit y avoir un seul troupeau sous un seul pasteur. D'ailleurs, en défendant ma pensée, j'ai l'air d'un auteur qui ne supporte pas ta critique. Assez là-dessus.

— Tu es peut-être toi-même un franc-maçon, laissa échapper soudain Aliocha. Tu ne crois pas en Dieu, ajouta-t-il avec une profonde tristesse. Il lui avait semblé, en outre, que son frère le regardait d'un air railleur. Comment finit ton poème ? reprit-il, les yeux baissés. Est-ce là tout ?

— Non, voilà comment je voulais le terminer : L'inquisiteur se tait, il attend un moment la réponse du Prisonnier. Son silence lui pèse. Le Captif l'a écouté tout le temps en le fixant de son pénétrant et calme regard, visiblement décidé à ne pas lui répondre. Le vieillard voudrait qu'il lui dît quelque chose, fût-ce des paroles amères et terribles. Tout à coup, le Prisonnier s'approche en silence du nonagénaire et baise ses lèvres exsangues. C'est toute la réponse. Le vieillard tressaille, ses lèvres remuent ; il va à la porte, l'ouvre et dit « Va-t'en et ne reviens plus… plus jamais ! » Et il le laisse aller dans les ténèbres de la ville. Le Prisonnier s'en va.

— Et le vieillard ?

— Le baiser lui brûle le cœur, mais il persiste dans son idée.

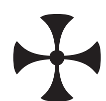


Pierre MIQUEL, Abbé de Ligugé

Lexique du désert

Hésychia – Tranquillité | ΗΣΥΧΊΑ [III/IV]

Lexique du désert, Étude de quelques mots-clés du vocabulaire monastique grec ancien
Spiritualité orientale n° 44, Abbaye de Bellefontaine, 1986, p. 158-165



S'asseoir[1]

Les positions debout et à genoux sont les plus répandues pour la prière : elles marquent l'une, la liberté de l'homme devant Dieu, l'autre, sa soumission et son adoration. Il est d'autant plus remarquable que la tradition hésychaste invite à s'asseoir et décrit avec soin l'attitude à prendre. « De quelle manière l'hésychaste doit s'asseoir pour la prière et qu'il ne doit pas se lever trop tôt », tel est le titre d'un opuscule de Grégoire le Sinaïte[2].

Un vieillard dit : « Il est un homme qui reste assis cent ans dans sa cellule et qui n'apprendra même pas comment, dans sa cellule, il faut s'asseoir »[3]

Cette stabilité du corps exige donc une méthode qui assure le calme de l'esprit et évite le déracinement toujours préjudiciable : « Les plantes trop transplantées ne prennent plus »[4]

Il y a d'ailleurs causalité réciproque, et l'esprit inquiet a naturellement « la bougeotte », tandis que l'esprit calme maintient le corps tranquille : « La paix du cœur cause le repos du corps »[5]

> *Dieu lui-même est établi en soi et au-dessus de cette hégémonie et de cette activité, auguste et saint dans sa simplicité transcendante, demeurant en lui-même, ce que veut signifier la position assise.*[6]

Chez les Pères du désert, « s'asseoir » deviendra synonyme de « contempler » :

> *Un frère vint à Scété voir l'abbé Moïse pour lui demander une parole. Le vieillard lui dit : « Va, assieds-toi dans ta cellule et ta cellule t'enseignera tout ».*[7]

> *La vigilance, c'est de s'asseoir dans la cellule et de se souvenir de Dieu en tout temps.*[8]

> *On raconte que chaque fois que l'abbé Pœmen devait sortir de sa cellule pour aller à l'église, il restait d'abord assis environ une heure pour y voir clair dans ses pensées, puis il partait.*[9]

> *Assis dans ta cellule, rassemble ton esprit.*[10]

> *Si tu habites dans ta cellule sans en sortir, Dieu habitera en toi et y demeurera.*[11]

> *Je suis assis seul avec moi-même*[12]

1 J. LECLERCQ, « *Sedere, à propos de l'hésychasme en Occident* », dans *Le millénaire du Mont Athos*, t. I, 1963, p. 253-264

2 PG 150,1329

3 P. Evergetinos I,41,8, cité par I.Hausherr, « L'hésychasme », OCP, 1956, p. 247; cf. Poemen 96, Sentences des Pères…IV, Solesmes, 1981, p. 243

4 Grégoire le Sinaite (1255-1346), *De vita contempl.*, PG 150,1316A.

5 Isaac le Syrien, trad. en arabe par Ibn Al Salt (IXème s.), en français par P. Sbath, Le Caire, 1934, p. 83, n° 44.

6 Jamblique, Les mystères d'Égypte, VII,2.

7 Moïse 6, *Sentences des Pères* … IV, Solesmes, 1981, p. 190.

8 Jean Colobos 30, dans *Les Apophtegmes* … , éd. J. Cl. Guy, Bellefontaine, 1966, p. 128; Jean Colobos 27, dans Solesmes 1981.

9 Pœmen 32, *Sentences des Pères* … IV, Solesmes, 1981, p. 230.

10 Evagre, *Rerum monachalium rationes*, IX,PG 40,1261A; cf. Lettre de Ligugé 124 (1967), p. 10.

11 D'après Macaire le Grand, *Apophtegmes coptes*, dans E. Amelineau, *Histoire des monastères de Basse-Égypte*, Annales du musée Guimet, XXV, Paris 1894, p. 203-234. *Sentences des Pères* … III, Solesmes, 1976, Am 181, 10, p. 181-182.

12 S. Basile, *Lettre CL.*

Comme les pratiques précédentes, celle de s'asseoir à son origine dans l'Évangile. Jésus recommande de s'asseoir avant de prendre une décision importante : « Qui de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? » (Lc **14** 28), et Luc (10 39) décrit Marie assise aux pieds de Jésus, attentive à son enseignement : « Marie, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole ».

L'Occident médiéval bénéficiera de cette consigne : dans le IIème livre des *Dialogues*, **saint Grégoire** mentionne par trois fois que saint Benoît était *assis* (chap. XIV, XV et XXXI). C'est que *sedere enim quiescentis est*[1]. Et saint Benoît (au chap. XX) invite un moine troublé à s'asseoir pour retrouver son calme.

Sedere : in humiliter resumere[2]

Monachus, cujus officium est sedere et tacere[3]

In abdito cellae, in solitudine cordis, in recessu conscientiae sedere amat...[4]

Tu sede, tu tace[5]

Sede itaque, soror mea, et tace.[6][...]

Se recueillir

Si les expressions « se re-plier », se « mettre en boule » n'avaient en français un sens péjoratif, ce sont elles qu'il faudrait employer pour décrire la position corporelle conseillée par les hésychastes. Elle est celle de l'enfant dans le sein de sa mère, et celle du cadavre momifié dans beaucoup de tribus primitives.

Marc-Aurèle avait noté dans ses Pensées l'équilibre de cette position :

> *Si tu fais de toi, comme dit Empédocle, une sphère parfaite, fière de sa rondeur, bien équilibrée, si tu t'appliques à vivre seulement le moment que tu vis, je veux dire le présent, tu pourras passer le temps qu'on te laisse jusqu'à la mort avec calme.*[7]

Il faut noter que cette position est loin d'être confortable; elle exige une tension, spécialement des épaules :

> *Tu ne seras pas pressé de te lever, par négligence, à cause de la douleur pénible et de l'immobilité prolongée... Les épaules et la tête douloureuses, persévère avec peine et désir, occupé à chercher le Seigneur dans ton cœur.*[8]

> *Courbé avec peine, avec une vive douleur de la poitrine, des épaules et de la nuque, tu crieras avec persévérance : « Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi ». Puis, à cause de la contrainte et de la difficulté, peut- être aussi de l'ennui, tu diras : « Fils de Dieu, aie pitié de moi. »*[9]

Mais plus encore, cette position rend la respiration difficile et comme oppressée. Les auteurs hésychastes tardifs insistent fort là-dessus :

> *Comprime l'aspiration d'air qui passe par le nez, de manière à ne pas respirer à l'aise.*[10]

> *Maîtrise la respiration du poumon, de manière à ne pas respirer à l'aise.*[11]

Les Pères grecs ont cherché dans l'Ancien Testament des exemples d'orants, ramassés sur eux-mêmes, et ils ont cité Moïse et Elie :

> *J'avançais pour connaître Dieu* (*dit Moïse*). *C'est pourquoi je me suis séparé de la matière et de tout ce qui est corporel. Je me suis rassemblé tant que j'ai pu en moi-même.*[12]

> *Des parfaits adoptèrent cette attitude* (*de repliement sur soi*) *durant la prière et attirèrent sur eux la bienveillance divine. Certains d'entre eux ont vécu après le Christ, mais d'autres ont précédé sa venue parmi nous. Elie lui-même, le plus parfait de ceux qui ont vu Dieu, ayant appuyé sa tête sur ses genoux, et ayant ainsi rassemblé avec une grande peine son esprit en lui-même, mit fin à une sécheresse de plusieurs mois.*[13]

C'est fondés sur ces exemples bibliques et sur leur expérience personnelle que les hésychastes ont élaboré une véritable technique spirituelle :

> *Assis dans une cellule, tranquille, à l'écart dans un coin, fais ce que je te dis : ferme ta porte et élève ton esprit au-dessus de tout objet vain et temporel; ensuite, appuyant ta barbe sur ta poitrine et tournant l'œil corporel avec tout l'esprit sur le milieu du ventre, c'est-à-dire vers le nombril, comprime l'aspiration d'air qui passe par le nez.*[14]

1 *Moralia*, 2-80, PL 75,594

2 S. Eucher de Lyon, *Formulae spiritalis intelligentiae*, 8, C.S.E.L. 31, p. 49

3 S. Bernard, *Epist.*, 397, 2, PL 182,607

4 S. Bernard, *In Cant.*, PL 180, 520C

5 Aelred De Rielvaux, *La vie de recluse*, SC 76, 1961, p. 50

6 Id., p. 56

7 Pensées, XII,3 (cf. VIII,41)

8 Grégoire le Sinaïte, *Sur la manière de s'asseoir pour faire la prière hésychaste*, PG 150,1329A.

9 Id.

10 Pseudo-Syméon, *La méthode d'oraison hésychaste*, éd. I. Hausherr, p.164.

11 Grégoire le Sinaïte, *De l'hésychia et des deux modes de prière* (2), PG 150,1316B.

12 Grégoire de Nazianze, *Oratio XXVIII*, PG 36,29A.

13 Grégoire Palamas, *Défense des saints hésychastes*, Triade 1,2,10, trad. J. Meyendorff, Louvain, 1959, t. I, p. 95

14 Pseudo-Syméon, *op. cit.*, p. 164.

Celui qui cherche à faire revenir son esprit en lui-même afin de le pousser non pas au mouvement en ligne droite, mais au mouvement circulaire et infaillible[15]*, au lieu de promener son œil de-ci, de-là, comment ne tirerait-il pas grand profit à le fixer sur sa poitrine ou sur son nombril comme sur un point d'appui ? Car, non seulement il se ramasserait ainsi extérieurement sur lui-même, autant qu'il lui sera possible, conformément au mouvement intérieur qu'il cherche pour son esprit, mais encore, en donnant une telle posture à son corps, il renverra vers l'intérieur du cœur la puissance de l'esprit qui s'écoule par la vue de l'extérieur.*[16]

Il s'agit que le corps (enroulé sur lui-même) provoque le rassemblement de l'esprit. Le but de l'hésychaste, c'est de ramener rigoureusement l'esprit à un recueillement unifié.[17]

Certes, l'attitude corporelle ne suffit pas à produire le recueillement, et l'on pourrait contester ce « retour à la position dans le sein maternel », traduisant inconsciemment le regret de l'état fœtal où l'on était à l'abri. Mais si cette disposition du corps peut aider au recueillement et ouvrir ainsi à la connaissance de Dieu, c'est la connaissance de Dieu qui procure le recueillement.

Ce n'est pas du recueillement extérieur que vient automatiquement la connaissance de Dieu, c'est plutôt la connaissance de Dieu qui procure le recueillement.[18]

Saint Benoît décrit au XIIème degré de l'humilité le moine « qui, non seulement possède cette vertu dans son cœur, mais encore la manifeste au dehors par son attitude ».[19]

15 Pseudo-Denys, Des noms divins, IV,8

16 Grégoire Palamas, *Défense des saints hésychastes, op. cit.*, Triade 1,2,9, p. 91.

17 Id., 1,2, 7, p. 89.

18 Syméon le Nouveau Théologien, *Traités théologiques et éthiques*, t. II, Éthique XV,135, SC 129, p. 455

19 *Regula*, chap. VII.

20 Grégoire le Sinaïte, *Acrostiches*, PG 150,1277C.

21 *Lettres à Lucilius*, III, 5.6.

22 PG 79, 1236B

Ne rien faire

L'auteur du Livre de l'Ecclésiastique (9 24) avait déjà vu dans le loisir la condition pour obtenir la sagesse : « La sagesse du scribe s'acquiert aux heures de loisir, et celui qui est libre d'affaires devient sage. »

Pour accéder à la quiétude, il faut disposer d'un certain loisir : « Le principe de la quiétude, c'est la vacance »[20]

Ce loisir est différent de l'oisiveté; qui s'y livre n'est pas désœuvré. La discipline qui consiste à s'imposer de ne rien faire demande plus de volonté et d'énergie que la dispersion dans une multitude d'occupations, souvent poursuivies pour meubler le vide d'une existence, se donner les apparences d'une activité et tromper son ennui.

La cessation, ou au moins, à certains moments, la suspension de l'activité, est elle-même une ascèse : l'*anapausis* est une *askèsis*.

Dans ses lettres à Lucilius, **Sénèque** avait insisté sur l'équilibre à tenir entre deux excès :

Deux espèces d'hommes méritent pareillement le blâme : les inquiets toujours en action et les oisifs impénitents. Le goût de l'agitation turbulente n'est pas l'activité vraie, ce sont les sauts et les bonds d'une âme affolée. Considérer tout mouvement comme un supplice, cela ne s'appelle pas repos, mais faiblesse des nerfs et marasme.[21]

Ne pas bouger

Le besoin de changement semble s'accroître de génération en génération. Le monde évolue très vite et, pour le suivre, l'homme bouge, tourne, vire, sans pouvoir s'accorder à ce rythme effréné. Il paraît avoir perdu le pouvoir de s'arrêter sans s'effondrer aussitôt. Cette perte du self-control est la maladie de notre époque.

Déjà pourtant **Aristote** nous avait enseigné la solidité du calme re-créateur en nous disant que « tout ce qui est immobile n'est pas en repos ».

L'immobilité, qui n'est pas inertie, est la force du pacifique, du vrai créateur, de l'hésychaste.

Saint Nil, dans son *Institutio ad monachos*, fait de l'immobilité une condition réciproque de *l'hèsychia* : « Comme une eau trouble ne peut se purifier si on ne s'arrête pas de l'agiter, ainsi on ne peut connaître la stabilité monastique sans *l'hèsychia* »[22]

Pallade rapporte l'histoire de Macaire d'Alexandrie, qui se chargeait d'une corbeille de deux

boisseaux de sable pour s'empêcher de remuer et conserver ainsi l'immobilité.[1]

Saint Basile recommande avec instance d'être *amétéôristos*, c'est-à-dire : non ballotté, stable, attentif[1]:

Pour l'hésychaste, l'immobilité se complète par la vie dans un espace restreint.

La *sténochôria* désigne d'abord un espace étroit, puis la stabilité dans un lieu déterminé, avec interdiction de circuler (reclus), en attendant que se fixe et s'institutionnalise la clôture, d'où le moine ne sort pas et où le « monde » n'entre pas.

Celui qui pratique la *sténochôria* est le *sténochôros*, c'est-à-dire celui qui occupe peu de place, qui vit à l'étroit, qui se confine dans un coin.

Certains ermites de l'Athos ne disposent que d'une terrasse exigüe : si la vue est imprenable, la promenade est fort limitée.

Saint Grégoire le Grand, dans ses *Dialogues*, raconte l'histoire de l'ermite qui s'était attaché au pied une chaîne de fer dont l'extrémité était fixée au rocher « de telle sorte qu'il ne pouvait aller plus loin que ne le permettait la longueur de sa chaîne »; mais, dans sa sagesse, saint Benoît fît dire à cet ermite : « Si tu es un serviteur de Dieu, ne sois pas retenu par une chaîne de fer mais par la chaîne du Christ ».[3]

Ce n'est pas la chaîne de fer, ni l'exiguïté de la colonne du stylite qui doit retenir l'hésychaste, mais l'« immobilité de Dieu ».

Respirer

Une fois assis, il s'agit, pour l'hésychaste, d'adopter un rythme de respiration posé, assez lent et profond, qui lui permette d'apaiser son esprit (*pneuma*) en calmant son souffle (*pneuma*).

Jean Climaque invite à joindre à la respiration le Nom du Sauveur : « Que le souvenir de Jésus ne fasse qu'un avec ta respiration, et alors tu connaîtras l'utilité de *l'hèsychia* . »[4] C'est déjà ce qu'affirmait **Grégoire de Nazianze** : « Il faut se souvenir de Dieu plus souvent qu'il ne faut respirer »[5]

Il ne s'agit pas d'entrer ici dans les détails physiologiques indiqués dans des traités tardifs : c'est ce qui a fait connaître l'hésychasme en certains cercles, mais là n'est pas l'essentiel de l'hésychasme.

La respiration résume les deux attitudes spirituelles fondamentales : l'inspir, c'est l'accueil; l'expir, c'est l'abandon.

Ruminer

La rumination mentale d'une formule brève sert à l'esprit de support pour ne pas divaguer, ou mieux encore de tremplin pour s'élever plus haut. La comparaison avec les ruminants revient à plusieurs reprises dans les sentences des Pères du désert :

Au chameau il ne faut que peu de nourriture; il la savoure en lui-même jusqu'à ce qu'il rentre dans son étable, il la fait remonter, il la rumine jusqu'à ce qu'elle entre dans ses os et dans ses chairs... Ressemblons au chameau, récitant les paroles de l'Ecriture, les gardant en nous, jusqu'à ce que nous l'ayons accomplie.[6] [...]

Le Nom de Jésus Christ... est une nourriture bienheureuse, si tu la rumines en tout temps comme la brebis qui fait remonter sa nourriture et goûte la douceur de la ruminer jusqu'à ce que la chose soit assimilée.[7]

Un vieillard dit : « La brebis reçoit du berger une herbe bonne à manger; mais elle dévore aussi ce qui pousse dans le désert, et alors, quand les ronces qu'elle a englouties lui donnent des brûlures, elle se met à ruminer l'herbe, et l'âcreté des ronces disparaît. Ainsi pour l'homme est bonne la méditation (rumination) des Ecritures, contre l'attaque des démons ».[8]

Le P. Hausherr, à qui est empruntée la traduction de ce texte, remarque : « Si le genre apophtegmatique a été tellement en honneur dans la littérature monacale, une des raisons en est l'intention de fournir à cette rumination secrète des bouchées

1 *Histoire lausiaque*, XVIII, 24, DDB, p. 72.

2 *Homilia* in Ps. XXXII, PG 29,328C; *Regula fusius tract.*, PG 31,949B; *Regula brevius tract.*, PG 31,1213A et 1216C; *Epist.* I,XLIII,3, PG 32, 353A;*Epist.* II, CCVII, 3, PG 32,764A.

3 *Dialogues*, livre III, ch. 16.

4 *L'Échelle sainte*, XXVII,61, PG 88,l 112C, Bellefontaine, p. 284.

5 *Premier Discours théologique*, XXXVII,4, PG 35,16C.

6 Apopht. de S. Antoine, éd. par E. Amelineau, *Histoire des monastères de Basse-Égypte*, op. cit., p. 39-40; *Sentences des Pères* ... III, Solesmes, 1976, Am. 39,10, p.148-149.

7 Apopht. de S. Macaire, id., p. 152-153; Solesmes, 1976, Am 152,6, p. 166.

8 P. *Evergetinos* IV,15,2, Constantinople, 1861, p. 636; *Sentences des Pères* ... V, Solesmes, 1985, N 626, p. 269.

toutes préparées, de volume variable, mais jamais trop gros ! »[9]

Cette méthode de rumination n'est pas inconnue de l'Occident latin : saint Césaire l'indique dans plusieurs de ses sermons, et d'autres Pères latins emploient le mot *ruminatio*.[10]

Ainsi, **Pierre de Celles** insiste pour que la *lectio divina* soit suivie de la *ruminatio* : « De même que, sans digestion, une nourriture est inutile, ainsi sans la méditation, la lecture ne sert pas à grand' chose. »[11]

Et **Gilbert de Hoyland** demande à ses moines de ruminer le pain vivant : « La contemplation de la Sagesse est une nourriture éternelle. Rien n'est plus doux à ruminer pour les dents de l'âme que ce Pain vivant. »[12]

9 *Noms du Christ et voies d'oraison*, OCA 157 (1960), p. 172.

10 Cf. J. LECLERCQ, *Études sur le vocabulaire monastique au Moyen-Âge*, Studia Anselmiana 48 (1961), p.137.

11 *Sermo lll in Assumptione*, PL 202,857.

12 *Sermons sur le Cantique*, XXIIl,8, PL 184,125A.

Celui qui donne l'hospitalité doit avoir toutes ces choses : empressement, gaieté, libéralité. L'étranger est craintif, il rougit, et si on ne lui montre pas une joie plus qu'ordinaire, il se retire comme si on le méprisait; et recevoir ainsi est pire que ne pas recevoir. [...] L'Église, que nous appelons une hôtellerie est une demeure commune; cherchez, vous aussi, asseyez-vous devant votre porte, recevez les étrangers. Si vous ne voulez pas les recevoir dans votre maison, fournissez-leur autrement le nécessaire. Mais quoi direz-vous, est-ce que l'Église ne l'a pas, ce nécessaire? Elle l'a sans doute, mais qu'est-ce que cela vous fait? De ce que, les étrangers seront nourris des biens communs de l'Église, cela pourra-t-il vous servir? Est-ce que si un autre prie, vous ne devez pas prier? [...] Ce que nous désirons surtout, c'est qu'on donne à tous. Écoutez ce que dit Paul : « Qu'il suffise aux besoins de celles qui sont vraiment veuves, et que l'Église ne soit pas surchargée ». (I Tim. V, 16.) Faites comme vous voulez, seulement faites quelque chose. [...] Mais l'Église, direz-vous, l'Église a des revenus, des biens, des sommes à dépenser. Dites-moi, n'a-t-elle pas aussi des dépenses à faire ? Na-t-elle pas des frais journaliers? Certainement. Pourquoi donc n'aidez-vous pas sa pauvreté? J'ai honte de dire ces choses, cependant je ne force personne. Si l'on pense que c'est un vil intérêt qui nous fait parler, faites vous-même une hôtellerie de votre maison; établissez-y un lit, établissez-y une table, mettez-y de la lumière. [...] Faites mieux que l'Église : voulez-vous nous faire rougir? Agissez ainsi; surpassez-nous en libéralité ; ayez une demeure où le Christ vienne habiter; Dites : C'est ici la cellule du Christ; cette maison lui est destinée. Quoique ce soit une vile demeure, elle ne sera pas dédaignée. Le Christ, nu et étranger, voyage, il a besoin d'un toit. Fournissez-lui au moins cela; ne soyez point inhumain et cruel;

Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur les Actes des apôtres,* 55 *4*



Saint Jean Chrysostome

La charité ne s'enfle point d'orgueil

Homélies XXXIII sur la première épître aux Corinthiens

Saint **Jean Chrysostome**, *Œuvres complètes traduites pour la première fois en français* sous la Direction de M. Jeannin, tome neuvième, Arras, 1881, p. 520-521

Et voyez : l'apôtre fait servir à l'ornement de cette vertu non-seulement les qualités qu'elle a, mais encore les défauts qu'elle n'a pas. Elle nous mène au bien, dit-il, et elle extirpe le mal. Que dis-je ? elle ne laisse pas aux mauvais germes la faculté de naître. L'apôtre n'a pas dit, en effet : La charité est jalouse, mais elle étouffe la jalousie. Elle est arrogante, mais c'est un défaut dont elle se corrige. Il a dit : « La charité n'est ni jalouse, ni inconsidérée, ni gonflée d'orgueil ». Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle fait le bien sans effort ; c'est qu'elle dresse des trophées, sans faire la guerre, sans verser de sang. Ce n'est point au prix de mille sueurs qu'elle donne la couronne à ses adeptes ; elle leur donne le prix du combat, sans les condamner aux fatigues. En effet, là où la raison ne rencontre pas la passion pour adversaire, elle n'a pas la peine de lutter : « Elle ne croit pas qu'on puisse la flétrir ». Pourquoi dire, ajoute l'apôtre, que la charité n'est point gonflée d'orgueil ? Elle est si éloignée d'un pareil défaut, qu'elle ne regarde pas comme un déshonneur tout ce qu'elle a souffert pour l'objet aimé. L'apôtre n'a pas dit : La charité qui s'honore elle-même par sa patience, supporte généreusement le déshonneur ; il a dit qu'elle ne se sent pas même blessée. Car si les hommes cupides, pour étancher la soif du gain qui les dévore, bravent tous les affronts, non-seulement sans honte, ruais avec orgueil, à plus forte raison l'homme qui possède la charité, cette vertu si louable ; ne reculera devant aucun affront et ne rougira pas de sa patience. Mais, pour puiser nos exemples â des sources pures, examinons la charité dans le Christ, et nous pourrons apprécier les paroles de l'apôtre. Notre-Seigneur Jésus-Christ était conspué et souffleté par de misérables esclaves ; et non-seulement il ne voyait pas là de déshonneur, mais ces affronts étaient poux lui autant de triomphes dont il se glorifiait. Quand il introduisait avec lui dans le paradis un voleur et un assassin, quand il adressait la parole à une courtisane au milieu d'un cercle d'accusateurs, il ne voyait pas là un déshonneur. Il permettait, au contraire, à la courtisane de lui baiser les pieds, d'arroser son corps de ses larmes et de lui faire un voile de ses cheveux ; et c'était au milieu de ses ennemis, sur le théâtre de leur haine qu'il donnait un pareil exemple. La charité, en effet, se croit à l'abri de l'humiliation.

Voyez ce père qui tient le premier rang parmi les philosophes et les orateurs. Il ne rougit pas de bégayer avec ses enfants, et ceux qui sont témoins de cet acte de condescendance, loin de blâmer le père, rendent hommage à sa conduite et la citent pour modèle. Les enfants retombent-ils dans les mêmes fautes, le père est toujours là pour les corriger, pour avoir soin d'eux, pour réprimer leurs écarts, et il ne rougit pas de sa minutieuse sollicitude. La charité, en effet, est au-dessus de l'humiliation ; elle a comme des ailes d'or, pour cacher tous les défauts de l'objet aimé. C'est ainsi que Jonathas aimait David. Quand son père lui

disait : « Fruit des « amours de quelque fille complaisante, jeune « efféminé » (I Rois, XX, 30), il ne rougissait pas, et c'étaient « là pourtant des paroles bien insultantes. C'était lui dire : Fils de quelque femme folle de son corps qui provoque les passants, être sans force et sans courage qui n'a rien de viril, c'est pour ta honte et pour celle de ta mère que tu vis. Eh bien ! Jonathas s'est-il irrité de ces insultes ? A-t-il été cacher sa honte ? S'est-il éloigné de son ami ? Et pourtant c'était un fils de roi que Jonathas, et David n'était qu'un vagabond. Malgré cela, il n'a pas rougi de son ami ; car la charité n'a jamais lieu de rougir. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est qu'elle ôte à l'affront tout ce qu'il a de poignant, pour faire trouver, dans ses morsures, une sorte de douceur : aussi Jonathas outragé s'éloigna-t-il de David en l'embrassant, comme s'il venait de recevoir la couronne. C'est que la charité ne connaît pas d'affront. Que dis-je ? Elle trouve de la douceur dans les outrages qui font rougir les autres. Ce qu'il y a de honteux, en effet, c'est de ne pas savoir aimer, c'est de ne pas savoir tout braver et tout souffrir pour l'objet aimé. Quand je dis tout, je ne veux pas dire qu'il faille prêter à un ami un coupable ministère. Il ne faut pas s'employer pour lui auprès d'une femme qu'il aime, il ne faut pas lui accorder quelque honteuse demande. Ce ne serait pas là de l'amitié, et c'est ce que je vous ai démontré plus haut, à propos de la femme égyptienne. Celui-là seul sait aimer qui comprend les véritables intérêts de son ami. Celui qui n'a pas un but honorable aura beau protester de son attachement pour vous ; il sera toujours votre plus grand ennemi. Ainsi Rébecca qui était fort attachée à son fils, commit une fraude, sans rougir ni sans craindre d'être surprise, en s'exposant à un péril assez grand. Et, comme une contestation s'était élevée entre le fils qui résistait et la mère, elle lui dit : « Que ta malédiction soit sur moi, mon fils ». (Gen. XXVII, 13.)

Quand je dis à quelqu'un, priez Dieu, conjurez-le, suppliez-le; on me répond: je l'ai prié une fois, deux fois, trois fois, dix fois, vingt fois, et je n'ai jamais rien reçu. Ne cessez pas, mon frère, jusqu'à ce que vous ayez reçu; la fin de la prière, c'est le don reçu.[...] Une foule de personnes entrent dans l'Eglise, y récitent par milliers les vers en guise de prière et s'en vont, ne se doutant pas de ce qu'elles ont dit: ce sont les lèvres qui remuent, mais le cœur n'entend pas. Comment ! tu n'entends pas toi-même ta prière, et tu veux que Dieu l'entende? [...] Ton corps était dans l'église, mais ton esprit, par la ville; ta bouche récitait la prière, mais ta pensée supputait des intérêts d'argent, s'occupait de contrats, d'échanges, de terrains, de domaines à acquérir, de réunions avec des amis. Le démon est malin, il sait que la prière est ce qui avance le plus nos progrès, c'est alors qu'il fond sur vous. Souvent nous sommes étendus sur le dos dans notre lit, sans penser à mal; mais si nous venons pour prier, c'est alors qu'il nous envoie mille et une pensées, pour nous chasser de l'Eglise, les mains vides. [...] Quoique vous soyez hors de l'Eglise, dites, criez: Ayez pitié de moi! ne vous contentez pas de remuer les lèvres, criez par la pensée [...] Ce qui importe, ce n'est pas le lieu mais un commencement de correction. [...] Vous êtes au bain, priez; en voyage, dans votre lit, en quelque endroit que vous soyez, priez. Vous êtes le temple de Dieu, ne vous préoccupez pas du lieu ; la volonté seule est nécessaire.

Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur le renvoie de la Cananéenne*, 10-11



Rien de plus glacé qu'un
chrétien qui ne s'occupe pas
du salut des autres

Saint Jean Chrysostome
Homélies sur les Actes des apôtres, 20 4